

AVSD



DES CADAVRES DONNANT LA PIÈCE
AU CROQUE-MORT

*« Ma seule ambition est de ne rien être ;
ça me paraît la chose la plus raisonnable
qui soit. »*

Charles Bukowski

SIX HEURES AVANT LA GLOIRE DE DIEU

C'est Harry qui m'a fait rencontrer mon premier singe. Je veux parler de grand singe, pas de ceux qu'on croise tous les jours dans la rue, qui se promènent en faisant absolument tout pour agir comme si les autres n'étaient pas là, avançant masqués, et puis plus récemment, depuis l'épidémie, masqués derrière leurs masques, les yeux rivés au sol, honteux d'appartenir à cette même race que leurs congénères, préférant reluquer les crottes de chien plutôt que d'élever un regard plein de condescendance sur leurs semblables.

Mais je m'égare... que vous dire à propos d'Harry ?

C'était un grand gars frêle, d'une trentaine d'années bien tassées, à la pomme d'Adam saillante et au tempérament nerveux, soucieux, les mains toujours légèrement tremblantes ou hésitantes, comme lancées dans un million de petits mouvements contradictoires, si vous voyez le genre. Les traits de son visage étaient marqués et on avait peu de mal à distinguer la forme d'un crâne recouvert par sa peau pâle. Sans ça, il était venu s'installer un jour d'automne dans notre immeuble. Je m'en souviens parce que c'était très tôt le matin, avant même le chant du muezzin qui doit résonner au lever du soleil, je partais travailler comme chaque jour, et à peine avais-je ouvert ma porte qu'il se trouvait, là, sous mon nez, les dernières lumières de chez moi se réfractant dans ses pupilles comme dans celles d'un chien apeuré, glacé au milieu de la chaussée, tandis que je fonçais droit sur lui.

Harry avait eu toutes les peines du monde à ne pas éveiller le moindre soupçon, à ne pas faire trop de bruit lors de son entrée dans nos vies, et il se retrouvait pris sur le fait. Nous échangeâmes une salutation, et je compris, malgré la pénombre du palier qui me le rendait quasi invisible, au manque d'assurance de son « *salaam* », qu'il n'était pas d'ici. En vérité, Harry avait quitté son pays depuis un moment comme il me l'appri plus tard. Il souriait en disant être revenu marcher dans les traces des grandes gloires de la Beat, mais il n'en raconta pas beaucoup plus.

Pour ma part, je travaillais dans les ménages comme on dit. Levé avant la fin de la nuit, je partais faire briller comme un sou neuf une banque avare dans le centre de la nouvelle ville, puis je me rendais à mon second travail, après l'ouverture de l'agence, dans ce qui devait bien être le seul musée de la région, à la sortie de la ville. J'attendais la plupart du temps, assis sur une chaise spartiate un visiteur ne venant pas s'aventurer si loin dans ces lieux de perdition de la Culture (quand bien même on estimait qu'ici on la sauvegardait, oui mais de quoi, me demandais-je ? Je finis par comprendre que c'était du monde extérieur et des potentiels visiteurs justement qu'on la protégeait), et finissais par laver à grandes eaux les salles pour m'occuper tout en gardant l'ensemble impeccable. Ce sont les problèmes de dos de mon oncle qui m'ont donné cet emploi, il l'avait

conservé plus de dix ans. Faute de moyens, le lycée où j'enseignais avait fermé, j'en étais réduit à cela, mais je m'en accommodais, comme du reste. Les deux premières semaines, je suivis mon oncle dans sa tournée, et lui, m'expliquait quelques ficelles du métier, avant de retirer un matin sans demander son reste, ouvrant devant chez lui un petit stand où toute la journée durant il servait le thé. J'y allais parfois et lui riait, se rappelant combien maintenant il jouissait de sa retraite tout en pratiquant ce noble métier de rêve qu'était serveur de thé. Je me remémorais en le regardant couper sa menthe, qu'il allait chercher sous le comptoir, et en la lavant sous l'eau paresseuse sortant du robinet, je me remémorais la façon dont il lavait ses mains, ses pieds, dont il se débarbouillait avant chaque prière, puis comment il déployait un petit tapis qui le suivait toujours, c'est à dire tout le jour, à l'entrée de la banque, en face d'un vieux squelette de dinosaure un peu toc au musée et en fin d'après-midi, quand l'appel à la prière, nous délivrait également de nos horaires de labeur. Mon oncle se prosternait sur son tapis en psalmodiant, comme s'il lui adjurait de l'emporter loin, vers La Mecque peut-être, et je reprenais à chacune de ces pauses ma lecture interrompue, pour m'extraire de la pesanteur du quotidien, puis nous reprenions résolus le cours de nos activités, tous les deux, un peu plus apaisés.

Il m'a fallu plusieurs jours avant de me rendre compte de ce détail. Bien sûr, dans l'immeuble tout le monde se connaissait et s'aidait quand l'un en avait besoin ; à moi, on me demandait un aspirateur en prêt quelques heures, à d'autres qui cultivaient un lopin de terre au pied des remparts on quémandait un légume en échange de la garde des enfants le temps d'une commission, mais à propos d'Harry, mon voisin de palier du dernier étage, personne ne savait rien. Un curieux hasard a cependant fait que mes horaires de travail coïncidait assez avec ce qui s'avérait être les siens. Je veux dire, en fait de curieux hasard, qu'Harry eut très bien pu s'installer ni vu ni connu dans n'importe quel autre immeuble sans jamais croiser personne. C'était difficile mais néanmoins possible. En revanche, pile le jour où il arrivait, je lui tombais dessus. Ensuite de quoi, presque chaque matin et chaque soir, nous nous croisions, et tandis que je partais ou rentrais chez moi, lui à l'inverse, quittait ou retrouvait subrepticement son réduit.

Je n'ai pas manqué une fois ou deux d'amorcer une tentative de conversation, par courtoisie, entre voisins, je me mettais à sa disposition et s'il avait besoin de quoi que ce soit, il n'avait qu'à me sonner, de nature solitaire et lecteur avide, aux horaires indiqués, j'étais nécessairement chez moi, mais Harry battait en retraite avec un vague et timide « *choukrane* » avant de s'enfuir, trop pressé, à ses activités nocturnes. Ce n'est qu'après plusieurs semaines de ce manège, qu'un vendredi après-midi, alors que je me reposais de la semaine, je fus témoin de bruits sourds, de heurts et de bris tandis qu'il me semblait flagrant qu'une dispute à la fois s'ébruitait mais faisait tout son possible pour réduire son éclat. A ce même moment, je compris une chose : si Harry se disputait, c'était avec quelqu'un, mais qui ? Ma longue absence de jour m'empêchait de tout à fait cerner les contours de

sa vie, mais je repensais que la nuit, il m'arrivait de distinguer quelques faibles mouvements par-delà la cloison, les attribuant, le sachant naturellement sorti, à des chats sur un balcon étranger ou aux voisins d'un palier inférieur. Je pris alors la décision de mener une enquête inoffensive. A chaque fois qu'il s'engouffrait chez lui, je m'attardais à sa suite, prétextant une vétille, et parcourais d'un œil rapide et expert la petite parcelle de pièce offerte par une porte entrebâillée mais impatiente de remplir sa fonction première : préserver le secret qu'elle cache derrière elle. Et donc un vendredi, une dispute, avec la lutte, la vaisselle et tout le tremblement. Bien entendu, tout le monde au sein de l'immeuble prêtait l'oreille de chez lui (s'il n'avait pas passé le bout du museau sur le palier), quand soudain la porte s'était ouverte puis fermée dans la seconde d'après dans un grand claquement, à faire trembler l'immeuble. Dans l'intervalle, tous les curieux qui s'étaient avancés dans la cage d'escalier s'étaient calfeutrés comme des ombres dans leurs cagibis, et on a entendu de lourds pas furieux dévaler l'escalier. Là, tout l'immeuble s'est évidemment précipité côté fenêtres (tant et si bien que l'édifice entier aurait pu basculer d'un coup d'un seul dans la rue) afin de découvrir l'identité d'une telle force de la nature et notre curiosité fut assouvie quand nous découvriâmes s'éloigner une silhouette masculine carrée, vêtue d'un long imper beige (rappelant les vieux téléfilms américains avec des détectives privés) et d'une petite toque rouge, qu'on appelle ici "*tarbouche*". En fait de signalement, il ne nous a pas fallu bien longtemps avant de faire le rapprochement entre cet homme, et un individu précédé par sa sombre réputation de maquereau et magouilleur du bas-quartier. La consternation était générale, l'indignation des plus nobles foyers touchait à son paroxysme, que venait faire cette espèce de marlou, de proxénète lugubre, de vile canaille, dans notre respectable bâtisse? Alors que les familles révoltées discutaient des meilleures dispositions à prendre, qui d'appeler la police, qui d'en toucher deux mots au syndic afin d'expulser l'étranger amenant avec lui tous les périls pour notre jeunesse, vous comprenez, ce hors-la-loi n'était pas simplement un fumiste, mais aussi un fumeur notoire, et pas seulement de haschich, mais pire ! Voyez-vous un peu le scandale arriver au triple galop ? Lieux de débauche totale et de prostitution à un étage d'un berceau tranquille, voilà un peu le genre de gros titre dont se régèleraient la presse locale et l'opinion publique. Pas plus d'une paire d'heures après que le branle-bas de combat était donné, l'homme à la tarbouche radinait en bas de l'immeuble, un bouquet à la main. Des fleurs ? En pleine nuit ? Il a monté à pas de loup l'escalier, tandis que l'immeuble retenait sa respiration, ouvert la porte d'à-côté très doucement, et nous n'avons plus revu ou rien entendu pendant quelques jours.

Pendant que les spéculations et les racontars allaient bon train, j'ai mis un certain temps à faire jour sur la situation d'Harry, me gardant bien de donner du grain à moudre aux commères du voisinage.

Un soir que je rentrais avec quelques courses, je croisais Harry à la porte du bas et lui prétextais quelque mal afin qu'il m'aide à les monter. Bien qu'il fut, comme d'ordinaire, toujours

aussi pressé de ne pas se faire remarquer des autres locataires, il céda en bon gentleman d'outre-Atlantique qu'il était. Montant les escaliers, je me permis entre deux effusions de remerciements de m'inquiéter de son quotidien, de sa direction si tardive, on ne le voyait pour ainsi dire jamais, et je lui assurai (non sans mentir) que tout l'immeuble se souciait de ce qu'il fut correctement accueilli et épanoui au sein de notre petite « communauté ». Ainsi que son allure réduite au nécessaire, quelques frusques démodées trop larges posées sur un corps n'embarquant que le strict minimum vital, ses réponses lapidaires mais néanmoins polies se devaient de me rassurer et m'expliquer qu'il n'était qu'au fond un drôle de numéro, tout à fait solitaire lui aussi. Je décidais de pousser plus loin mon enquête cependant.

Traînant volontairement la patte au kiosque, en face de l'entrée de notre bâtiment, en une douce fin de journée où les effluves des fleurs d'orangers embaumaient la rue au gré du vent, je guettais, tapi dans l'ombre, la sortie d'Harry. Je m'imaginai rassembler des preuves sur ce mystérieux et peu loquace personnage, prenant maintenant une périlleuse filature à sa suite, afin de déterminer le lieu auquel il se rendait toutes les nuits, jusqu'à rentrer si tôt le matin, la mine harassée, l'esprit déconfit. Nul doute qu'il s'agissait là de son unique gagne-pain, mais sa nature nous restait inconnue, libre de toute interprétation, et c'est précisément ce point qui me gênait le plus. Il est entendu que s'improviser chien policier et suivre de manière forcenée un voisin dans la rue jusqu'à pénétrer (de manière relative toutefois) son intimité, peut sembler une entreprise pour le moins bizarre, saugrenue, voire carrément louche, extravagante ou déplacée de ma part, son voisin, mais j'avais à cœur de redorer, une fois que je l'aurai découvert, le blason de ce timide américain à propos duquel tant de bile coulait. En fait, malgré nos très courts et courtois échanges, Harry, même s'il était comme je l'ai dit nerveux, soucieux de tout à tout moment, dégageait une sorte de sensibilité et de fragilité qui ne me laissaient pas indifférent. J'entends par là qu'il est parfois assez difficile en face de certains individus, de faire la part nette entre nos sentiments de pitié et d'attendrissement, et c'était clairement mon cas avec Harry, mais parce que j'étais persuadé qu'il en valait la peine du peu que je connaissais de lui, je m'étais décidé à non pas prendre envers et contre tout sa défense, mais d'abord tirer par moi-même les choses au clair sur sa nature profonde d'homme. J'avais donc pris sa suite, comme dans les feuilletons, un journal chiffonné et ramassé sur un banc à la main pour toute couverture, lui laissant une vingtaine de mètres d'avance, et jouant à la perfection le rôle du marcheur passionné par la lecture de son canard, je levais toutes les deux secondes les yeux vers le sommet du crâne de mon voisin. Première difficulté quand on entame une filature dans sa propre ville : ne pas se faire héler, accoster, reconnaître par ses connaissances (d'autant plus nombreuses que j'ai toujours vécu dans le même pâté) qui nécessairement, et c'est très aimable à eux, viennent s'enquérir auprès de vous de votre santé, si la journée a été bonne, le travail point trop pénible, si Mourad n'était pas revenu à la mosquée, je ne sais pas je n'y vais pas, et ton

oncle, la famille ça va ? j'en passe et des meilleurs. Vous pouvez me croire, si vous tentez de faire votre filature comme je l'ai fait, en sortant de chez vous à la fraîche, votre plan et vous allez vite déchanter. Et plus vous ignorez les appels des camarades, plus ceux-ci persistent, redoublent, pensant que vous n'avez pas entendu du fait de la circulation ambiante sans doute. Mais aussi, plus vous leur montrez votre empressement une fois qu'ils vous ont mis le grappin dessus, et tentez d'expliquer que, pas ce soir, ça urge, plus ces derniers vous tiennent la jambe et retrouvent des choses à la fois aussi futiles que capitales à vous dire, et ils tournent autour du pot, et toute la rue est contre moi ou quoi ? c'est quoi la conspiration ici ? je peux en être ? Donc au fur et à mesure que je repoussais mes assaillants, au final, par chance, ma cible n'avait pas pris trop d'avance sur moi et je parvins à la retrouver juste avant qu'elle ne s'enfonce par un chemin de traverse vers la vieille ville. Les rues rétrécissaient, la navigation, niché derrière mon journal, s'avérait de plus en plus compliquée car le pavé imparfait laissait la place à de la terre battue et des ornières, ainsi l'anonymat n'étant plus garanti, je redoublais de prudence. A chaque pas, expliquer ma présence fortuite, au cas où Harry me découvrirait à sa suite, devenait de plus en plus pénible et suspect, je priais donc en mon for intérieur qu'il n'eut aucune occasion de se retourner jusqu'à ce qu'il atteigne sa destination. Traversant la vieille ville, nous en vîmes à rejoindre ce que les habitants d'ici jugent être les quartiers malfamés. Si dans le reste des rues de la ville, les échoppes étalent leurs articles le long des murs et à même le sol, dans ce coin-ci, les vendeurs semblent être restés à leur places, à haranguer le passant depuis leur seuil, mais leurs marchandises, elles, ont déserté les lieux. Tandis que vous remontez la rue, chacun d'eux vous propose à qui mieux mieux, hasch ? coca ? crack ? héroïne alors ? un peu d'opium pour soulager le vieil homme ? ou peut-être qu'il cherche un doux et docile jeune monsieur ? Et d'autres femmes se succèdent, le voile tombé, le rideau ouvert sur un piteux spectacle, tenant parfois plus de mon oncle que de ma tante, tout en vous proposant leurs sévices et services tarifés. A un moment de ce pénible chemin, Harry finit par entrer dans un magasin sur la devanture duquel je lus « VIDEO-CLUB » écrit avec des tubes de néon rouge pâle soudés ou collés les uns aux autres, qu'en sais-je ? et dépassant l'endroit, je vins me ficher dans mon journal et le renforcement protecteur de l'auvent d'un immeuble, à quelques pas de là. Guettant une éventuelle sortie de mon ami, au bout d'une quinzaine de minutes je me rendis à l'évidence : ainsi Harry travaillait-il dans un vidéo-club ! Voilà de quoi faire taire les mauvaises langues, me disais-je. Après avoir repoussé les avances d'une demi-douzaine de bonshommes ou de bonnes femmes, je n'avais pas approfondi mes investigations, ma présence de détective amateur à l'affût commençait à vraiment éveiller les soupçons de la rue, ce que je me tins pour dit, alors je décidais de filer au plus vite par des chemins que je pensais reconnaître.

Harry, cinéphile. Quelle incroyable nouvelle ce serait ! Les médisants baisseraient la mine, bafouillant de vaines excuses quant à leurs remarques acerbes à son sujet et celui de ses

fréquentations. Harry, lui, travaille à la popularisation du grand Art, tandis que vous, porcs, dégoûtants, vous vivez du salaire de vos fils tout en commérant les uns sur les autres !

Je n'avais pas fait la moitié du chemin, m'imaginant déjà tel un fidèle illuminé annonçant le retour du messie en ses terres, que plusieurs questions m'interpelèrent. S'il était vrai qu'Harry travaillait dans un vidéo-club, ce dont je ne doutais plus à présent, pourquoi ce travail l'occupait-il toute la nuit ? Les rares vidéo-clubs que je connaissais restaient certes ouverts jusque tard, mais jusqu'à l'aube ? vraiment ? N'accumulait-il pas là un second emploi ? Et si oui lequel ? L'impossibilité de vérifier cette thèse s'imposa rapidement à moi car je ne me voyais nullement faire le pied de grue devant la boutique jusque je ne sais quelle heure afin de, une nouvelle fois, le suivre dans ces ruelles dangereuses pour tomber de Charybde en Scylla. Et puis si tard, ou si tôt, ma couverture serait foutue dans ces rues désertes, quelle guigne ! Restait également le mystère de la relation qu'il avait avec ce personnage à la tarbouche. Harry n'était pas installé depuis beaucoup plus d'un mois ici et il m'avait fait comprendre qu'il débarquait presque tout droit du port, comment aurait-il pu se lier si rapidement avec pareil arsouille ? A la recherche d'indices, je tombais avec cette nouvelle piste sur tout un tas de nouvelles interrogations.

Dans tout bonne enquête de longue haleine, il y a un passage à vide dont seul l'habile limier sait tirer parti et ne pas perdre le fil de son avancé. Cette période pendant laquelle je respectais scrupuleusement l'intimité de mon voisin, nous la passâmes chacun de notre côté, vaquant à nos occupations propres : je croisais et saluais Harry matin et soir en rentrant du boulot, nous échangeions quelques bonnes mais brèves paroles, puis je passais le reste de la soirée à étudier le septième art afin d'avoir quelques références à glisser dans une future conversation, histoire de tester la solidité de mes premières intuitions. Ces deux semaines, je les ai donc passé devant mon téléviseur, à faire ingurgiter à mon magnétoscope toutes les cassettes que le vidéo-club du coin pouvait me servir quand je demandais à un vendeur les classiques à voir absolument (ce à quoi on me servit des antiquités égyptiennes de Barakat ou d'Adel Imam), avant de préciser mes choix vers les classiques, mais du cinéma occidental, ou du moins américain, car c'était pour ceux-là qu'Harry devait en pincer, me disais-je. En son absence, mon appartement a résonné, tressauté, explosé au rythme de dizaines et dizaines de films, passant des règlements de compte mafieux aux westerns de John Wayne, de la danse sous la pluie aux robots tueurs du futur, pour finir presque invariablement après des guerres dans les étoiles, sur des baisers finaux fougueux et le triomphe de la belle et juste Amérique. Armé de cette manière, j'envisageais de m'entretenir de ses préférences au détour d'une conversation, était-il plus Chaplin que Keaton ? Audrey que Katharine ? Van Damme ou Norris ? La réalité ne tarda pas à me rattraper.

Une nuit où je trouvais le sommeil, des pas lourds et saccadés dans l'escalier me réveillèrent en sursaut. Je pouvais avec peine saisir quelques mots soufflés quand je compris qu'on transportait

quelque meuble imposant jusqu'à l'appartement d'Harry. Quand la porte se referma, je n'entendis plus que des échanges en sourdine, sans pour autant reconnaître la voix de l'américain, que je croisais le lendemain matin, montant les marches une par une jusqu'à notre palier, terrassé par la fatigue. Je m'enquis auprès de lui :

- Dites donc, c'est tout ce sport de cette nuit qui vous a rompu monsieur Harry ?

Il me regarda, interdit.

- Vous en avez fait un ramdam, mais soyez tranquille, je pense que personne d'autre n'a remarqué.

Bien entendu, je me fourvoyais complètement, et tout l'immeuble ne parlerait bientôt que de ça.

- Eh bien je... euh... vous m'excusez *sidi*, bafouilla-t-il, avant de s'engouffrer dans son appartement tel un courant d'air, insaisissable.

Je décidais de continuer ma route, sans attacher trop d'importance à l'air hagard et interloqué d'Harry et commençais à descendre l'escalier quand j'entendis un cri rapidement étouffé de l'intérieur de chez lui. Ni une ni deux, je faisais machine arrière et tambourinais à sa porte.

- Harry ? Harry, ouvrez bon sang ! que se passe-t-il ?

Je martelais la porte du poing tant et si bien qu'une demi-minute plus tard, il vint m'ouvrir avant qu'elle ne cède sous mon poids. Le visage plus diaphane encore que de coutume, Harry cherchait à garder une contenance devant moi et bredouillait :

- Ce n'est rien *sidi*, je... je me suis fait peur en... marchant... sur un bout de verre ! Oui c'est ça, un stupide bout de verre, là au sol !
- Mais vous êtes blessé alors ! Laissez-moi voir ça, j'ai suivi une formation express au Croissant Rouge !
- Non ! non ! Je vous en prie, tout va bien *sidi*, et ça ne saigne même pas ! Plus de peur que de mal, *hamdoullah*.

Le fait en resta là, je me rendais bien compte que mes multiples efforts pour me rendre agréable auprès de lui étaient inutiles. Harry ne laissait filtrer de sa vie que ce sur quoi il n'avait aucun contrôle, et du reste, se montrait tout à fait imperméable.

Qu'eurent fait les détectives Marlowe, Columbo ou Ventura, à ma place ? J'eus pu abandonner l'enquête, la classer sans suite, et m'en tenir aux rumeurs toujours plus abracadabrantesques qui courraient bon train sur le dos de mon voisin. Et je l'ai fait, c'est vrai. J'ai abandonné et lâché l'affaire devant la pertinacité de l'américain. J'étais frustré et exaspéré. Maintenant, ceux d'entre vous qui commençaient à bailler et à s'ennuyer ferme de cette histoire sans histoire vont peut-être enfin y trouver leur comptant, car comme dans les films où tout semble perdu, une étoile finit par luire dans le ciel peuplé de présages obscurs, et rappeler à l'aventure notre héros, car en lui, l'espoir déjà renaît.

Moins d'une semaine après cet incident, les choses commencèrent à bouger de l'autre côté de la cloison. La vie avait pourtant repris son cours paisible : je m'étais remis à la lecture de mes romans ; je partais sempiternellement aux aurores pour aller bosser ; à la banque, un timbré s'obstinait chaque jour à souiller d'une abjecte façon un water en particulier, je le prenais très personnellement, pensant qu'il s'agissait là ou de tenir tête à l'état de propreté que je devais faire régner, ou de critiquer un travail que j'effectuais pourtant consciencieusement, ainsi qu'un héritage familial dûment transmis. Il s'avéra qu'il ne retournait ni de l'un ni de l'autre, car un matin je découvris le caractère contestataire de cette démarche répugnante, en un message qu'avait laissé l'auteur sur le murs des cabinets. Le pauvre individu redoublait d'efforts au fur et à mesure que je nettoçais au jet ses immondices avant de finir en beauté par une immense peinture rupestre d'où un colossal « SHIT HAPPENS » trônait sur un mur bariolé façon Jackson Pollock avec ses propres excréments. Le jour suivant, je ne sais si on avait enfin mis la main au collet du coupable, peut-être le laboratoire avait-il analysé des échantillons de déjection et déterminé son identité, ou était-il parti de lui-même, ou jeté du haut d'un minaret, mais les toilettes étaient presque intactes, et bien que je ne m'imaginai pas que cet épisode répugnant se terminerait si « facilement », il en fut pourtant ainsi. Pendant cette semaine donc, je souffrais mes mille morts en silence contre ce fanatique incontinent, mais matin et soir, je continuais de croiser l'ombre d'Harry, se faufilant sans un mot ni un regard jusqu'à son antre. J'avais pris le parti de faire abstraction des commérages depuis l'histoire du « meuble monté de nuit dans l'escalier », chacun y allait de sa supputation fielleuse sur ce qui se tramait tout là-haut, on me plaignait pour le dérangement ou baissait d'un ton en évoquant sous cape une éventuelle complicité entre nos deux ménages, puis, un mariage entre cousins dans l'immeuble d'en face prit le pas sur les sujets de discussion de chacun, comme ils étaient tous les deux un peu... dérangés, les parents décidèrent de les acoquiner, sur la base du dicton populaire « qui se ressemblent s'assemblent » ; oui, la vie continuait. J'étais rentré depuis un moment, plongé dans une aventure de Chesterton, j'avais vu Harry décamper toutes voiles dehors, quand j'entendis du bruit émaner de son appartement. Comme je l'ai déjà dit, dans ces constructions finies avec le dos de la truie, le boucan de la rue et la faune de bestioles sauvages du dehors peuvent porter à confusion quant à l'origine du bruit, mais me rapprochant silencieusement du mur, j'établis qu'effectivement, il y avait là-dedans du mouvement. Cela avait commencé par quelques bruits de pas, puis des sortes de bonds au sol, des objets qu'on déplaçait, des bouteilles qui se cognaient les unes aux autres, tout ça sans vouloir attirer l'attention, mais la finesse de notre paroi commune faisant, c'était quasiment comme si j'y étais, dans l'appartement d'Harry. Toujours est-il que bien que n'ayant jamais récupéré le fil de ma lecture, je finis par m'endormir à une heure avancée de la nuit, tombant de fatigue malgré les faibles échos de ce qu'on ourdissait chez Harry, en son absence évidente. Avec tout ça, ce petit manège recommença chaque soir, je le voyais partir, personne d'autre ne rentrait chez lui

(du moins tant que je pouvais l'épier de chez moi, ce qui m'était impossible la journée, mais je comptais fermement sur l'affût des mères des étages inférieurs pour me prévenir d'allers et venues douteux), et toute les nuits, j'y mettais ma main à couper, quelqu'un faisait des choses – mais quoi au juste ? – chez Harry.

A ce moment, pour moi, il me fallut prendre une décision lourde de conséquence. Ou bien j'abandonnais l'affaire définitivement et faisais une croix sur mes nuits, quitte à les passer à maudire ce boucan qu'on faisait à côté, sans jamais en comprendre la nature et suivre les voies communes que sont la soumission au destin accablant et la résignation, ou la plainte délatrice au syndic ou à la police (bon, j'imaginai très bien que cette dernière ne se déplacerait pour rien au monde vu l'étoffe de ce cas grossier), ou bien encore, je rouvrais mon dossier au sujet d'Harry, reprenant tout du début, afin d'y voir plus clair. Les valises que je trainais sous les yeux et mon humeur, chaque matin plus exécration, me décidèrent rapidement à passer à l'action.

Ce jour-là, pendant mon trajet entre la banque et le musée, je décidai de faire un crochet par le quartier peu recommandable où se trouvait le vidéo-club où devait travailler Harry. Si ultérieurement je m'assurerai, lors d'une nouvelle filature, qu'il s'y rendait bien chaque nuit, une reconnaissance du lieu de jour pouvait peut-être m'en apprendre plus au sujet de son boulot. Avant midi, les rues de cette partie de la ville sont à la fois désertes et peuplées de vomissures et de déchets. On slalome entre des centaines de mégots, des seringues usagées et des flaques dont on reconnaît vaguement l'origine : un vendeur de brochettes édenté quelques mètres plus bas, que l'on vient à peine de dépasser. Les néons du vidéo-club brillaient malgré que les rais du soleil découpaient la rue et ses façades ocre en d'étranges géométries, et dans la vitrine teintée clignotait un autre panneau électrique : 24/7. Je ne pouvais pas plus en avant et décidai de retourner à mon vidéo-club, celui où j'avais emprunté tant de cassettes que je me permettais moi-même de réorganiser maintenant leurs rayons suivant les films que j'avais aimé ou non. Je m'enquis auprès du propriétaire, un cinquantenaire grisonnant aux lunettes cerclées d'argent et à la bouche qui mâchonnait sans cesse ses mots qui ne sortaient qu'avec peine :

- Comment vas-tu *khouya* ? *Labès* ?
- *Labès* et toi ? La famille ça va ? Les films ça va ? Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?
- *Choukrane* Samir, dis-moi, j'ai regardé tes horaires, pourquoi est-ce que tu n'ouvres pas vingt quatre heures sur vingt quatre et sept jours sur sept ?
- Euh, commença-t-il un peu surpris en faisant plusieurs allers-retours avec sa bouche, et pourquoi tu voudrais qu'on soit ouvert toute la nuit et tous les jours mon frère ? Il y a les prières, la famille, le vendredi, le dimanche, et la nuit je dors mon frère, et j'espère que toi aussi...
- C'est que, pour tout te dire, je suis passé devant un autre vidéo-club de la ville, qui était

toujours ouvert, alors j'ai pensé à toi, je me suis dit que ça serait bon peut-être pour ton commerce, qu'en penses-tu Samir ?

- Ah ! se ragaillardit-il, c'est donc ça ! Eh bien, ici nous sommes un établissement correct mon ami, on ne veut pas savoir ce qu'il se passe après le bisou de la fin de la cassette, et nous prions à chaque fois qu'il le faut pour que Dieu n'ait pas de magnétoscope quand il devra juger ces chiens qui n'ont jamais sommeil !

Ma bêtise et ma naïveté me confondaient. Un vidéo-club, ouvert toute la nuit, dans un quartier connu pour ses dépravations et ses excès, c'était bien sûr ! Quel idiot ! Pourquoi ne m'avait-ce pas frappé plus tôt ?

Cependant, si ce point était maintenant réglé, il m'en restait d'autres à découvrir : je pensais au rôle de l'homme à la tarbouche dans toute cette histoire, mais surtout l'origine de ce tapage nocturne. Chaque jour qui passait maintenant, je ne dormais plus qu'une poignée d'heures, à la fois excité par la progression récente de mon enquête et sans cesse plus tiraillé par la tentation d'ouvrir cette porte une bonne fois pour toutes et enfin savoir ce qui me narguait derrière ce mur ! Le soir-même, déguisé comme un bédouin, je me glissais à la suite d'Harry et m'assurait une nouvelle fois de sa destination, il fallait que j'en sois certain. Une heure plus tard, j'étais de retour chez moi, convaincu qu'il travaillait bien de nuit dans ce souk du vice. J'épiais distraitement la rue, dérangé dans mon attention comme d'habitude par l'agitation d'à-côté, quand je vis passer un éclair rouge sur le trottoir d'en face : l'homme à la tarbouche descendait la rue au pas de course en jetant des coups d'œil vers notre immeuble ! D'un bond, j'ouvris la fenêtre et passai la moitié du buste afin de suivre sa direction, je ne doutais pas que si je me lançais à sa poursuite, le temps de poser le pied au sol, je l'aurais perdu, et la chance me sourit car je vis qu'il s'engouffrait dans une petite *derb* qui ne m'était pas inconnue, en fait, je savais pertinemment où le retrouver. J'attendis un peu puis me dirigeai en direction d'un petit tripot, bien connu pour être le plus mal fréquenté du quartier, et sans surprise, toujours enseveli sous son imper beige, l'homme à la tarbouche rouge s'était fiché au bar dont une des fenêtres donnait sur notre façade. Sans me faire remarquer, je m'installais au fond de la salle en rêvant d'un *chai*. La masse qui officiait au comptoir se mit en mouvement et vint prendre ma commande, fit percer de ses fentes deux globules blancs surpris, je lui confirmais mon souhait, avec de la *naenae*, de la menthe, s'il te plaît. Gardant du coin de l'œil le gabarit dodelinant de l'homme à la tarbouche, je poursuivis une lecture d'Isidro Parodi. J'avais prévu le coup en quittant mon confort et me réfugiais derrière mon livre, pressentant avec justesse que l'individu se noircirait un certain temps avant de poursuivre son chemin vers d'autres rades et ses activités illicites pour lesquelles je ne pourrais le suivre. Il n'était pas loin de minuit et j'avais presque achevé mon bouquin, quand l'homme à la tarbouche se mit en branle. Il s'entretint quelques secondes à demi-mot avec le barman et s'enfuit tandis que je m'étirais de tout mon long et baillais, avant de me diriger à mon tour au zinc

afin de régler mes six thés.

- Dis-moi, lançais-je au bloc de chair, juché derrière le bar, tu ne serais pas le fils de Mohammed par hasard ? (ce coup-là marche à presque tous les coups par ici)
- Si, c'est bien mon père.
- Alors ta mère c'est Fatimzara ? (avec un peu de chance, celui-là aussi)
- Oui, me concéda-t-il un brin décontenancé.
- Ton oncle Ibrahim se porte bien ?
- Je pense oui, mais pourquoi ?
- Ce vieux filou et ta tante... mmm Aïcha hein ? ... Ah ! que de souvenirs ! ...
- Demande-moi ce que tu veux mon ami, mais vite, ce sera mieux pour tout le monde.
- Ah, euh... oui. L'homme qui vient de partir, que peux-tu me dire sur lui ?
- Cette canaille ? Mieux vaut ne rien en savoir ! Il avait tout pour réussir ici... C'est un bon buveur c'est vrai, mais c'est définitivement le plus mauvais payeur que j'ai jamais rencontré... Tu vois l'ardoise là-dérrière ?

Il pointait dans son dos, du pouce, le bras replié contre lui, un carré noir irrégulier accroché au mur, sur lequel on pouvait lire « *Tarbouche* » et une somme considérable.

- C'est ce qu'il vous doit ?
- Oui mon ami.
- Mais il a fait ça tout seul ? Et il vient depuis quand cet animal ?
- Oh, ça doit bien faire deux ou trois mois, (cela coïncidait plus ou moins maintenant avec l'arrivée d'Harry), je l'ai vu quelquefois avec un étranger ou d'autres sales types, mais je dois bien avouer que la plus grande partie de ce crédit, c'en est lui l'humble auteur. Parfois, le patron baisse le chiffre de l'ardoise, puis le rehausse. Ils se sont entendus tous les deux. L'autre fait commerce de... il baissa ostensiblement la voix en se rapprochant de moi, de femmes.
- Je te remercie mon ami, le *salaam* à ta famille et bonne nuit.
- *Inchallah.*
- C'est vrai, *inchallah.*

Un employé d'un vidéo-club décadent, un maquereau sans fric et porté sur la boisson, ma main était presque complète, il n'y manquait plus que la dernière carte avant d'abattre mon jeu et terminer la partie. Si j'acceptais la nature peu reluisante de l'emploi d'Harry, tout en continuant à penser qu'il l'avait accepté plutôt par dépit que par passion pour le vice, car il n'est pas facile pour un étranger de trouver un emploi ici sans parler arabe, sa relation avec l'homme à la tarbouche jetait un doute énorme sur la pureté de son âme et ses intentions. J'allais bientôt tout comprendre grâce à

l'épidémie.

Un matin, je sortais comme à mon habitude dans la ville au réveil difficile. Je n'avais pas fait dix mètres dehors que j'entendis retentir un coup de sifflet et un policier se lançait à ma poursuite.

– Héla l'ancien ! Où tu vas comme ça !

L'ancien ? Je plaçais coupable de quelques cheveux gris et de pattes d'oie au coin des yeux mais tout de même... Il me faut cependant relever que dans mon pays, la police peut s'avérer tout à la fois plus zélée que stupide et corrompue, un tas de très sombres histoires lui colle aux basques, des pots-de-vin aux saisies détournées, des abus de pouvoir jusqu'aux assassinats sommaires dans la rue. Hédoniste simplet, j'adoptais un profil bas et une acceptation complète face aux ordres à venir de cet agent aussi respectable qu'armé, sachant ce qu'il m'en coûterait si je venais à lui montrer les dents.

– N'a-t-on déjà plus le droit de sortir monsieur l'officier ? m'étonnais-je.

– Tu regardes pas ta télé l'ancien ? Le Roi a parlé hier soir, c'est confinement général, tu fais demi-tour et tu rentres chez toi avant que je te boucle.

– Excusez, non mais un confinement contre quoi ? Jusque quand ?

– Le Roi préserve la santé de Ses sujets l'ancien, j'en sais pas plus sur les causes, je ne fais que suivre les ordres et toi aussi tu vas les suivre, tu peux m'croire.

– Bien, bien... mais et le travail ? Et il faudra bien sortir pour acheter à manger ?

– Tu sortiras quand on te le dira, c'est pas mon problème l'ancien ! Est-ce que j'ai l'air de m'inquiéter pour toi ? Tu poses trop de question, il posait la main sur le holster de son arme, alors écoute bien ce que je vais te dire, tu vas la fermer, faire gentiment demi-tour jusqu'à ton clapier et y rester comme tous les autres. Ici c'est ma rue et j'entends m'y faire respecter, vu ?

– Excusez-moi... je m'exécutais prudemment et retournais vers ma porte en fer forgé.

– Hé l'ancien ? T'aurais pas oublié quelque chose des fois ? me demanda-t-il en me tendant son autre main.

Je lui versais une petite somme avant de me sauver, comme on le fait dans les églises chrétiennes après avoir prié pour obtenir un sursis de vie.

Invité à déjeuner chez les Mezzara, au rez-de-chaussée, j'y appris brièvement un surplus non négligeable d'informations : le pays entier tournait au ralenti, une seule personne par foyer pouvait sortir pour le ravitaillement sur autorisation, signée, approuvée au bon vouloir d'un agent de police affecté à nos rues qui nous chronométrait, le confinement ne connaissait aucune durée limite pour le moment, tout cela était du à une maladie mortelle se répandant comme la misère sur le bas peuple. Le téléviseur était sans cesse allumé chez les Mezzara. La mère nous avait cuisiné un délicieux tajine aux olives, et toute la famille était absorbée par les émissions diffusées continuellement sur

les chaînes nationales. Ergotant de si de mi, une myriade d'experts improvisés à l'appui, discutait les origines et les précautions à prendre face à ce virus inédit dont personne ne savait rien. De ce que j'en compris, une chauve-souris avait copulé avec un pangolin (quelle est cette bestiole? Mystère, en tout cas je croyais que l'inter-espèces était réservé aux Hommes, surprise, les animaux devenaient aussi débiles que nous), pangolin qui s'était lui-même fait chasser et rôti par des clodos chinois. Le lendemain à l'usine textile, les toilettes n'étaient pas jojo, et commençait une épidémie qui prit rapidement des proportions indomptables. Sacré mondialisation, me disais-je ! Un pet de lapin ici et c'est une tornade qui s'abat sur ces faces de citron... et vice versa pour cette fois.

Le lendemain, peu après un réveil plus tardif qu'à mon habitude, je fus surpris de trouver une odeur pénétrante chez moi. J'ouvris ma porte et découvris sur mon palier plusieurs cartons entiers qui s'accumulaient tandis qu'Harry en montait davantage.

- Hello du bateau, lui fis-je.
- Ah, euh, *salaam* à vous.
- C'est pour le confinement cette cargaison Harry ? Vous avez réussi à sortir ?
- Euh... oui, oui !
- Et qu'est-ce que vous nous ramenez de beau ? En voilà une sacré quantité de cartons !
- Oui, c'est les courses pour manger ha ha !
- Des bananes ? (je reconnaissais enfin l'odeur) Tout ça c'est des kilos de bananes ? Vraiment ?
- Oui ha ! ha ! J'adore les bananes !
- Ah... fis-je, un peu surpris. Eh bien gardez-la... la banane ha !

A sa mine dubitative, je vis qu'il n'avait pas saisi mon trait d'humour, ou peut-être mon anglais ne le retranscrivait pas correctement. Tant pis, il était tôt, j'allais me préparer du thé.

A la fin de la journée, je m'étais relancé dans les Histoires Extraordinaires de Poe, le soleil rouge colorait ma chambre. J'avais à plusieurs reprises entendu Harry parler, je m'étais imaginé qu'il téléphonait dans un premier temps, et comme cela avait duré tout le jour, j'avais fini par comprendre qu'il n'était finalement pas seul dans son appartement à l'heure du décret de confinement. Je ne dormais pas encore tout à fait, quand j'entendis distinctement un coup sourd contre le mur. Je me relevais dans mon lit et tout de suite après, en entendit un second, puis juste un troisième, et ce de plus en plus rapidement. Cette fois, je ne mis pas longtemps avant de réaliser ce qui se tramait de l'autre côté, le rythme des coups se régularisa à une certaine cadence et finit en une éructation que j'imaginai celle de l'américain, « OoOooaah », puis ce fut le silence à notre étage. J'étais tout à fait mortifié par ce à quoi je venais d'assister.

Les jours passèrent lentement, une semaine, puis deux, et avant de lâcher un rot, il y avait

presque un mois. L'interdiction de sortie me fit relire d'autres classiques de ma bibliothèque, Holmes, Lupin, Poirot, et la nuit venant, tandis que j'étudiais encore les différents scénarios de ce qui se passait réellement dans la vie d'Harry, j'étais à un moment ou un autre brusquement réveillé par ce raffut ponctué d'un ultime mugissement. A ces moments où on baigne dans sa solitude, on ne peut s'empêcher d'haïr le monde entier pour le bonheur que les uns semblent trouver dans les autres, mais je finissais par m'en accommoder comme du reste, non sans difficulté. Il y a à ce sujet un blues inhérent au maghrébin, une solitude pénétrante que j'ai fini par théoriser : les individus de nos pays vivent pour la plupart dans une grande misère, d'où naît leur solidarité car le salaire des uns fait vivre une grande partie des autres membres de la famille ; nos sociétés vivent au rythme de celles de nos anciens colonisateurs qui jouissent d'un niveau de vie bien supérieur au nôtre, et c'est pourtant celui-là qui fait rêver nos jeunes ; notre blues vient du fait que le succès, la gloire, ne touchent rarement plus qu'un seul et unique individu, plus encore chez nous que dans les pays dont elle est issue, et si celui-là vient à "réussir" il sera quitte à faire un choix difficile, ou bien redistribuer sa fortune sur les siens et tout ceux qui se présenteront à lui en estimant avoir une part de responsabilité dans sa réussite, ou bien vivre sa vie avec sa rançon, coupé de ses origines, déraciné, détesté des siens. Pas de gloire sans haine avec le blues solitaire du maghrébin... mais revenons à nos moutons.

Il se trouva un jour où j'errais plus ou moins sans raison ni direction près de mes fenêtres, qu'un lointain point rouge au dehors attira mon attention et me rappela à un problème de mon affaire : qui était cette personne qui partageait vraisemblablement la vie d'Harry ? Je veux dire que je l'entendais parler, lui, Harry, sans toutefois percevoir de son interlocuteur la moindre réponse (c'est ce pour quoi j'estimais dans un premier temps qu'il était au téléphone), et ses activités nocturnes avaient fini par m'en convaincre : il n'était sûrement pas seul dans cet appartement. Je ne l'avais pourtant vu depuis son arrivée ici en aucune autre compagnie que celle de l'homme à la tarbouche rouge, homme que je venais précisément de reconnaître en ce petit point à l'extérieur du bâtiment et qui s'y dirigeait maintenant cahin-caha. L'homme monta bruyamment les marches et finit par arriver à la porte d'Harry qu'il frappa de deux gros coups.

Silence complet, l'immeuble tout entier se donnait l'image de celui qui est sourd.

Les coups redoublèrent, et voici ce que j'entendis de la conversation qui fut soufflée avec énergie d'un côté et de l'autre de la porte.

- Ouvre Harry, je sais qu't'es là-d'dans !
- Va-t-en !
- J'veux pas faire d'histoire, allez sois gentil et ouvre.
- Dehors ! tu es saoul et tu empestes d'ici ! Tu n'auras rien.
- Ouvre ta putain d'porte maintenant ou ça va mal finir !

- Il est bien mieux ici avec moi, casse-toi !
- J'vais pas me laisser faire comme ça 'spèce d'enfoiré ! OUVRE TA PUTAIN D'PORTE ENCULÉ D'AMERLOQUE !

C'est précisément à ce moment-là que je suis sorti de chez moi. « *Salaam aleykoun* » lançais-je avec gaité à l'homme à la tarbouche qui me le rendit amèrement. Il était connu des services de police et avait tout à gagner à ne pas faire d'esclandre dans un quartier honorable comme celui-ci. Je descendis les marches à sa suite et pris la direction opposée à la sienne à la sortie, en direction du primeur Amid. De retour chez moi, j'introduisais ma clé dans ma serrure quand, très doucement, la porte voisine s'entrouvrit.

- Tiens, monsieur Harry, quelle bonne surprise, *salaam aleykoun*.
- *Aleykoun salaam*.
- ... oui ? Je peux vous être utile ?
- Je... je voulais vous remercier pour tout à l'heure.
- Pour tout à l'heure ?
- Oui... ce malappris qui tambourinait ici, j'espère que cela ne vous a pas dérangé...
- Puisque vous n'étiez pas chez vous, je l'ai reconduit, il n'y a pas de mal mon ami. (je feignais de ne pas avoir entendu leur conversation)
- Euh... oui, très bien. Merci.
- J'espère ne pas revoir cet affreux personnage ici en tout cas.
- Tant que le confinement dure encore, cela devrait aller, la police est sur le qui-vive partout dans la ville.
- Tenez, je vous ai rapporté quelques bananes de chez le primeur. C'est Amid qui vous les offre !
- Oh je ne peux pas accepter !
- Mais si, mais si, puisque je vous le dis.
- Merci pour lui *sidi*.
- pour ?

Zioup ! D'un coup d'un seul la porte s'était refermée comme une coquille d'huître ! Quelle histoire tout de même. Je récapitulais mentalement : un employé de vidéo-club lubrique, un proxénète dépossédé, un objet lourd transporté de nuit afin de ne pas attirer l'attention, quelque chose qui vit sans doute, mange des bananes, je plissais les yeux, repensais à mes lectures, était-ce un San-Antonio, ou le Dahlia Noir, non, plutôt Poe peut-être, oui ! oui ! c'était ça ! La résolution de l'énigme du Double Assassinat ! J'envoyais au diable mes commissions et tambourinais à mon tour à sa porte.

- Harry ! Harry !
- Allez-vous-en vous aussi !
- Harry ! Ouvrez, je veux seulement pouvoir vous aider, et discuter avec vous !
- Vous n'comprendrez rien ! commençait-il en pleurnichant.
- Depuis quand le cachez-vous Harry ? Comment espérez-vous vous en sortir ? Croyez-vous que personne ne finira par le remarquer ?
- ... je n'sais pas... je n'sais pas, pleurait-il.

Harry finit par m'ouvrir sa porte, son visage creux et inquiet était baigné de larmes et je me tenais à deux mètres de lui, quand une longue main effilée vint s'enrouler autour de sa jambe : je découvris à nos pieds un orang-outan.

Jusqu'à ce jour, jamais je n'avais autant vu ni parlé avec Harry. Pas plus qu'avec un grand singe d'ailleurs. Nous étions désormais chez lui, et ils étaient posés l'un contre l'autre dans leur canapé en face de moi, assis sur un chaise de bois avec un thé que je m'étais préparé à la main. Des peaux de banane, des feuilles séchées et des bouteilles d'alcool jonchaient au sol et dans les coins de la pièce principale. L'appartement était sale et puait passablement l'animal. Harry m'expliqua son histoire dans les grandes lignes, et ce qu'il ne dit pas, je le compris par la suite. Bien entendu, je me tus la plupart du temps non seulement afin de ne pas compromettre toutes les filatures et les indices que j'avais réunis à son sujet, mais aussi afin de ne pas l'apeurer davantage, et de me présenter à lui comme un oreille amicale et compréhensive ; voici ce qu'il me dit : « en tant qu'employé dans ces quartiers malpropres, croyez-moi bien, je ne fais pas cela de gaité de cœur, on en vient à fréquenter de drôles de types, parfois amusants, et d'autres vraiment flippants. L'homme à la tarbouche s'est présenté une nuit. Il n'a rien acheté mais il tenait un salon privé à quelques rues. Je ne savais pas de quoi il retournait vraiment et il m'a très cordialement invité à venir lui rendre visite, en voisin, il s'intéressait beaucoup à moi et nous nous sommes revus plusieurs fois. Je l'ai retrouvé à une fumerie d'opium un soir, et il m'a emmené à l'étage d'un immeuble d'arrière-cour. Là, il m'a demandé ce qui me ferait plaisir, je ne comprenais pas avant qu'il ne me bourre les côtes d'un coup de coude en rigolant "tu veux une femme ? mûre ? jeune ? ou tu préfères un homme ? un nain ? un enfant ? j'ai tout ce qu'il te faut ici mon ami, c'est moi qui offre" Et le singe ? je lui demandais, amusé, en voyant assis dans un canapé, une chaîne à la cheville, le petit orang-outan vêtu d'un costume de soubrette. "Le singe, aaah le singe c'est spécial mon ami, le singe est unique, très cher, mais très bon, oui" (tandis que je commençais à suer abondamment, glissais sur ma chaise, bafouillais, et comptais ne pas trop en savoir de la suite, Harry, les yeux baissés sur l'orang-outan qu'il caressait d'une main trainante, se livrait intégralement et sans honte à son récit), il m'a expliqué qu'elle venait d'un bouge de Sumatra, qu'il l'avait ramené illégalement avec lui, "sauvé" selon ses dires, car elle était "pleine d'avenir" et je suis allé avec le singe, pour voir dans un premier temps, mais vous ne me

comprendrez pas. Pour dissiper tout malentendu, oui, je l'ai fait avec Kiki. Je n'en tire aucune forme de fierté, croyez-le ou non, mais... bref. Quelques temps avant le confinement, la police était sur le dos de l'homme à la tarbouche pour son trafic. Il se perdait dans ses délires d'opiomane, ne faisait plus tourner correctement sa boutique, mais dans un éclair de lucidité parmi ses humeurs paranoïaques, il a senti qu'il allait se faire coincer tôt ou tard, alors il a eu l'idée de me confier Kiki, et une nuit que je travaillais, il l'a déposé ici, d'où ma surprise au matin. C'était tout ce qui lui restait, le lendemain, une descente de police a fermé son bordel, il s'est échappé, et le reste de son magot est parti en fumée... Maintenant que le confinement va être levé, il reviendra. Kiki est sa seule source de revenus, elle a ses clients réguliers, mais je ne laisserai pas ce salaud lui faire ça ! »

Bien bien bien, me disais-je tout en espérant garder la face.

Où suis-je tombé au juste... En face de moi, j'ai cet américain qui m'avoue avoir des rapports sexuels réguliers avec ce mignon petit orang-outan roux, derrière eux il y a la sortie, et chez moi un téléphone pour appeler la police. J'allais devoir être cette chose qu'on refuse d'être, au moins une fois dans sa vie, face à des circonstances exceptionnelles et répugnantes : un homme.

- Eh bin quelle histoire Harry, concédais-je.
- Vous allez me lourder ?

Eh merde.

- Mais non, pourquoi vous dites ça ?
- Vous allez me lourder.

Double merde.

- Puisque je vous dis que non, pourquoi ferais-je ça ?
- Parce que vous aussi ne me trouvez pas « normal » (il fit le signe des guillemets avec les doigts).
- Personne n'est normal Harry, à commencer par moi sans doute haha...
- Mais est-ce que vous...
- NON NON JE NON PAS AVEC DES SINGES HARRY SI C'EST CE QUE VOUS VOULEZ SAVOIR.
- Désolé...
- C'est moi, pardon... Ecoutez, je vais rentrer, j'ai un affreux mal de crâne et j'ai besoin de dormir, je crois. Je... Au revoir... Kiki...

Dans une sorte de va et vient hésitant, j'oscillais entre serrer la pince au singe, sauter d'un bond en arrière si le calme présumé de l'animal cachait derrière son crâne une tempête de sauvagerie incontrôlable, puis décidais finalement de renoncer à lui tendre la main et lui balançais un timide signe d'au revoir, avant de me retirer.

Le lendemain matin, on vint toquer à ma porte sur le coup des onze heures. Quelle ne fut pas ma surprise quand je découvris Kiki affublée d'un petit maillot de corps rose portant un plateau sur lequel trônait un unique petit gâteau. « Oh la ravissante Kiki m'a fait du bon gâteau ! » fis-je, me doutant que derrière elle se trouvait Harry. En effet, celui-ci m'attendait à sa porte, je le remerciais chaleureusement, quoiqu'un peu décontenancé par cette touchante attention, « C'est Kiki et moi qui l'avons fait hier soir » me répondit Harry, « j'étais un peu raide donc il se peut qu'une goutte ou deux de rhum soient tombées dedans, mais il a été cuit ce matin alors... », je le rassurais, cela ne me posait aucun problème. Tandis que j'en étais encore à imaginer le tolet que feraient nos voisins s'ils découvraient qu'un des locataires hébergeait un singe prostitué, Harry et Kiki redoublèrent d'égards envers moi. Si une réduction des décibels du court remue-ménage qu'ils faisaient la nuit ne faisait pas parti de leur stratégie générale, ils se présentèrent presque quotidiennement avec tantôt un numéro que Kiki interprétait dans un costume adéquat, tantôt une gourmandise préparée par Harry (ici, je dois bien avouer que ses talents en matière de cuisine me laissaient dubitatifs, quelque effort il fit), mais avec l'aide impérieuse de Kiki, s'empressait-il de noter en couvant le singe d'un regard mielleux. Bien que tous ces gestes me touchassent, force m'était de constater qu'une part de moi répudiait ce qui pouvait être perçu comme une tentative d'achat de ma sympathie ou de mon silence, alors que le fond de leur relation, toute étrangère qu'elle me fut, ne me semblait pas moral. Je me questionnais en consultant le fond d'une tasse de thé : n'est moral que ce qui est bon pour moi ? et immoral ce qui ne le serait pas ? pour moi, mais et les autres ? Que penser de la situation de Kiki, consent-elle à tout ça ? Quelle horreur tout de même à bien y repenser ! C'est obscènement contre-nature ! Le Coran ni aucun Agatha Christie ne faisaient mention ou ne cautionnaient de rapport semblable ! Il me suffisait de voir cet animal d'un bon mètre avec quelques nœuds de fillette dans ses poils hirsutes, ouvrir sa banane et la gober, pour qu'une image tout à fait malséante et salace s'offre à moi. Je me lassais peu à peu de leurs présents, dégoûté de toute cette parade, feignant d'être un peu malade de cet enfermement.

Je devais m'être assoupi en une fin d'après-midi, le soleil luisait de feu et éclairait la pièce quand il vint taper sur mon visage. Je me réveillais péniblement, car mes nuits ne connaissaient plus vraiment le sommeil, en partie du fait que mes inquiétudes remontaient comme des cadavres du fond d'un marais, lorsque je restais trop longtemps inactif. J'étais allongé dans le canapé, j'avais sué, et en face de moi, silencieuse et assise sur une chaise, Kiki me regardait paisiblement. Je ne pus dire au juste depuis combien de temps elle me regardait mais alors que je tachais de reprendre mes esprits calmement afin de ne pas l'effrayer de ma peur et ma surprise mêlées, je me relevais lentement et fis quelques pas pour contourner le canapé quand l'animal se laissa tomber au sol. Je cessais tout à fait de bouger. Comme le singe se trouvait sur ma route, je commençais à faire le tour du salon par l'autre côté, et Kiki marchait gauchement dans cette direction, afin de me barrer la

route. Nous allions en une sorte de danse synchronisée, un pas pour moi, un pas pour Kiki, de part et d'autre de la pièce quand elle finit par bondir sur moi. J'étouffais un cri bête « à moi ! on m'assassine ! » avant de la trouver pendue à mon cou et sa tête blottie contre ma poitrine. L'orang-outan était calme, elle leva vers moi deux yeux marine pleins de tendresse derrière leur masque de cuir et toujours accrochée à mon cou, laissa tomber une main en direction de mon pantalon.

– Ah non ! NON KIKI ! Ça commence à bien faire !

Le singe dégringola de moi et sortit de l'appartement prestement sur ses deux pattes, Harry vint me trouver quelques minutes plus tard.

– Elle ne vous a pas fait de mal j'espère ? s'inquiéta-t-il.

– Non, non... J'ai été surpris, je n'aurais pas du crier comme cela, c'est idiot de ma part et c'est de ma faute, je laisse la porte d'entrée toujours ouverte, je m'en excuse.

– Oh, c'est du Kiki tout craché ça, vous savez, elle n'a pas vécu que des choses faciles.

– Je l'imagine assez.

Harry m'invita à prendre quelques verres chez lui. Le singe l'aida au service, je lui tendis une pousse d'arbre pour la remercier et finis par rentrer chez moi, réconcilié.

Le Roi fit une allocution un soir de semaine et la fin du confinement fut décrété. L'épidémie était endiguée par les autorités, les hôpitaux géraient leurs derniers cas et les morgues pouvaient enfin dégorger leurs cadavres. La panique générale, qui m'était restée complètement étrangère, laissa la place à une atmosphère étrange de reprise incertaine. Certains préféraient encore rester chez eux par sécurité, défiant du regard les étrangers, suspicieux de la moindre toux ou du plus petit reniflement, et moi, je retournais au petit matin à la banque avant de retrouver la poussière accumulée du musée. Si personne dans l'immeuble n'avait découvert son secret, la crainte d'Harry quant à la fin du confinement et ses issues potentielles se trouva rapidement confirmée : l'homme à la tarbouche rouge avait refait surface et voulait coûte que coûte récupérer le singe pour remettre sa galère à flot. Harry me raconta un matin que l'homme l'avait suivi à plusieurs reprises jusqu'à son travail, tentait régulièrement de l'intimider et l'insultait, puis l'attendait tôt le matin ou en début de soirée à la sortie de l'immeuble afin de bien lui montrer qu'il ne lâchait pas l'affaire face à un... "un enculeur de macaque". Mon réflexe premier eut été d'en informer les autorités compétentes, car mon enquête enfin bouclée, je n'étais plus d'aucune utilité et devait laisser les collègues s'en saisir, mais je me ravisais aussi vivement, constatant que dans le fond, cette affaire aussi délicate que scandaleuse ne pouvait être résolue que dans l'ombre, entre gangsters et gentlemen. Harry qui craignait désormais le pire, me demanda de prendre soin de Kiki à chacune de ses absences. Il prétextait ainsi que Kiki s'était beaucoup attachée à moi, ce qui était véridique, car il ne fallut pas longtemps avant qu'elle ne passe toutes ses soirées pendue à mon cou. Plusieurs fois, je me surpris à lui faire la lecture de mes enquêtes favorites, et bien que je ne me fis aucune illusion sur le degré de

compréhension du primate, chaque soir maintenant, elle venait se poser tout contre moi, ayant au préalable choisi un livre au hasard dans la bibliothèque que je le lui lisais. Nous regardâmes également des films ensemble, je lui montrais les grands classiques de son espèce : King Kong et La Planète des Singes, avant de finir par 2001 bien sûr. Kiki n'y trouva aucune passion. Avec les jours, je m'étonnais de trouver tant d'adresse et d'attention chez l'orang-outan. A m'observer préparer à manger, elle comprenait qu'elle pouvait s'employer à mettre la table ou ramener ses propres aliments pour diner, assise en face de moi. Faute de la faire dormir avec moi dans ma couche (ce qu'elle avait essayé de faire le premier soir), elle s'endormait dans une caisse, qu'Harry lui avait présenté, au pied du lit. Nous passâmes de nombreuses heures ensemble, je finis par avoir envie de la sortir, sachant que c'était totalement impossible et prohibé, et je commençais à imaginer ce qu'Harry pouvait ressentir envers l'animal, sans pour autant l'accepter totalement.

Un soir pourtant, je fus retenu par une femme, une vraie.

Par correction, je tentais d'appeler Harry mais sans succès. Cette femme, pour en dire deux mots, m'était sympathique et remplaçait une collègue des bureaux du musée, partie en congés maternité. Je surveillais depuis ma chaise les espaces d'exposition désespérément vides et elle s'intéressa à ma lecture (L'île mystérieuse de Jules Verne à ce moment, car un de ses personnages dressait des orang-outans en vue d'en faire ses serviteurs), et nous discutâmes un certain temps avant de s'entendre sur un rendez-vous, le soir-même me proposait-elle. Ceux d'entre-vous qui me connaissent, savent que je n'ai jamais dit non à un beau voyage. Ils savent d'autant plus que les femmes ne sont pas nombreuses et peu présentes dans ma vie, j'acceptais avec empressement son invitation, et tout égoïste que j'étais, je priais pour qu'Harry s'en sortit avec Kiki.

La soirée fut délicieuse et fait trop rare pour ne pas être relevé, je découchais. Très tôt le matin, je rentrais chez moi afin de me doucher en quatrième vitesse et me préparais à repartir au travail. J'aurais été un peu honteux si je croisais Harry revenir du vidéo-club à cet instant mais il n'en fut rien, l'immeuble entier se vautrait encore dans le sommeil.

Quand je revins en fin de journée, je découvris une agitation sans précédent autour de l'entrée. « Ah vous tombez bien *sidi* ! », une voisine m'apostrophait alors que je tâchais d'entrer et saisir ce qu'il se passait, « un vol oui ! Votre sale voisin, cet américain ! Volé comme je vous le dis, l'appartement ressemblait à une cage de zoo, sens dessus-dessous ! », je m'inquiétais de ce qu'on y avait pris tout en le devinant évidemment, « il ne dit rien ! Même à nous, il ne veut rien dire cet animal, et pas question d'appeler la police selon lui ! Si vous voulez mon avis tout ça cache des magouilles et des saloperies, et *bismillah*, qu'il s'en aille vite vite ! », ce à quoi plusieurs autres personnes consentaient pareillement. Je montais, constatais avec soulagement l'intégrité respectée de ma porte, avant de passer le bout du nez chez Harry. L'appartement n'avait plus rien à voir avec celui dans lequel j'étais entré effectivement. La serrure de la porte d'entrée avait sauté, des meubles

avaient été retournés, le sol était couvert de détritiques et d'objets divers, Harry, inconsolable, tétait une bouteille de rhum, recroquevillé dans le canapé.

- Harry, mon vieux, que s'est-il passé ? ... Je suis navré pour hier soir, j'ai été retenu... au travail... vous voyez ?
- Cela devait arriver...
- Racontez-moi, qu'est-ce qu'il s'est passé mon vieux ?
- Il a pris de force Kiki, voilà c'qu'il s'est passé, pleurnicha-t-il.
- Mais enfin... comment ?
- Je savais que je n'aurai pas du partir, j'le savais... maintenant croyez-bien que c'est fini pour elle, on ne pourra plus jamais la sauver...
- Je suis sincèrement désolé Harry, j'ai essayé d'appeler pour vous prévenir que je ne reviendrai peut-être pas...
- Ce n'est pas de votre faute *sidi*, vous avez été si bon avec Kiki et ce vieux Harry...
- Mais... Harry... ça ne pouvait tout de même pas durer indéfiniment cette histoire, soyez raisonnable...
- Ah oui ? Pourquoi ? Parce que c'était un singe et moi pas ? Figurez-vous que j'aurais mille fois préféré être un de ces primates plutôt qu'une raclure comme j'en vois tous les jours passer... (il se moucha) ce n'est pas une histoire de sexe, de genre, d'affinité, c'est plus que ça *sidi*, vous comprenez ? JE HAIS LA RACE HUMAINE, je la HAIS. Toutes leurs postures, leurs simagrées, leur couardise, leur haine, leur... leur... leur avidité, leur hypocrisie, tout bordel, je hais tout ça ! Ils ont fait de ma vie un enfer ! Ils ne m'ont jamais accepté comme tel, ont toujours eu envie de me remodeler à leur image, avec leurs publicités, leurs conneries de téléfilms, leurs jeux télévisés, leurs experts, leurs crises, est-ce que vous avez seulement vu comment ils niquent la planète avec leur économie bancaire ? Et je ne vous parle pas de ce qu'ils font aux autres, même pas aux animaux qu'ils bouffent tous, à ceux qu'ils chassent et dont ils font des pyjamas de leur peau... des autres humains je veux dire ! Pour une moitié qui se bâfre, l'autre peut bien crever la gueule ouverte ! Et c'est ça qu'on veut nous faire passer pour une race civilisée ? Celle qui domine la pyramide de l'évolution terrestre ? Un orang-outan n'aurait jamais fait ça ! Ni à un autre orang-outan ni à une fourmi... bien sûr il faut être convenable, bienséant et bienpensant, alors pas touche à ces animaux... mais bon sang, qu'ils me rendent malades tous, et avec leurs cancans en plus de ça...
- Ah bah là ça y va mon bon Harry...
- Heureusement ils sont trop stupides pour tout comprendre mais je partirai avant qu'un seul

d'entre eux n'ait un éclair de génie et n'illuminent tous les autres...

- Oui, il y a des chances pour que ça se retourne contre vous tout ça, et que ça finisse en feu de bois sur la place publique... je me méfierais aussi. En attendant, laissez tomber la bouteille Harry, allez vous reposer ou préparez-vous pour le travail, je ne sais pas, mais ne restez pas là à vous morfondre... s'il vous plait...
- Laissez-moi, vous avez été plus que gentil avec moi... Maintenant, je veux être seul, un peu. Et boire, pour essayer d'oublier.
- Ce n'es
- TUTUT. *Choukrane et bslama*. Que votre Dieu soit avec vous... Oh Kiki...

Et Harry recommença à doucement pleurer tout en s'envoyant une nouvelle rasade de rhum derrière la cravate. En repassant sur le palier, j'entendis qu'à chaque étage on discutait dans ma langue les faits et comparait les versions de chacun. J'enfonçais ma clé dans la serrure et fatigué de tout ça, m'allongeais sur mon lit. La caisse de Kiki était vide ce soir-là. Je dormis enfin.

Quelque part, je me sentis confusément coupable de ce qui arrivait à mon voisin. Je n'étais pas rentré, j'avais failli à la confiance qu'Harry m'accordait, et dans cet intervalle unique où je m'étais dérobé, l'homme à la tarbouche avait agi. Je me sentais coupable parce que sans doute avait-il guetté mon retour au soir, devant l'immeuble, et que, ne me voyant pas revenir, quand il vit Harry sortir, il se décida à passer à l'action cette nuit. Il attendait la moindre opportunité, et l'avait saisie. Mon plaisir égoïste, comblé certes, était passé devant celui d'un autre, une sorte d'ami invraisemblable, car j'éprouvais toujours envers Harry, un mélange inédit de sentiments allant du dégoût pour ce qu'il vivait avec l'animal, à la pitié sans doute, en passant par tout un éventail de sympathies pour ses gentillesse soudaines, sa sincérité et son ouverture d'esprit. Harry n'était pas un mauvais bougre, il implémentait à son anglais des petites bribes élémentaires d'arabe, j'avais trouvé chez lui une sélection d'ouvrages consacrés à la danse et l'art dramatique, il était cultivé dans de nombreux domaines et tout à fait poli. Je me demandais quelle place Harry devait occuper à l'avenir, s'il n'eut pas mieux fallu le renvoyer chez lui, en Amérique, ou dans une institution spécialisée, je me le demandais sérieusement parce qu'ici ses jours étaient comptés si l'affaire éclatait au grand jour. Nul doute que j'en serais éclaboussé d'ailleurs. Cette femme, si elle voulait toujours de moi, devait bientôt officier dans le sud du pays, peut-être verrais-je là mon ultime solution de repli, partir moi aussi. Durant les quelques jours qui suivirent le vol de Kiki, je n'entendis quasiment plus Harry. Une chose me paraissait certaine : il avait quitté son emploi. Je rentrais d'une nouvelle journée de travail quand de nouveau, un attroupement s'était créé dans l'entrée, on me vit arriver, « Ah vous tombez bien vous ! C'est encore votre fameux ami, il appelle à l'aide mais il refuse de descendre ou laisser quelqu'un monter ! Ça fait un paquet d'heures que ça dure, il emmerde tout le monde et empêche mon bébé... », bon bon, je me lançais dans l'escalier, et

arrivant à notre niveau, l'entendis pleurer à chaudes larmes.

- ... snif... qui qui ?
- C'est moi Harry.
- Oooh... Kiki...
- Bon sang, vous allez vous mettre tout le monde à dos, il faut arrêter !
- J'peux paaaas.

Et il fondit de nouveau en larmes. Je tentais comme je pus de le réconforter, Harry puait l'alcool et n'avait pratiquement rien mangé, ni dormi, depuis des jours. Je pris sur moi et lui préparais une soupe de pois chiche avec un peu de coriandre, glissait quelques somnifères dans son verre. Il avala le tout sans trop de manières et éreinté, m'en retournais trouver mon lit. Le lendemain matin, alors qu'il dormait toujours, je lui préparais un petit déjeuner succinct accompagné d'un petit mot le priant de ne pas réitérer la scène de la veille pour son bien. Au soir, je me faisais de nouveau cueillir au bas de l'immeuble, « mais c'est qu'il veut pas nous laisser la paix cet énergomène ! S'il gueule encore une fois comme un fennec avant de chouiner comme un bébé, je m'en vais chercher la police, j'vous préviens ! », je répétais le même scénario, Harry se montra de nouveau coopératif et se laissa mettre au lit après manger. Cela dura une petite semaine, au bout de laquelle je décidai de découcher de nouveau chez ma collègue. Je me sentais de plus en plus fatigué, au bout du rouleau, de gérer à moi tout seul un homme qui s'abandonnait totalement. Son appartement s'était maintenant transformé en une porcherie à l'odeur immonde. Harry urinait dans des bouteilles qu'il laissait trainer à ses pieds et s'avachissait en sous-vêtements dans son canapé éventré. Je ne reconnaissais plus l'étranger qui m'intriguait, l'américain secret, et puisque lui aussi se laissait tomber, alors je n'avais sans doute pas de raison supplémentaire de l'aider à vouloir s'en sortir si ce n'est par une peu honnête, de ma part, charité. Un jour, les voisins mirent à exécution leur menace et la police se préparait finalement à embarquer Harry pour de vagues motifs. J'arrivais juste à temps et désamorçais, sans saisir précisément pourquoi, la situation. J'étais ce soir-là, particulièrement exaspéré. Je n'avais glissé qu'un petit plateau repas chez Harry, et décidais de me coller devant un film pour le restant de la soirée. Harry avait éclusé pratiquement tout son stock, dépensé tous ses dollars et ses larmes ne sentaient plus l'alcool. Un médecin, convoqué par la police, lui avait donné une boîte de calmants, au cas où ses crises repartiraient de plus belle. Un peu plus tôt, avant de rentrer, j'étais passé au vidéo-club de Samir, histoire de me changer les idées. Samir me considéra d'un œil mauvais, ce qui se passait à mon palier n'était plus un secret pour personne, au moins dans le quartier, je n'avais aucune inspiration, car quand on se sent vide, devant une telle profusion de choix possibles, tout pourrait bien vous aller pourvu que vous arriviez à vous décider ou convaincre quelqu'un de décider pour vous.

- Samir, je suis à cran, tu n'aurais pas une idée de film pour ce soir ?

- C'est pour toi ou c'est pour
- Ça n'a toujours été que pour moi, répondis-je fermement.
- Dans ce cas... encore un film américain ?
- Peu importe... pourvu que ça me sorte un peu de l'ordinaire... je lui soufflais.

Je regardais alors ce film : un insomniaque devient chauffeur de taxi, la nuit dans une grande ville, et il est terriblement seul, il voit l'amour des autres, le rire des autres, les jeunes filles, les putains, les macs, les dragueurs, et il se rend compte que tout ça est étranger à sa vie, parce qu'il a vécu quelque chose d'irréversible et que personne ne peut saisir, alors il roule, il roule comme s'il se cherchait lui-même, comme s'il s'attendait à ce qu'un homme en tout point semblable à lui, son double positif l'hèle et lui donne sa propre adresse, mais ça n'arrive pas, et il s'enfonce dans la psychose, le personnage devient réellement inquiétant, pourtant il rencontre cette jeune fille, qu'il souhaite vraiment sauver, et ça serait sa rédemption pense-t-il, tandis qu'il se prépare à faire un carnage, et tout le film tend vers ça, insupportablement, et son issue devient inéluctable. Dans l'appartement d'à côté, j'entendais Harry geindre, appeler misérablement Kiki, à l'aide. Tout me paraissait lointain et feutré, j'en avais ma claque, et ce film, choisi par Samir, me renvoyait à ma solitude, et pire encore, à celle d'Harry, ce film parlait de nous, de lui, de son incapacité à vivre comme tous les autres, comme s'il avait été tourné pour m'être diffusé ce soir, ce film me parlait à moi ce soir, et Harry continuait de gémir. Il devait être environ minuit mais je décidai de monter le son de la télé. La fille dansait maintenant avec son marle, puis on voyait l'insomniaque faire feu dans un stand de tir, il ne manquait pas sa cible, il y avait ensuite une réunion publique avec le candidat qu'il visait d'abattre, on découvrait le chauffeur de taxi crâne fraîchement rasé, l'air dément, sa tentative échouait car il se faisait repérer, alors il s'enfuyait, décidé à régler son compte au marle et à délivrer la petite, s'ensuivait une scène sanglante à coups de pistolets et le film se terminait par ces images terribles et choquantes, du type affalé dans le canapé de la fille, blessé et ensanglanté, visé par un flic arrivant trop tard tandis que lui n'avait même plus une seule balle pour se suicider, il pointait son index contre sa tempe, pouce relevé et faisait feu trois fois. Le dernier plan était une prouesse technique, mais surtout un caprice de réalisateur, de haut, caméra collée au plafond, il survolait les corps qui s'empilaient, elle sortait de l'appartement, descendait les escaliers, passant au dessus de chaque cadavre, et s'éloignait dans la rue où les flics s'attroupaient, sur la bande son du thème du film. A ce moment, je vis que des lumières rouge et bleu, les mêmes que celles provenant des deux voitures garées dans la rue du film, se réverbéraient alternativement sur les ombres du plafond de mon appartement, à moi. Bizarrement, le film continuait, et dégoisait je ne sais quel épilogue foireux pour ce scénario tragique, mais je n'y portais plus attention, car pour moi il était fini. Je me levai, me dirigeai à la fenêtre, vers la source lumineuse, et dans la rue, je vis deux voitures de police en plein milieu de la chaussée, deux, juste comme dans le film m'étonnais-je, je

poussai un peu plus loin mon corps, par dessus l'appui de la fenêtre, avant de remarquer que gisait sur le trottoir, à une quinzaine de mètres en dessous de moi, un corps d'homme en slip, baignant dans une tâche plus sombre que le macadam gris, une tâche d'huile dans la nuit. Cet homme, c'était Harry. Voilà comment il était parti de ses trois étages. Une ambulance arriva trop tard, une musique de fin s'élevait dans mon dos annonçant le générique. Je n'ai jamais pu voir la fin véritable de ce film mais je suis certain d'en avoir vécu la fin d'un autre, beaucoup plus dramatique, dont les effusions sang n'étaient pas truquées et dont la télécommande m'échappait, sans retour en arrière possible.

ENTRE DEUX ASSOCIÉS IL Y EN A TOUJOURS UN DE TROP

- Allo ?
- Entreprises Fours en fer, conseils et crémations bonjour
- ... euh... allo ?
- alli allo ?
- ... c'est bien toi Bébel ?
- bin ça alors! comment tu vas vieille branche ?
- comme ci comme ça
- ton ciel est toujours bien cotonneux, lumineux comme il faut ?
- 'pas ' m'plaindre, et toi ?
- oh bin tu sais, ici il fait une chaleur à crever, comme d'hab', ça sue à grosses gouttes et vazi qu'j'te pousse, qu'ça crie, qu'ça chiale ses mille morts, ça pue l'fauve, bref tu vois l'tableau
- oui, je m'figure bien... ça fait un moment qu'j'suis pas v'nu mais quand même... c'est quoi que tu m'as dit en décrochant ?
- que j't'ai dit ?
- ouaiiis, quequ'chose comme entreprises fours et j'sais pas quoi
- oooh çaaa... c'est le business pour arrondir les fins de mois, un vieux réflexe... je deal aussi avec les particuliers depuis... mais tu nous as gâté ces derniers temps dis-moi !
- ah ?
- roooh oui, on a bien charbonné ici tu peux m'croire ! ça f'sait plaisir à voir, comme au bon vieux temps !
- Pépé Pierre s'plaint toujours comme quoi qu'ils sont trop dans l'bas monde et pas débordés dans c'ui d'en haut, j'y ai donné un p'tit coup d'pouce, il t'en a envoyé combien tu crois ?

- bien plus d'la moitié, pour sûr !
- ah quand même ! et ?
- du ramassis de dégueulis, de la raclure de bidet pour la plupart, pas trop de grosses têtes pour ma collection malheureusement...
- ça viendra, t'inquiète... dis-moi Bébel ? ...
- ouips ?
Frrrf rfrfrfr frrrr
- allo ?
Frrfrrrrrrfrrrrrr
- alli allo ? y'a d'la merde dans les tuyaux
Frrr
- Bébel ? tu veux qu'j'te rappelle ?
Frrr Frrr
- non, non
Frrr
- attends deux z'gondes... Joseph ? Joseph ? Tu sais ne pas utiliser l'internet en même temps que j'appelle s'il te plait ? ... merci
Joe-Joe
- c'est... ?
- c'est réglé ! c'est bon !
- non non, j'veux dire c'était qui ?
- Joe-Joe ?
- Goebbels ?
- oui, qui tu veux qu'ce soit ?
- non non, je, rien...
- tu voulais m'dire avant qu'ça coupe ?
- oui, jeee... c'est un peu délicat Belz', tu sais, on m'a rapportéé...
- ouuuuiiii ?
- voilà, on m'a rapporté que quelque chose se tramait en bas
- quoi ? chez moi ?
- pas chez toi directement, mais depuis chez toi... j'crois que c'est c'que mes agents essaient de m'dire.
- on t'aura mal renseigné, tu sais bien que j'm'occupe plus trop de ces histoires-là, de complot et trucs noirs, et qu'j'ai assez à faire avec tous ces salopiots à traiter
- justement, justement, j'voulais juste m'assurer qu'tu mouillais pas de nouveaaau...

- DE NOUVEAU ? t'avais dit que c'était oublié ! t'avais dit que plus de deux mille ans ça suffisait !
- justement ! très justement ! j'le tire pas d'mon chapeau, mais j'me demandais si t'essayais pas de m'la faire encore une fois à l'envers quoi... avec une fine équipe de choc
- alors là... si on m'avait dit que moi vivant j'entendrais ça... venant de toi en plus...
- cesse ton numéro d'innocent éploré, ça t'va très mal et promets-moi
- attends, attends une seconde... Goby, t'as pas entendu parler d'un sale coup par hasard ? Non t'as pas entendu, très bien, tu prends tes p'tites jambes de nazi et tu vas t'enseigner auprès de Polpot et des autres... oui tu fais le tour des bureaux, et tu m'fais ton rapport... j'veux être sûr que vous soyez pas en train de préparer un sale coup... oui comme d'hab' quoi, tu vas pas t'y mettre toi aussi non ? ... bon sang, il en tient une couche lui aussi... allooo ?
- oui ?
- bon ici on a rien vu, j'ai demandé un rapport détaillé mais j'pense pas que ça vienne d'ici tu sais... d'ailleurs on en est encore à trouver une place aux derniers cas de ton épidémie
- ok ok... mais tu m'rappelles si t'as du nouveau ?
- sans problème
- ok ok... j'espère que...
- j'ai rien fait
- bien... je voulais juste
- je peux te le jurer si tu veux
- non, tu sais bien que j'aime pas ça
- alors je jure pas
- ... Bébel ?
- oui Dieu ?
- nan rien... passe juste le coucou à Sa mère
- Marie ?
- oui, tu sais, il supporte pas trop l'histoire du rapport sexuel entre elle et le piaf que j'ai fini par punir pour être raccord
- j'comprends... mais on peut pas tout pardonner quand même et ils brûlent bien ensemble mais séparément ici, enfin tout comme tu m'as dit
- n'empêche qu'est-ce que j'ai merdé en foutant un si gros bazar à cet oiseau... déjà que sa Madeleine trainait partout, alors quand il a appris que sa mère se mettait à voir ailleurs avec des piafs
- p'tete elle voulait voler de ses propres ailes ?
- haha elle est bonne ! haha, sacré toi...

- nan j'veux dire, quelle idée t'as eu aussi d'la coller avec un homo qui caressait des poutres toute la journée haha, c'était sûr que ça finirait par déraper
- enfin bon... tu sais, ces rapports avec les animaux... ça n'augure rien d'bon...
- ah j'suis bien d'accord, qu'c'est fort dégueu mais bon, tu vois bien, des fois on peut comme pas les en empêcher on dirait...
- c'est bien c'qui m'inquiète... allez, sur ces bons mots... à la prochaine ?
- sali-salut, bisou ciao

tuuuuut tuuuuut tuuuuut

LES STATUES PLEURENT AUSSI

L'infirmière s'activait auprès des nouveaux nés.

Le service avait été bouclé car des journalistes téméraires s'aventuraient dans les chambres à la recherche de rescapés en forme de graal qui, pensaient-ils, les propulseraient directement en première page, voire mieux, dans les unes et prime de tous les pays d'Europe. Des noms de journalistes correspondants sur place à Malte, anglais, allemands, arabes, refaisaient surface dans les rédactions après un long silence, jouaient des coudes, tentant de décrocher quelques mots d'une bouche avare du service.

L'hôpital St Luke, juché sur une colline à moins d'un kilomètre de l'entrée de la citadelle de La Valette, devait recueillir depuis quelques jours un curieux naufragé. L'infirmière Nantucket n'avait prêté absolument aucune attention à ce genre d'actualité redondante, mais tragique s'il en est, quant à ces embarcations précaires lancées depuis les côtes africaines qui, voguent la galère, suivaient les flux des passeurs jusqu'à, comme trop souvent, ne jamais connaître les rivages européens et échouer lamentablement au large, au seuil même d'une nouvelle vie : la mort. Malte, de par sa position avancée dans la Méditerranée, récupérait ainsi son lot de fantômes aux ventres gonflés d'eau et aux yeux rongés par les poissons, qu'elle réexpédiait contre facture et avec accusé de réception au gouvernement d'origine de ces infortunés quand il était encore possible de les identifier. Parfois en revanche, la police et les gardes-côte les laissaient mariner un petit moment jusqu'à ce que des touristes ne s'enfuient en hurlant d'une plage où le roulis des vagues échouait des membres disloqués venus littéralement donner un bon coup de main à l'érection d'un château en pâtés de sable. A ce moment, on comprenait que même la poiscaille de la Méditerranée en avait assez de bouffer du migrant. Mais cette fois, le radeau de la méduse en question avait embarqué ses ultimes cadavres au large d'Oran, avant de reprendre la mer, et se perdre dans une tempête qui dura une nuit et un jour. Le capitaine et sa paire de mousses, au fait de la qualité submersible de leur

bâtiment, prirent nuitamment leurs précautions quand ils virent arriver au devant d'eux des couches épaisses de nuages de cendre et s'embarquèrent dans l'unique canot avant qu'il ne soit trop tard, laissant errer sur les eaux une bicoque surchargée en voyageurs et dépourvue de toutes commodités, au bon vouloir des courants marins.

Bien entendu, le bateau erra plusieurs jours comme ça, de sorte que les passagers encore debout prirent sur eux de balancer par dessus bord les premiers morts qui empestaient et menaçaient déjà de les contaminer de leur maladie incurable. Au loin, passaient des chalutiers qui prenaient bien garde à se faire minuscule sur la ligne plate de l'horizon, fuyant comme la peste ces barques chargées d'emmerdes. Les autorités espagnoles, pour la énième fois cette année, se sont vues signaler l'existence d'une embarcation à la dérive sans lever le petit doigt, c'était l'heure de la sieste. Depuis la Sicile, les italiens n'avaient malheureusement, disaient-ils, plus de place dans leurs camps (d'accueil, faut-il le préciser) pour ces nouveaux migrants. L'Algérie, la Tunisie, le Maroc, eux, étaient bien contents de n'être pas invités à donner leur avis dans la gestion de l'affaire. Et la France prit l'air de celle qui était trop loin pour entendre. Comme tous les autres pays du bassin en fait, personne ne voulait ajouter à son fardeau cette petite quantité de migrants tout simplement, de peur de faire déborder leur coupe sans doute. Il leur faudrait dans un premier temps enterrer les morts ou les renvoyer à leur port d'origine, accueillir les survivants, les soigner, laisser quelques ONG ou associations en mal de prévenance s'occuper d'insérer ces êtres dans une société qui ne veut résolument pas d'eux, parce que voyez-vous, ils sont étrangers et pauvres eux, et que nous, on en a déjà assez des pauvres, et il faudra leur trouver une place dans un foyer insalubre, avant de oui, sauter sur la première occasion venue pour les renvoyer vite fait bien fait dans leur pays, parce qu'au moindre contrôle de police, « t'as pas d'papiers ? », « non j'en demande justement », mais l'agent répond « alors t'as pas de papiers ? », « j viens justement d vous dire que », et il conclut en coupant sèchement le p'tit malin « allez les gars, mettez-moi ça au frais, emballé c'est pesé » : inévitable retour à la case départ, en passant par celle de la prison.

Après plusieurs jours de zig sur le bleu méditerranée, un hélico libyen survola une poignée de minutes le rafiote, vit encore des paires de bras s'agiter mollement, puis alla voir ailleurs s'ils y étaient. On aurait dit que les gouvernements de tout le bassin attendaient patiemment l'heure macabre, avant de tirer à la courte-paille qui d'entre eux se chargerait de la poste et des frais de douane. Et puis un jour, sur une navette de pêche volée pour l'occasion, baptisée l'Octopussy, une association humanitaire renégate prit le large, tâcha de retrouver les malheureux et embarqua à son bord les survivants en détresse. Sur le chemin du retour, la police maritime maltaise leur barra l'entrée du port de La Valette, les échanges entre les bateaux se multipliaient et montaient en intensité, "des passagers ont besoin d'une prise en charge médicale urgente et un accouchement est sur le point d'intervenir", disait-on d'un côté, "ont-ils leurs papiers en règle ces arsouilles, et vous les

vôtres, bande de forbans ?", répondait-on de l'autre, les militants menaçaient d'ébruiter l'affaire et dénoncer la conduite scandaleuse de la police dans ce que tout le monde s'attachait à oublier : il en allait de vies humaines, mais pas seulement. Dans les sombres cales des forces de l'ordre, quand ces fiers héritiers de la marine maltaise traitaient du problème, le sourire cynique apparaissait rapidement au coin des lèvres, la mauvaise plaisanterie ne se faisait pas attendre, "ces métèques... sont-ils là de la même espèce que nous autres ? sans doute non, qu'ils sont eux plus proches des singes, normal que la mer soit pas leur élément". Et surprise, une vidéo "virale", envoyée du bateau fugitif puis balancée sur les réseaux sociaux, montra les migrants survivants en PLS, à ceci près, que parmi eux, KOF KOF KOF, « putain mon café m'est ressorti par les trous d'nez les gars ! » s'exclama le chef des polices locales, un singe, pas une blague de flic pourrie sur un noir, non non, un vrai singe, se tenait au milieu des naufragés l'air de rien et tentait de rejoindre par ses propres moyens l'Europe ! Là-dessus, l'indignation unanime des réseaux sociaux internationaux ne se fit pas attendre, voici un bref florilège (dont nos seules modifications portent sur un respect des règles orthographiques élémentaires établies par un consensus des sphères littéraires les plus louables ainsi que par l'Académie toute puissante) des réactions à chaud glanées sur le web : « pauvre bête », « innocent animal », « sauvez le singe en priorité, vous voyez bien qu'il est pas dans son assiette au milieu de ces vagues » ou encore « cet animal a le droit à la décence et la dignité, à la vie, qui êtes-vous pour le traiter ainsi ? ». D'autres commentateurs incriminaient les agissements et pleins pouvoirs d'une police fascisante, remettaient en cause le traitement des animaux dans nos sociétés modernes, le régime carnassier, le spécisme étatique, mais pas un mot quasiment sur les autres passagers ne fut à lire dans les milliers de commentaires déversés. Les plaintes d'associations animalières et écologistes se multiplièrent comme les pains, même des bonnes sœurs en appelaient à la charité chrétienne envers le mammifère, qui, on ne le remarquait peut-être pas à la première vision de la-dite vidéo, mais était bel et bien l'individu sus-mentionné sur le point d'accoucher. A cela des associations féministes déclenchèrent le branle bas de combat pour tâcher de savoir si la guenon qui était maintenant enceinte, n'avait pas subi de viol ou d'attouchement durant sa traversée : la zizanie devint générale. Plusieurs pays opportunistes se mirent en route aussi afin de porter secours et réclamer leur part du butin devant l'ampleur grandiose du buzz. Les médias nationaux se prirent de passion pour l'affaire. Sensible, son traitement ne fut nuancé que par pression des autorités maltaises qui, soucieuses de l'opinion publique et profitant de la primauté de sa gestion, évacuèrent en urgence, grâce à l'armée, l'animal vers l'hôpital le plus proche (à environ un kilomètre des faits), tout en, honteusement mais à l'abri des regards, négociant encore la marche arrière du navire toujours chargé de ses clandestins. Le singe était sauvé, c'était le principal selon l'opinion publique, et on n'entendit pas un mot sur ce qu'il advint des autres passagers et militants, pas plus qu'aucun journaliste ne put découvrir à bord du bateau l'improbable origine du primate sans papiers.

Dès lors, un véritable feuilleton passionna non seulement l'île de Malte, mais aussi au moins toute l'Europe. Peu après la publication de la vidéo filmée à bord par les sauveteurs, les reporters et journalistes des environs rappliquèrent comme des mouches autour d'un mourant. Qui d'enfiler sa bouée, qui de chausser ses palmes, on les voyait se démener dans l'eau, tenter d'interviewer un passager, un policier qui urinait discrètement dans la flotte avec un micro brandi hors de la surface devant lui, faire quelques clichés volés porté par la houle, jusqu'à l'arrivée du massif hélicoptère militaire qui, sur une civière balancée à bout de cordes, emportait loin de cet enfer la guenon enceinte.

Le lendemain, les pires torchons s'enorgueillissaient de clichés flous en première page, pris à l'aveugle au milieu de la cohue à l'arrivée du grand singe à l'hôpital St Luke. Les différents ministres, les soldats missionnés sur cette récupération, la direction de l'hôpital, jusqu'à des spécialistes vétérinaires, tous furent hiératiquement convoqués, interrogés, pressés de délivrer au compte-goutte leur savoir pour les masses, leurs théories sur la provenance du singe, sa biographie complète, les us et coutumes de son espèce, son orientation politique, son avenir proche, en bref, chacun donnait son opinion creuse sur un sujet qui n'en demandait pas mais qui couvrait pendant ce temps les agissements des services secrets qui assassinaient une journaliste un peu trop fouine, qui fourrait son nez dans les livres de comptes du premier ministre et des mafieux locaux, ou autrement dit, des banquiers.

Alors bon, c'est entendu, un orang-outan – puisqu'on finit après maintes ergotages sur les plateaux télé par se mettre d'accord sur la race de l'animal – un orang-outan donc, n'aurait théoriquement rien à faire sur le lit de l'hôpital St Luke et aurait au contraire tout à fait sa place dans la clinique vétérinaire la plus proche vous nous direz. Vous auriez tout à fait raison en temps normal, seulement c'était sans compter la rouerie du gouvernement maltais, fort conscient de l'aubaine représentée par l'animal, qui ne laissa pas retomber de si tôt le soufflet : après le tollé soulevé par les agissements policiers, il fallait que la bête soit prise en charge au mieux de leurs capacités vous comprenez, dans un établissement public qui plus est, avec les soins de nos meilleurs infirmiers, l'aide et le soutien d'urgentistes prompts, de médecins doctes, de chirurgiens créatifs, et on ne lésina pas sur la dépense en s'offrant les services d'une batterie de spécialistes simiesques internationaux. Ils défilèrent les uns après les autres au micro et à la caméra, occupant les temps de parole et de cerveau disponibles, accordèrent leurs violons pour réciter une litanie qui ne changea pas d'un iota au fil des jours, avant de prendre congé poliment, un brin de science dispersé dans le vent, une poche un peu plus remplie.

A l'hôpital St Luke, la musique était toute autre. D'abord placée en soins intensifs avant d'être dirigée sur son brancard aux services des accouchements, on vida une, puis deux chambres, le directeur venait à se demander s'il ne devait évacuer les services entiers en question et redistribuer

ses malades chez les hôpitaux voisins, afin d'offrir à l'animal toute la quiétude requise à cette épreuve si singulière de la vie. Une fois à peu près requinquée, la bête fut conduite dans une nouvelle piaule blanche, stérile, et chaque demi-heure, une infirmière venait s'inquiéter de ses besoins, de ce que l'animal fut tout à fait installé confortablement, sa position convenable et ses lectures en quantité suffisante, un médecin passait deux à trois fois par jour, jamais, nous n'avions jamais vu telle attention et tel entrain à cet étage, les mères et futures mères observaient ce cirque d'un œil amer, jalouses de ce traitement de faveur exceptionnel accordé à un vulgaire singe victime d'un buzz de l'internet mondial. Si encore elle avait fait quelque chose de spécial ? Une pirouette, une parole, que sais-je ? Non, en résumé tout ce qu'elle avait réussi c'était de se faire mettre en cloque comme toutes les autres, embarquée dans une galère, avant d'être filmée par un militant fumeur d'herbe.

Les mesures sans précédent qui suivirent furent détaillées dans une petite circulaire que chacun des soignants trouva rapidement dans son casier. Le service entier était dorénavant bouclé. Les visites absolument prohibées. Il en allait du bien de l'animal, les délibérations à ce sujet venaient d'en haut, du ministère de la santé qui se voulait en tout point maître de son sujet, rassurant. Si une jeune mère voulait revoir son mari ? Eh bien bon vent, voilà son bon de sortie ! L'armée patrouillait jour et nuit autour de l'établissement, le personnel était soumis à chaque doubles portes à des contrôles d'identité et des fouilles complètes, de peur que l'un d'entre eux ne ramènent des images volées, non soumises au bon contrôle du gouvernement qui communiquait jour après jour, à heure fixe, lors d'une allocution du président maltais diffusée avec l'aimable collaboration de la chaîne proche du pouvoir, où il revenait sur les faits et gestes quotidiens de la guenon, son menu du midi, ou encore la fermeté de ses selles. Un service de communication était chargé de faire l'interface avec la presse du monde entier et s'occupait de livrer chaque jour, contre rançon, un lot de photos du singe aux intéressés. Des cagnottes nationales et en ligne (dont l'orang-outan ne vit jamais la couleur) furent mises en place, la gestion de l'affaire semblait aller on ne peut mieux jusqu'au jour où on se rendit compte que plusieurs journalopes peu scrupuleuses avaient réussi à infiltrer le personnel de l'hôpital (proposant des sommes folles aux fonctionnaires pour endosser quelques heures l'identité d'une sage-femme, certains des investigateurs étaient allés jusqu'à se faire de la chirurgie plastique au visage ou changer de sexe tout de même afin de confondre les militaires aux barrages) et par là mettaient en danger, non seulement l'animal par leur incompétence médicale, mais surtout le service communication qui devait aussi gérer ces fuites. L'hôpital fut, par décret ministériel, définitivement bouclé à quelques jours supposés de la naissance, ce fut une formidable ruée dans les brancards, on expédia aux quatre coins de l'île les occupants restants, les cancéreux furent reconduits chez eux avec un cierge en poche, les patients en attente de greffe patientèrent ailleurs, les mourants furent directement descendus à la morgue,

bientôt, un calme plat plongeait l'hôpital dans une ambiance sinistre jamais vue, seulement troublée par le bruit des bottes des patrouilles et la cohorte de flics qui effectuait des barrages à tous les embranchements de couloirs. Diverses chaînes de télé, des reporters du monde entier, campaient sur les pelouses extérieures, à l'affût de la moindre annonce du directeur de l'hôpital ou du médecin-chef attaché à l'animal. On promit la participation d'une obstétricienne chevronnée, c'est à dire ayant déjà accouché plusieurs chèvres. Pendant cette conférence de presse qui la présenta au public, un journaliste impertinent s'inquiéta de ce qu'une spécialiste en chèvre pouvait avoir à gérer la naissance d'un primate, ce à quoi on lui répondit que primates et caprins étaient tous des mammifères s'il ne s'en doutait pas, et que l'un ou l'autre, c'était sans doute possible du pareil au même, qui étaient ici les spécialistes ici, enfin, merde ! Il fut, après une invitation polie d'un agent de police l'arme au poing, rapidement évacué de la salle.

Cependant, si les situations humaines et logistiques étaient dorénavant sous contrôle, le médecin-chef alla un matin, anxieux, trouver le directeur de l'hôpital. Il lui expliqua que le terme de la grossesse était imminent, le rassura sur la préparation de ses équipes (car de toutes manières, l'hôpital entier s'était dédié à la cause de la bête), mais il lui semblait, pour être tout à fait franc, qu'une petite chose hors de son contrôle, lui échappait. "Parle, ordure communiste !" se fit-il entendre, "eh bien, c'est tout de même délicat, le bébé semble être correctement positionné, tout va pour le mieux, mais la mère refuse de s'alimenter", "comment ! la garce ! l'ingrate ! elle veut nous claquer entre les doigts et faire fermer l'hôpital ou quoi ?", "eh bien, nous l'avons mise sous perf bien entendu docteur, mais, elle, comme qui dirait, n'y croit plus, se laisse dépérir, c'est à n'y rien comprendre... mais soyez assuré que nos meilleurs spécialistes lui racontent des blagues salaces et lui chatouillent les pieds pour lui remonter le moral". Le soir-même, le directeur appela le cabinet ministériel, et pesant ses mots parcimonieusement, tenta d'expliquer la situation épineuse. Le gouvernement sentit le sol trembler sous ses pieds et redoubla d'efforts, tant pour convaincre l'animal qu'une nouvelle vie s'offrait à lui (qu'on lui laisserait gratis une villa avec somptueuse piscine sur la côte, des papiers pour lui et sa famille, que les études de son rejeton – même si c'était une femelle – seraient d'avance payées) ; tant pour tâcher de préparer la population à l'éventuel revirement de situation tragique en cas de décès pendant l'accouchement de l'orang-outan.

Le lendemain de cette annonce publique, en haut lieu, le médecin-chef fut convoqué. "Vous avez parlé du risque du décès de la mère, qu'en est-il du risque de décès du petit ? Monsieur le Président est très inquiet à ce sujet aussi", "eh bien... pour tout vous dire, il existe nécessairement un pourcentage, plutôt faible c'est entendu, mais un pourcentage existant que...", "oh bon sang... vous voulez m'dire qu'au vingt-et-unième siècle, on est toujours pas capable d'assurer la chose la plus naturelle au monde après la mort ou la fornication ?", "c'est à peu près ça, monsieur le ministre". Dans son allocution quotidienne, le Président évoqua les périls de tous les instants qui sèment

d'embuches toutes les étapes de la vie, de la première à la dernière, de la fragilité de toute chose, du souffle de la vie comme de celui qui vient chasser la lumière d'une bougie, et qu'il fait soudain tout noir, et que c'est pas pour ça que c'est fini, etc. Les sondages hebdomadaires parus le jour d'après montraient une très nette perte de confiance du peuple en leur Président suite à ses propos vaseux. Ici, on pointait du doigt une homélie verbeuse et pseudo métaphysique, là, des linguistes s'inquiétaient que ce discours en cache en réalité un autre, annonçant par ses multiples métaphores maladroites des politiques d'austérité à venir, en bref, la confusion était semée à peu près partout dans les esprits quand enfin la naissance arriva.

Le médecin-chef n'avait pas menti, les soignants, la gynécologue, l'obstétricienne, les sage-femmes, tous et toutes étaient présents et fin prêts à en découdre (rapport à une possible césarienne). En coulisses, ainsi qu'un match de football ou de basketball, le médecin-chef disposait à ses ordres de l'intégralité des équipes de l'hôpital dont il réorganisait le schéma tactique et ajustait le positionnement de ses derniers collaborateurs au sein du bâtiment et des services. Les uns ouvraient des portes aux gradés et spécialistes en exercice, les autres lavaient, stérilisaient, compressaient, ou allaient chercher une barre chocolatée au besoin. Le directeur de l'hôpital vint sur le perron de son établissement faire l'annonce aux médias que le travail avait commencé, que le médecin-chef se montrait confiant quant au résultat de l'accouchement (en fait, le médecin-chef n'en savait rien et était le plus accablé de tous dans l'histoire, car le directeur faisait intégralement peser sur sa responsabilité directe le bon déroulement de l'opération), le pays tout entier retenait à présent son souffle.

Nous n'allons pas vous raconter en détail ce qui se déroula à huis clos pendant presque une demi-journée. Notre récit doit progresser, mais sachez seulement que tout commença très mal. En effet, l'obstétricienne remarqua d'emblée que, pour une raison inconnue, le bébé orang-outan avait effectué un demi-tour sur lui-même, de sorte que, la guenon devant accoucher son enfant tête la première face visible des soignants, le petit leur tournait maintenant le dos et leur montrait son postérieur, tel un signe. Éminemment dilatée, le rythme cardiaque s'emballant, l'obstétricienne prit sur elle d'accoucher sans plus tarder la mère orang-outan. Elle remarqua les formidables dispositions du pelvis de la femelle, "plus spacieux qu'une chambre de bonne parisienne", selon ses dires, s'aventura à l'intérieur, tourna à gauche, puis deux fois à droite, et retourna sur ses pas afin de débusquer la bête de son antre. A ce moment, tout partit à veau-l'eau. On constata qu'une hémorragie interne s'était déclarée, sans pouvoir en déceler la localisation précise, que la guenon commençait à lâcher prise, exténuée, on entendit dans la salle d'opération retentir plusieurs appels alarmistes "on est en train d'la perd'e ! ... on est en train d'la perd'e !" et les infirmiers de circuler en tout sens, renversant des ustensiles au sol, créant un embrouillamini dans une situation qui vira rapidement au cauchemar, tandis que l'obstétricienne était toujours à demi enfoncée dans l'origine

du singe, "mais c'est elle qu'on est en train de perdre !" s'exclama d'un coup le médecin-chef, car elle s'enfonçait toujours un peu plus, à l'oeuvre, en pourparlers ou tapant le carton avec le bébé orang-outan. Après plus d'une heure de négociation, plusieurs allers et retours de la part de l'obstétricienne (ayant replongé avec chocolat, masque et tuba la seconde fois), un compromis fut trouvé avec l'animal naissant : sa mère décéda pour qu'il vécut.

Dans son communiqué du soir, le Président ne put garder son sang froid et fondit en larmes avant même d'avoir pu prononcer un mot. Il était à l'antenne depuis quelques secondes, les yeux rouges, les paupières gonflées d'avoir trop pleuré, une trop lourde tristesse à porter tiraient les traits d'un homme vieilli, et dès que ses pleurs recommencèrent, le peuple comprit.

Par décret immédiat devant la chambre des députés, deux modifications furent apportées aux constitutions de la république de Malte dans les heures qui suivirent. Le jour de la mort de la guenon serait désormais un jour sacré pour tout le pays, un jour férié, offert aux citoyens afin qu'ils puissent se recueillir et prier pour le salut de cette mère, morte dans la douleur de l'enfantement. Une semaine de deuil national fut également décidée et ce n'est non pas le noir, comme il est traditionnellement de coutume de porter qui fut recommandé, mais le orange, rappelant naturellement le crin de l'orang-outan, dont il fallut se draper en guise de mémoire. La deuxième décision forte, fut soumise au référendum et consistait en une modification minime mais symbolique du drapeau national. Souvenez-vous, le drapeau de Malte est coupé à moitié verticalement, blanc du côté gauche et rouge à droite. Dans la partie supérieure gauche du rectangle blanc se trouve en détail une croix de St George. La proposition du président fut simple, et adoptée par suffrage majoritaire des citoyens, le Saint fut remplacé par l'effigie d'un orang-outan, jusqu'à ce jour.

DU RIFIFI AU SERVICE NAISSANCE DES FILS ET FI-FILLES

Nancy Nantucket n'avait plus une once de foi en l'humanité.

Vous me direz : « d'accord, ça arrive à tout le monde de perdre un peu espoir, de subir une p'tite baisse de régime parce qu'en y regardant d'un peu plus près, aux faits et gestes de nos congénères, on se rend indubitablement compte qu'ils nagent ou en plein délire, ou dans un océan de stupidité, ou les deux à la fois, qu'ils sont par exemple à fond dans leur délire de se débattre dans leur océan de stupidité, comme s'il était rempli d'algues, qui seraient genre leur connerie, et qu'elles les enchaîneraient, les feraient couler dans leur bêtise, oui, ça peut arriver à tout le monde de plus y voir très clair, d'avoir un p'tit coup d'blues quoi, ou comme on dit, de se rendre compte que la lumière au bout du tunnel est un train ».

J'aime donner raison à mon lecteur et le broser dans le sens du poil, alors je lui répondrai : « vous avez raison sur toute la ligne mon p'tit ami ». Seulement, Nancy Nantucket, n'est pas une infirmière comme les autres, et voilà pourquoi. Je ne vais pas vous barber longtemps avec une biographie complète et capillotractée, sachez juste que ce personnage a souffert dans sa vie, depuis toute jeune, depuis sa plus tendre enfance. Que ce soit par la présence peu rassurante d'un oncle qui aimait glisser sa main dans la culotte de la petite fille alors qu'il lui susurrait à l'oreille qu'il aurait adoré avoir une enfant comme elle, hein, n'est-ce pas, tout en lui caressant sa petite vulve rebondie et imberbe à l'abri des regards indiscrets ; ou un accident cardiovasculaire qui laissa son père sur le carreau avant que l'incendie de leur immeuble ne l'emporte en même temps que tout (ou comme un de) leurs effets personnels ; que ce soit une dépression abyssale dans laquelle sa mère plongea et qui la contraignit de confier sa fille unique aux bons soins de son frère, son oncle qui, souvenez-vous, rêvait de l'avoir comme fille, eh bin c'était fait, juste avant l'âge doré de la puberté, et elle rusa tant qu'elle put afin de ne pas affronter l'inévitable situation qui la fit se retrouver seule en face de son pire cauchemar, cela arriva une fois, puis deux, puis trois, puis elle fugua, se fit reprendre par la police comme une vache en fuite qu'on attrape du bout du lasso, une fois, deux fois, puis trois, avant qu'un expert sachant parler aux enfants, je veux dire, pas un pédophile lui aussi, mais un psychologue à peu près normal si j'en crois mes notes, qui était envoyé par les services sociaux britanniques ne comprenne que la jolie petite Nancy était au supplice ; que ce soit le foyer pour ado dans lequel on avait fini par la placer et où elle fut molestée par ses camarades masculins parce qu'elle saignait régulièrement de l'entre-jambe, sans comprendre vraiment pourquoi, pourquoi elle, pourquoi ses blessures ne se refermaient-elles donc jamais, le seul réconfort qu'elle trouva fut le travail acharné, elle devint une élève scolaire exemplaire ce qui, manque de pot quand même, la rendait encore plus détestable aux yeux de ses camarades de classe, mais on peut lui accorder ça quand même avec le temps, elle passa de jolie petite fille à carrément belle, donc même si elle saignait et qu'elle sentait pas la rose, elle commençait à en imposer, si vous voyez ce que j'veux dire, et les attitudes des garçons changèrent à son encontre et puis elle eut son diplôme, une bourse, elle se cassa à Londres pour suivre ses études mais ; que ce soit aussi cette soirée où un mec lui fit boire un cocktail dont elle n'eut plus aucun souvenir et qu'elle se réveilla à demi-nue avec une seringue plantée dans le genou ; que ce soit les tests sanguins effectués à la demande de sa tutrice complètement affolée qui pensait que vraiment, là, ça avait bien merdé, et en beauté, eh bien en effet, Nancy Nantucket, dix-sept ans, pas majeure, pas tatouée, dentition parfaite, mensurations à faire rougir les vieilles planches à pain et les dépitées, introvertie, manquant un brin de répartie, ou alors avec du retard, cheveux châains clairs régulièrement décolorés, yeux en amande vert, légères et craquantes tâches de rousseur sur le nez et les pommettes, un amour de jeune femme en somme, mais qui, par quoi ? par malchance ? n'avait pas connu les meilleurs débuts dans cette grande

comédie qu'on appelle la vie, un être brillant, intelligent, et c'est pas peu de le dire, déterminé d'une certaine façon, ou d'une façon certaine, Nancy Nantucket, pupille du Royaume, sujet de Sa Majesté, fille de parents américains ratés, mais pas de Nantucket, Massachusetts baby, Nancy Nantucket dis-je, à dix-sept ans et d'mi, avait chopé le d'ass, le SIDA oui, et savait très probablement de quoi elle allait bientôt mourir.

Là-dessus, concédons-lui, difficile d'avoir la banane.

Difficile d'avoir la banane quand on choppe la maladie des singes verts, d'autant plus quand on commence à vouloir devenir docteur en philosophie, qu'on finit par mettre le nez dans du Schopenhauer, du Nietzsche, et que Cioran vient finir de poser son ciment dépressif sur vos pierres existentialistes. Prenez par exemple « Sur les cimes du désespoir » du philosophe roumain, ode à la gaité lyrique s'il en est, ouvrons la table, pas plus, et lisons pour l'édification, « Epuisement et agonie », « Le monopole de la souffrance », « Les bienfaits de l'insomnie » ou encore « Le principe satanique de la souffrance », quel heureux programme n'est-ce pas ! Mais quel développement psychologique cela engendra-t-il sur notre sujet coupé dans son élan ? Oserais-je appeler ça du pessimisme ?

Alors qu'elle lisait tout ça, la célèbre formule de l'Ecclésiaste lui revenait irrémédiablement en tête, « vanité des vanités, tout n'est que vanité ». Si elle trouvait un plaisir à l'étude, elle se rendit à l'évidence que dans ce monde peuplé d'hommes et déserté par les Dieux, et le plaisir autant que le péché étaient vains. La misère de la condition humaine lui sauta au cou, l'étrangla, ses connaissances étaient illusions, sans recours. Comprendre, percevoir, se rendre compte que tout est une mascarade quand il s'agit de décortiquer les rapports sociaux, que c'est une fumisterie quand il s'agit de prévoir l'arrivée du bout de la course de notre planète, pourquoi ? Cela n'avance à rien de savoir tout ça, si ce n'est à s'attrister d'autant plus que tout ce qu'on a édifié depuis notre naissance a tendance à nous éloigner de cette seule vérité qui est qu'on est présent un infime éclat d'instant avant, dixit Nietzsche, « le silence de la mort ».

Et ces impressions sont confortées au quotidien par les actualités, cette étonnante société avec laquelle on a à frayer et qui s'illustre jour, après jour, après jour, dans tout ce qu'elle a de plus grand et de plus pourri. Et même sans prêter l'oreille jusque là, dans notre environnement direct, vous faites pas trois mètres dans la rue sans qu'on vienne vous réclamer une pièce, et suivant le jour ce sera pour s'acheter une canette de bière qui réchauffera pendant une heure la température du corps, et l'autre, monnera un shoot de crack qui renversera l'apesanteur à l'intérieur de sa boîte crânienne, est-ce là tout ce qu'il nous reste ? C'est ça l'alternative à la vie de famille, à la vie solitaire du consommateur qui n'a plus aucun autre pouvoir sur le monde que boycotter des brosses à dents faites par des gamins en Thaïlande, ou ne pas acheter de meubles en chiure de bois issus d'une déforestation indonésienne qui met à la rue toutes les espèces sauvages après avoir baisé dans les

grandes longueurs leur écosystème ? Et j'entends venir au galop ces militants qui prônent des énergies plus vertes, qui sont eux-mêmes bernés par leur propre infatuosité, parce que ces énergies plus vertes dans cinq, dix ans, pourquoi pas dès maintenant en fait ? niqueront d'autres parties de la planète mais surtout seront financées par les mêmes loups coprophages et en rut, avides de fric, qui la déroutent déjà. Et le pognon, la maille, la moullaga, régie tout en ce bas monde. Elle ne fait pas le bonheur, mais rend définitivement plus triste, et pas seulement si on en manque, pensez à ces taupes qui s'achètent leurs vies avant de se terrer dedans.

A l'heure où j vous parle, Nancy Nantucket est dans un hôpital de l'île de Malte, occupée à changer une couche pleine d'excrément et un poupin de berceau, mais à l'heure où j vous parle aussi, ce serait inutile, impossible et gerbant de vous résumer tout ce qu'il se passe ici, tandis que je pianote sur mon clavier depuis le début de cette matinée où les oiseaux roucoulent de plaisir et strient de leur éclair noir le ciel résolument bleuté. Ça n'empêchera pas cette impression tenace d'exister, quelque part au fond de nos têtes à Nancy et moi, de subsister encore : tout cela va bientôt finir, et nous n'y pouvons plus rien.

La dernière épidémie en date dont s'est sorti le pays a bien révélé une échelle des priorités quand au sauvetage de nos vies. Nos capitaines ont botté la balle en touche afin de préserver la majorité de nos existences tout en laissant à ceux qui n'avaient pas le loisir de pouvoir en jouir le plaisir de continuer à turbiner afin de nourrir les bouches affamées de consommateurs ayant un trop plein de fric à dépenser. Si en moyenne une vie dans nos états équivaut à un total de deux à trois millions de livres, on comprend bien vite pourquoi notre économie et ses représentants ont mis un point d'honneur à endiguer l'épidémie avec pour cœur de cible le tertiaire et ses jeunes actifs. En priorité, cela veut dire dans le sous-texte que les plus vieux, les plus démunis et fragiles pouvaient toujours attendre les secours dans leur longue et lente agonie, et que nous calculions ce qu'ils pouvaient encore nous rapporter sur l'investissement suivant (leur sauver la vie) tandis qu'un second larron effectuait un devis de l'enterrement à venir, et sans cynisme aucun, les chiffres décideraient de leur avenir. Et ce n'est qu'un tout petit aperçu du point où nous en sommes, avec nos rois, notre Reine, nos états, nos démocraties, nos dictatures, nos démocraties, notre pouvoir d'achat et notre liberté de choisir dans quoi l'investir, plus que le vote, il est là notre pouvoir, notre écologie et nos croyances qui resteront vœux pieux parce que derrière tout ça, nous ne nous sommes jamais vraiment élevés de nos conditions d'animaux carburant au désir, et des roublards ont vu le coup venir, et ils vivent leur meilleure vie parce qu'ils sont dans leur bon droit, qu'ils ont édifié eux-mêmes ces systèmes qui nous emprisonnent, ou leurs pères et grand-pères, et qu'ils ont eu, de leur point de vue, bien raison de le faire, afin de mener à bien leurs "missions" de tous nous guider dans la direction de leurs intérêts. L'achèvement suprême de tout ce cirque, ce ne sont pas les complotistes dépossédés qui crient « ce sont les juifs ! » à droite, « les scientifiques ! » à gauche, et au

fond « non ! les reptiliens qui s'enfilent ! », ce ne sont pas les attentats, assassinats, massacres, politiques, religieux, ou racistes, ce ne sont pas les guerres pour la paix ou des ressources, ce n'est pas l'internet qui est une mine profonde aussi formidable que lamentable, un miroir absolument délirant de tout ce monde, l'achèvement de tout ce cirque dis-je, c'est qu'en bonne expérience de docteurs nazis rescapés qui bidouillent des corps humains, accouplent des espèces différentes entre elles, croient dur comme fer en l'urinothérapie, à force de tout ça, on est arrivé au point où le résultat de l'opération a échappé aux mains de leurs délirants auteurs, c'est l'inertie incontrôlable dans laquelle est entraînée la planète entière qui la conduira jusqu'à son pet final. Voilà où nous en sommes. Et avec ça, vous reprendriez bien une petite gorgée de votre pisse my dear ? C'est bon pour la santé qu'ils disent.

Vous pensez que nous n'avancions pas d'un millimètre avec ce lot gratuit de considérations, mais accrochez-vous, nous arrivons bientôt à notre fait.

Avec tout ça, nous n'avons pas dit un mot de l'injustice première : la naissance. Le premier facteur déterminant d'une vie, l'un de ses plus essentiels, quand bien même après force efforts il est possible de passer outre, on parle de l'extraction sociale, du milieu duquel un enfant produit est issu. La société ultra-libérale dans laquelle nous nous affairons, prospérons pour certains, repose sur des concepts plus ou moins illusoire tels que le choix, le libre arbitre, la récompense au mérite. Elle emploie des cartes faussées telles que l'égalité des chances face au marché qui est régit par des puissances, ou l'esprit de libre entreprise pour assurer sa légitimité et son respect de valeurs reconnues comme moralement positives pour la société humaine. Elle exhibe et érige volontiers en exemple le vainqueur à une table partagés par des malheureux et qui fait dorénavant son jeu, tout en éludant d'un revers de manche ses laissés-pour-compte. Ces quelques mains détenant le capital jouent rarement, mais toujours entre elles, uniquement avec des joueurs pratiquant son jeu. Aux autres, les miettes balancées dans un grand shaker où nage pour l'essentiel des relations cause à effet du seul Dieu régnant en maître absolu sur l'univers : le Grand Quoi, autrement dit, le hasard.

Sans raison écrite, apparente ou recevable, la vie de la charmante Nancy Nantucket a viré de potentielle idylle à réelle spirale infernale. Et ce n'est pas une morale stoïcienne ou celle de Marc Aurèle qui peuvent sauver notre personnage, si on peut voir en l'acceptation de paramètres ignominieux et profondément injustes un sauvetage, ou du moins, une bouée à laquelle se raccrocher dans ce naufrage. Nous l'avons noté plus haut, embarquant un degré élevé de compréhension dans la carrosserie Nantucket, au même moment où ses études prenaient un nouveau virage, Nancy montrait un nouveau visage, résolu.

Accepter de devoir mourir est loin d'être la chose la plus aisée qui soit.

Se résoudre à entraîner le monde avec soi dans notre perte, voilà, qui est des plus courageux.

La philosophie fit la place à des études de médecine. Après avoir compris les fondamentaux

psycho-socio-philosophique de l'Homme, la jeune femme s'embarqua dans une entreprise concrète, ayant besoin de renouer avec une activité utile pour la société humaine et en adéquation avec ses convictions, ses règles morales et éthiques, tout en tâchant de la pratiquer sans trop d'ambition, à son échelle. Après trois nouvelles années qualifiantes, une opportunité s'offrit à la fraîchement diplômée infirmière Nantucket dans l'hôpital St Luke de Malte, où un de ses enseignants donnait des consultations de temps à autre pendant ses mois de vacances, au besoin (d'argent naturellement). D'abord de garde au service gériatrie, elle usa de tout son poids (clin d'œil) auprès du directeur afin de décrocher une place au service des naissances, convoitée de tout le personnel soignant pour sa bien connue tranquillité, les pleurs incessants de chiards exceptés. Avant cela, il me faut tout de même vous préciser qu'on lui fit faire un joli tour de manège au sein de l'hôpital, et testée, à dix-sept ans je le rappelle, positive au Virus de l'Immunodéficience Humaine, ce que je m'appête à vous révéler ne doit point vous choquer, mais plutôt être apprécié et remis dans son contexte, celui d'une œuvre d'ensemble, une performance. Positive donc, son air réjoui, d'avoir mis le doigt sur un moyen de parvenir à ses fins, plut beaucoup, rapidement et directement, sans protection je veux dire, partout où elle passa. Ces choses-là sont horribles. On fait le malinois un temps à emmener dans un fond de parking sa blonde, puis une autre, puis un autre, et on tombe sur une mijaurée, mais une qui se fait vraiment désirer vous savez, et qui est là avec ses manières, « moi j'le fais que si t'y as un test ou un condom tu sais ? tu m'as pris pour qui là ? j'sais pas où t'y as trainé moi », et puis on cède, je veux dire, on va se faire dépister, plutôt que de la violer, parce que bon, les capotes ça fait chier, mais le tribunal encore plus, et quelques jours après on a les résultats, et là, finie la musique, on sait plus qui, on sait plus quoi, ni depuis quand, on n'avait rien remarqué, même pas des p'tits boutons sur la bite, ou un écoulement de pus par une chatte cramoisie, c'en est fini de la liberté d'entreprise de la bite, le marché était empoisonné, vérolé, il fallait le savoir, vous le saviez, vous avez joué, vous vous disiez « non quand même pas moi, j'ai pas mérité » ou « si j'le choppe j'me la coupe » et vous avez maintenant le couteau dans une main et l'objet à amputer de l'autre, seulement... la maladie est partout en vous, et vous avez perdu. Vous ne vous en doutiez pas mais vous êtes une maladie. Vous en êtes devenu une et vous allez en succomber. Si pas de ça d'autre chose, plus soudain, plus brutal, maintenant le tic tac de votre montre est inoubliable, trop présent, et résonne comme les pas de la Mort dans un grand hall vide qu'est votre existence, votre vacuité. Il fallait voir la tête de ces types et de ces gonzesses qui se pointaient pour la première fois au service des maladies infectieuses de l'hosto St Luke, la stagiaire de l'accueil avait eu du mal à entendre leur requête, faut dire, ils en menaient pas large vous vous doutez bien, et donc des médecins de garde, des internes, d'anciens patients a priori soignés pour une clavicule brisée, une déficience quelconque, bref des gens qui avaient tous en commun d'être passés par cet hôpital et le vagin de l'infirmière Nantucket faisaient réunion tristement sans oser hausser la voix, dans le

service adéquat, qui deviendrait l'un des derniers pôles de leur vie.

Bien entendu, entre deux rendez-vous où un médecin expliquait avec un ton badin le programme des années à venir à une des nouvelles victimes de l'infirmière Nantucket, ceux-ci auraient pu s'ouvrir les uns aux autres de la façon dont ils furent frappés par le sceau infâme et y trouver des similitudes, comme cette connaissance commune, et approfondie, avec l'infirmière susmentionnée par exemple, mais ceux-ci étaient bien trop honteux de maintenant coûter une couille à la société par leur traitement, en plus de rejoindre le banc des maudits.

Et puis quand elle arriva à Malte, il y eut aussi quelques décès plus ou moins troubles au service gériatrie. Des overdoses d'insuline, des traitements échangés, des câbles et prises débranchés, oh pas de quoi en faire tout un drame tant qu'on pouvait encore camoufler l'erreur médicale flagrante, mais tout de même... Quand l'infirmière Nantucket fut appelée en renfort sur son premier accouchement, elle était juste derrière l'obstétricienne qui extrayait manu militari un récalcitrant avant de le confier à sa serviette experte, elle l'avait brandi à la mère, c'est uuunnn... une fille je crois non ? c'est ça Braddy ? oui j'ai confirmation dans l'oreillette, félicitations m'dame, et alors le petit morceau de savonnette hurlant et recouvert de placenta glissait à ce moment des mimines de l'infirmière Nantucket et heurtait le sol plastique de la salle d'accouchement en émettant un son sensiblement proche de celui du cornet de glace qui s'écrase par terre, un silence pesant faisait son lit dans la salle avant que le piquant Braddy ne dise, "c'était une fille..." ce fut le dernier accouchement auquel Nancy participa malheureusement, et même si sa confusion était grande, correctement dosée, elle était désormais persona non grata dans le service.

Malgré tout, et ayant de formidables arguments à déployer au directeur de l'hôpital – qui ne s'était pas dépisté depuis des années et le pauvre bougre et son harem allaient avoir une belle surprise – l'infirmière Nantucket sauvegarda son honneur et sa dignité de praticante de la vertueuse médecine (elle est le serpent enroulé autour du caducée) et réussit à conserver sa place au sein du service des premiers nés malgré son incorrigible maladresse. Là-dessus, il me faut relever tout de même les détails suivants, Nancy s'excusa bon gré malgré auprès de la mère complètement hystérique qui, nue, un cordon ombilical pendant encore des jambes remuait ciel et terre dans les bureaux de la direction afin qu'on lui rafistole son bébé. Le médecin-chef alla au camp de gitans qui se trouvait à la sortie de la capitale maltaise et acheta contre une cinquantaine d'euros le premier nourrisson venu, pas trop basané, l'affaire était réglée, l'hôpital sauf.

Au fur et à mesure de ses méfaits, Nancy adapta ses actions à sa philosophie. Il lui plaisait énormément d'être un minuscule rouage d'un tout bien huilé, mais à la fois également, la pièce totalement hasardeuse qui faisait parfois vaciller l'ensemble. Par sa faute, un patient atteint d'insuffisance rénale pouvait se retrouver pendant deux semaines au service de soins palliatifs à planer comme jamais, sans que le médecin général ne trouve aucune raison à sa présence ici. Un

peu de morphine n'a jamais fait de mal... Des malades peu loquaces ou muets se retrouvaient à camper dans les couloirs pour faire de la place, des dossiers, pièces jointes, comptes rendus d'examens innombrables finissaient par disparaître, personne n'y prêta d'abord attention, ou personne ne fit le lien, mais le passage de l'infirmière Nantucket rimait avec un chaos peu avouable pour cette noble institution. La dernière invention de Nancy cependant, dans la maternité, réinterprétait cette expérience dont elle était elle-même victime : le fait de naître dans une bonne famille vous garantissait-il une vie confortable et sans problème majeur ? L'idée lui vint alors qu'elle s'occupait de surveiller le dortoir de ces marmots ayant à peine plus d'une ou deux journées. La dizaine de lits en PVC était impeccablement alignée de part et d'autre des murs, et salle après salle, jusqu'à celle des couveuses, il lui sembla déambuler dans une même pièce qui se démultipliait et avançait avec elle. Engourdie par son impression, machinalement, il lui sembla que la scène à laquelle elle assistait était une reproduction ad nauseam de la précédente, elle se pencha sur l'un des berceaux afin d'identifier le bébé et se rendit compte qu'il partageait le même nom que le suivant, et le suivant encore, à cet instant, Nancy Nantucket allait découvrir qu'hormis le sexe, et encore, parfois, si on était joueur, la couleur de peau, tous les enfants étaient interchangeables.

Un formidable micmac opéra à Malte. Parfois, après plusieurs années seulement, des parents recevaient des résultats de prise de sang de leur supposé enfant, accompagnés d'une lettre où le médecin s'étonnait que l'enfant adopté n'était pas déclaré comme tel auprès des services sociaux et de santé, car il était clair que leurs ADN n'avaient rien à voir. Parfois, une mère ayant le nez particulièrement creux sentait que le rejeton qu'on lui avait collé dans les pattes n'était pas le sien mais un profiteur, tétéur, lécheur avide de sein étranger, et aussitôt, elle promettait à la maternité un scandale sans précédent si on ne lui rendait pas SON bébé. Grâce au registre des sorties, on convoquait quelques couples et finalement, l'affaire rentrait dans l'ordre sans trop s'ébruiter.

Peu après l'extraordinaire tapage médiatique qui entourait la naissance du jeune orang-outan, la vie reprit ses droits et la maternité rouvrit ses portes au public. Les rescapés du naufrage furent pris en charge dans d'autres services, pour la plupart dans celui de la chambre mortuaire, et avec le décès de la mère singe, l'opinion publique se désintéressa peu à peu de l'affaire si bien que son enfant passa de premiers jours paisibles, au milieu des autres bébés. Vous me direz, "la santé fragile des nouveaux nés n'est-elle pas mise en danger par la présence de cet animal ?" Là-dessus, il me faut vous préciser un petit fait qui a son importance : exceptée une pilosité importante pour un bambin de quelques jours à peine, étrangement, le jeune hominidé, outre son crin roux, ressemblait en tout point, morphologie, calibre, volume d'entrée et de sortie, poids, en tout point dis-je, à l'un de ses voisins humains. Cette conformité quasi parfaite ne devait pourtant pas étonner les spécialistes qui se désintéressèrent comme d'une guigne d'une bébé qui attirait irrésistiblement les attentions de l'infirmière Nantucket. Outre son histoire improbable, Nancy s'attachait à ce petit

orphelin, peut-être parce que son destin l'avait placé d'emblée dans une sale panade, un peu comme elle, lui semblait-il, ou peut-être à cause d'une étrange prémonition qui lui venait à chaque fois que sa peau entraînait en contact avec celle du pongo. Cet enfant, se disait-elle intérieurement en le portant à son épaule, est trop calme, bien trop calme, il n'a pas pleuré une seule fois depuis son arrivée au monde, limite flippant, anormal, et il me regarde avec de ces yeux... comme s'il allait entrer en moi, me dévorer de l'intérieur, mais en... en toute cordialité... et pourtant, le porter, le bercer, procure une telle sensation de plénitude... c'est... c'est vraiment déroutant. Plusieurs autres signes guidèrent son intuition dans un sens insoupçonné. De petites choses de rien du tout mais, Nancy remarqua que si un de ses petits voisins se mettait à chialer, il suffisait d'un regard vif de la part de l'orang-outan pour faire taire instantanément le chouineur. Si elle oubliait d'éteindre la lumière en sortant de la salle, en revenant, celle-ci était belle et bien éteinte, et elle fit le test en omettant sciemment de le faire, et l'obscurité régnait dans la salle une seconde après son départ. Un autre jour, elle plissa les yeux afin de lire ce détail anodin, le matricule du bébé était accroché sur un petit bracelet plastique menthe à son poignet, ce numéro finissait par XXX666... Et depuis sa naissance, les repas de la cantine n'étaient plus si infects que d'habitude... vraiment étrange, se disait-elle.

La veille de leur sortie de l'hôpital, un jeune couple français se fit présenter par un stagiaire de l'accueil les frais à régler pour l'accouchement de madame. On les entendit s'engueuler : « comme si tu pouvais pas attendre qu'on soit rentré au pays pour mettre bas, c'est tout toi ça, on est d'jà dans la merde et ça nous coûte les yeux de la tête cette chiure », « ouais bin moi j'en voulais même pas de ce mioche, tout ça c'est que d'ta faute si j'me suis fait engrosser par ce crétin et tu l'sais très bien enfoiré », « qui c'est qui a payé ce voyage hein ? », « ouais une destination au rabais, tu l'as toi-même dit que c'était vraiment pourri d'chez pourri c't'île », « putain de merde ! ... bon on fait quoi ? », « quoi ? c'est à dire ? », « bin on paye ou on s'tire ? », « si on s'tire ils voudront pas nous laisser prendre l'bibi tu crois pas ? », « ouais, c'est justement l'principe pauvre demeurée », « bon bah on met les voiles... t'façon j'en voulais pas d'ce mouflet ». Le responsable administratif en charge des encaissements avait bien vu le coup venir et s'était positionné à la sortie de la chambre avec sa machine à carte bancaire avant de leur lancer un sifflant "vous nous quittez déjà ?" à la manière des maîtres d'hôtel outrecuidants, tandis que le couple s'apprêtait à se défenestrer du deuxième. La ruse du chéquier laissé dans la voiture ne fonctionna pas, pas plus que celle du « j'vous donne ma femme et vous m'laissez partir ? » et le couple dut passer à la caisse en tirant une gueule jusque par terre, et comme à la sortie des animaleries, on leur remit leur petit lot pour bien commencer leur nouvelle vie de parents avec un sac de couches, un carnet de santé et deux trois autres bricoles, avant de retirer leur petit au guichet correspondant, tenu ce jour par... l'infirmière Nantucket bien sûr.

L'histoire permet maintenant de l'affirmer, à la vue de la longue chevelure de feu de la mère

et des origines maghrébines du père, Nancy Nantucket n'hésita qu'un bref instant avant de se séparer du fameux rouquemoute issu du singe, emmitouflé dans une serviette éponge de plage brodée "Vacances inoubliables à Malte". La mère regarda à deux fois l'enfant, se retourna vers l'infirmière et lui dit : « **c'est drôle, j'aurais juré qu'le mien n'était pas noir au départ** » et devant le visage impavide de l'infirmière qui lui souhaitait d'en prendre bien soin, jugea finalement : « **bon, après tout c'est votre métier de savoir qui est à qui, et puis l'un ou l'autre, à c't'âge, quelle différence ?** ».

Jusqu'à ce jour, si le drapeau de l'île de Malte qui flottait dans la brise méditerranéenne s'ornait d'un orang-outan, la République, elle, ne tint pas toutes ses promesses, faites sur le lit de mort de la guenon inconnue. En effet, au lieu de la villa et de la vie rêvée, depuis ce jour, un petit français croupit dans les cages de l'unique zoo national de l'île, des enfants lui jettent des cacahuètes sur la tête pour le faire réagir, et lui en échange leur renvoie sa propre merde, chargée de leurs petits projectiles.

PETIT PRECIS SUR LA NATURE DE L'ANTICHRIST

Peut-être avez-vous déjà vu un antichrist ?

Peut-être, même sans le savoir, avez-vous déjà frayed avec des antichrists ?

Ou encore, peut-être êtes-vous l'Antichrist ?

Tant de questions qu'il est naturel de se poser dans ce monde rempli de doutes mais dont vingt siècle de littérature sur la nature de l'antichrist n'auront pas eu de cesse de prophétiser, d'annoncer, consoler et relativiser, le grand naufrage global dans lequel chacun est embarqué. Voici donc, pour éclairer à la fois le lecteur peu au point sur son jargon religieux mais aussi l'humble quêteur de sens égaré en ces lieux, un intermède, une pastille rafraichissante entre deux morceaux de choix plus conséquents de narration, sur la nature de l'antichrist.

Notre histoire remonte il y a bien des lunes mes amis. Il ne faut pas aller jusqu'au commencement, à l'alpha et l'omega, mais peu après, au début de notre ère dite « post naissance de Jesus Christ ». Notre postulat de base c'est de partir du livre de référence, la Bible, qui est, comme chacun l'a oublié, composée de deux parties. Le Nouveau Testament, fruit d'une tradition orale comme a pu l'être l'Ancien Testament (sur lequel la religion juive se base) auquel il fait suite, se fixe environ entre la fin du premier et le second siècle, nécessairement « après Jesus Christ » puisqu'il en va de Ses aventures en ce bas monde. Cette collection de récits connaît autant d'auteurs que d'anonymes dans leurs rangs, mais les scientifiques étudiant le texte sacré des chrétiens, tombent d'accord pour dire qu'aucun de ses auteurs n'a eu de contact direct, physique, charnel, avec la personne du Josué de Nazareth (ou Yeshua ou Jesus, comme vous préférez), fils de Joseph le

charpentier et Marie la Vierge (également fils de Dieu, faut-il le rappeler), mais ils tombent aussi d'accord sur le fait qu'un second et magistral problème se pose par la langue parlée par le prophète chrétien (Iéssous donc, si vous suivez) qui était vraisemblablement l'araméen, tandis que la langue des évangiles et du reste du Nouveau Testament est le grec ancien. A cela certains avancent que le grec ancien, la langue des sachants et du Nouveau Testament, fut un choix d'auteur judicieux afin de répandre aux petits et grands élèves hellénistes, leur ration de texte sacré autour d'un bassin méditerranéen cerné par les cultes païens et les mythologies sans fondement (et dans mythologie, il y a mythos n'est-ce pas). Mais donc, sur ce premier point de la langue, notons tout de même que les paroles rapportées dans la sacro-sainte Bible (l'Ancien et le Nouveau Testament réunis) ne nous viennent pas direct de leur fournisseur et ne sont que des paroles rapportées, décodées, transformées ou déformées par le temps très nécessairement, le téléphone non pas arabe mais du Proche Orient, la traduction d'une langue à l'autre, et encore plus sûrement par la Littérature.

Si les aventures de Christ apparaissent aux hommes dans leurs tablettes avec le Nouveau Testament, il n'y a, bien entendu, aucune mention possible de l'antichrist avant leur compilation. Le terme antichrist, apparaît donc pour la première fois dans ces pages, à cinq reprises dans toute la Bible, exclusivement dans les textes les plus récents, dans la partie des Epîtres de Jean (pour la découpe, on va dire que le Nouveau Testament, c'est la vie de Jesus, et à côté y'a des chapitres bonus, l'épître est un chapitre bonus), et en grec ancien il donne de l' « *antikhristos* ». C'est, traduit vers le latin médiéval (qui sera bien plus utilisé par la suite dans le bassin), qu'il prendra la forme d' « *antechristus* » mais le préfixe induisant en erreur, « *ante* » signifiant avant et « *anti* » contre, qu'ici que naîtra la première ambiguïté du terme. De part son contexte littéral et son étymologie, l'antichrist signifie « contre-le Christ », celui qui ne reconnaît pas la divinité de Jesus, comme fils de Dieu. Dans ces épîtres de Jean, l'auteur l'utilise à la fois comme nom qualifiant et comme nom caractérisant, c'est à dire qu'il désigne à la fois une telle pratique (ne pas reconnaître la divinité de Jésus) comme allant à l'encontre de la doctrine chrétienne mais aussi qu'il cible les personnes pratiquant ce genre d'infamie en les appelant donc, des antichrists. Ces antichrists, qui sont-ils au juste pour l'auteur ? Vraisemblablement des juifs. Toujours le problème juif vous me direz, et en effet, depuis la mise en croix de leur prophète, les chrétiens l'ont encore un peu mauvaise envers le peuple élu qui n'a pas reconnu en Jesus leur guide vers Israël, et qui l'attendent toujours !

Notre second problème avec la notion d'antichrist apparaîtra à la fin du Nouveau Testament, dans la célèbre partie, qui est une prophétie des temps à venir, intitulé Apocalypse selon Jean (qui n'est pas le même a priori que l'autre Jean, le zigou des Epîtres). L'Apocalypse signifie « révélation » en grec ancien, à comprendre sous le sens de révélation de Dieu aux hommes, mais aussi révélation à l'auteur de la prophétie des temps derniers, par Dieu bien sûr, et nous narre comment la terre subira diverses tribulations avant un combat avec le boss final commandé par le Démon qui sera

vaincu, renvoyé outre tombe, et où nous verrons enfin le retour du Christ sur terre, pour sauver ses croyants et leur offrir le chèque cadeau direction le royaume de Dieu. Cette partie de l'histoire fait mention d'un personnage et emploie un concept obscur mais bien enraciné dans quasiment toutes les religions : celui du Faux Prophète (celui qui ne fait pas l'unanimité de l'avis des siens ou celui d'autres dogmes). Téléguidé par le Démon, Satan, Belzébuth, l'ange déchu par Dieu, qu'importe le nom que vous lui donnez, le Faux Prophète à son service régnera trois ans et demi avant le combat final. Il réunifiera les survivants des catastrophes le précédant, s'érigeant en sauveur, et apposera sa marque sur ses fidèles qui se reconnaîtront et feront la misère à ceux qui refuseront de lui prêter allégeance. Ce Faux Prophète n'est pas l'Antichrist, car il n'y a d'Antichrist en tant que tel comme on l'a vu, mais est un antichrist, dans la mesure où il instaure une fausse adoration, celle qui n'est pas de Dieu ou du Fils. Il est une incarnation satanique, et il détournera par ses tentations le chrétien de sa Foi. Mais ce Faux Prophète antichrist peut aussi être qualifié d'antéchrist, dans le sens où le terme issu du latin médiéval, sous-entendait l'incarnation avant le Christ, et étant un des derniers signes annonciateurs de la fin des Temps, et donc du retour du Fils, il peut être considéré comme tel.

On l'a vu, si la nature d'antichrist est assez explicite dans les Epîtres de Jean, c'est son interprétation qui pose problème, et l'utilisation postérieure à tire-larigot du terme propre d'antichrist ou d'antéchrist, renforcée par une imagerie païenne, celles de groupes pseudo sataniques ou issue d'autres traditions religieuses donnant un visage bestial à l'ennemi du prophète en question, a élargi sa compréhension dans l'imaginaire collectif. Mais le rapport dans le contexte ? Vers quoi tendons-nous donc ici ? Eh bien il nous semble que de faire du Faux Prophète en tant que dernier élément annonciateur de la Fin des Temps, l'Antichrist devenu homme, dans le sens où c'est un ennemi directement issu de l'engeance maléfique, est un raccourci bienvenu pour notre récit. Si les experts alarmistes chrétiens semblent reconnaître de nos jours que quasiment tous les feux sont au vert question signes prémonitoires et que les temps derniers sont imminents, la suite de notre récit, lui aussi prémonitoire, va vous étonner.

C'est ainsi que prend fin ce petit précis, n'oubliez pas de laisser un petit pouce bleu et de vous abonner. Naturellement, nous préférons vous renvoyer à la lecture des saintes écritures ou du catéchisme catholique pour ce qui est des détails de vol des temps de la Fin, et des quelques turbulences que vous pourriez rencontrer. La lecture de "L'antéchrist" de Nietzsche ne s'avère en revanche pas d'une grande utilité sur le sujet, tout autant au moins que le film éponyme de Lars Von Trier. Nous vous souhaitons néanmoins, pour les pages à venir, une bonne continuation et une agréable lecture.

Bien cordialement,

Messieurs *Joseph K, Joseph Goebbels, Joseph Vissarionovitch
Djougachvili et Joseph le charpentier*
Membres de l'Eglise des JOURS A VENIR

BOUGE PAS, MEURS, ET RESSUSCITE

Lorsqu'on me battait, le grand vent hurlait au dehors.

Il hurlait, et hurlait, à soulever les tuiles qui s'entrechoquaient comme de petits os, à faire frémir les briques et grincer la charpente telle la coque d'un navire qu'on noie, et à chaque coup, tout l'édifice sursautait, dans un immense hoquet, provoqué par une bourrasque si puissante qu'il vous semblait qu'après ça, tout devait naturellement s'effondrer.

Seulement parfois, lorsqu'on me battait trop fort, alors le vent ne suffisait plus, et dans un formidable concert la terre entière se mettait à trembler. Elle aurait pu se fendre en une gueule béante, nous avaler tous en une seule bouchée, direction son ventre, les enfers, avant de se refermer, repue, en une cicatrice rocailleuse. S'il ne s'agissait que d'effacer de la surface tout le mal... Tout cela se passait dans une baraque bâtie sur un ancien cimetière à chevaux, et j'étais moi, la dernière bête qu'on souhaitait y enterrer.

Je ne me souviens plus au juste pourquoi, ni même comment tout a commencé.

Comment ce qui a un caractère si grave et irréversible, peut se muer en une banalité ou quelque chose qu'on peut éventuellement oublier.

Bien sûr, avec cette ritournelle terrible, même si son déroulement m'était connu comme un vieux disque passant inlassablement, toujours semblable à lui-même, avec ses petits craquements habituels, ses sauts, il n'en allait pas moins chaque fois du frémissement de l'instinct de vie en moi. On m'a tordu le cou à la manière des oies, on m'a trainé par les cheveux en gibier derrière soi, on m'a battu comme plâtre, rompu, moulu, à droite, à gauche, tends l'autre joue encore pour voir pauvre pécheur, dans le salon, la cuisine, la chambre, mais surtout la salle de bains, unique pièce à bénéficier d'un verrou à sa porte, qui finissait invariablement par sauter, ou n'était du moins pas suffisant face aux forces meurtrières enragées qui me traquaient jusque là.

A cette période, c'est un monde de terreur et de silence qui baignait en moi.

Je ne parlais que très exceptionnellement

Tant j'avais compris que toute parole était vaine face aux supplices.

J'étais très seul.

Je n'éprouvais pas le besoin de parler de mon mal être, de ce que cet homme et cette femme refusaient de laisser exister, j'étais reclus en moi-même, je n'avais que très peu de besoins, le strict nécessaire qu'on daignait encore m'offrir pour ne pas voir les sirènes arriver.

J'étais très seul et je regardais par la fenêtre.

J'étais comme un chat dont on ne sait dire s'il est triste ou non de rester à l'intérieur, manquant au dehors ses beaux jours peut-être. Parfois, on me laissait aller, on savait que je reviendrais car j'avais besoin de mes maîtres pour survivre, et je lirai bien plus tard « *c'est crapule le ventre, ça ne se souvient jamais du bien qu'on lui a fait* ».

Et ils avaient raison ces salauds.

Je n'avais nul-part où aller.

Si ce n'est la grotte du malheur où un feu vif faisait exploser mon ombre.

Les jours de soleil, l'été par exemple, je sortais une demi-journée. Moins je pourrissais au fond de ma geôle, moins je pensais à ses murs. Je crapahutais dans les champs de blé, disparaissais entre les épis de maïs, et me couchais sur l'herbe desséchée, sous l'air étouffant dans ma poitrine. J'avais construit à l'occasion un abri de paille, bientôt soufflé, entre deux arbres ou deux ornières, dans lequel je me tenais recroquevillé, je dallais le sol de silex dont les faces éclatées me semblaient autant de cartes au trésor d'un ailleurs ou d'un temps passé, aux repères perdus ou aux paysages effacés. Les collines allaient et remontaient, en bordure des champs on pouvait trouver des mûriers, des framboises sauvages et d'autres baies qui, s'ils ne tâchaient pas mes vêtements, par excès de gourmandise me donnaient la diarrhée. Il n'y avait pas de plaisir qui n'entraînait de culpabilité.

Je roulais parfois aussi sur un lourd vélo avec lequel un jour j'avais chuté dans un virage. Un petit caillou d'un bon centimètre m'était rentré dans le genou et j'ai pleuré pour l'en extraire de ma jambe ensanglantée avec la lame pointue d'un petit couteau tandis que des larmes rouges et noires trempaient le macadam. Je me sentais seul au monde.

Je me baladais en promeneur solitaire, me parlant à moi-même, pour me consoler, inventant des histoires comme seulement les enfants crétins ou les fous savent le faire. Je pensais me découvrir des pouvoirs, décoller d'un instant à l'autre, me téléporter ailleurs, sans même réfléchir à mon lieu d'arrivée, devenir célèbre encore, être acclamé sans raison, pourquoi ? avoir survécu ? j'avais besoin qu'on me reconnaisse, qu'on sache que j'existe, mais je jouais à la balle seul, je me faisais mes propres passes, remontais le terrain en pente dans un sens, puis le dévalait dans l'autre, j'étais alors devenu mon propre adversaire, et à cette pensée, je n'avais peut-être pas tout à fait tort.

Pourtant, dans mon silence, un jour s'est produit ce phénomène : ma voix s'est évadée de

mon corps.

Même si mon souvenir n'est plus aussi vif, je ne pense pas me tromper en avançant qu'elle était toujours à l'œuvre, en moi, dans mes jeux, mes histoires et rêveries. Mais au fur et à mesure que j'avancais, il me semblait que quelqu'un baissait l'énorme bouton du volume de ma vie.

Comme je n'avais plus personne à qui parler, je ne parlais plus.

Comme je n'avais plus rien à dire, ma voix fit ses valises et me quitta.

Depuis cet âge, je ne me suis pas départi d'un fantasme : celui de ne pas être, de disparaître.

Qu'il se soit exprimé par cette envie tenace de devenir invisible pour achever l'œuvre de ma disparition sonore, ou qu'il ait ressurgi des années plus tard par une période où je ne pensais qu'à me supprimer physiquement pour résoudre ma douloureuse équation personnelle, que mes pas n'aient aspiré qu'à ne pas laisser de trace, mon souvenir ne périsse, ma mémoire trépasse, peut-être, peut-être me dis-je, tout cela a-t-il commencé sous les coups d'un homme et d'une femme.

L'envie

La volonté féroce

Mais désespérée

De se soustraire au monde extérieur qui blesse

Et meurtrit profondément la chaire.

Sous les coups

On se sent redevenir un animal

Il n'est plus question d'être ou d'avoir, de connaissances, d'identité, de rêves, d'avenir

Sous les coups

On ne restera que toujours seul,

On le sait maintenant et pour toujours

Un enfant ne peut rien vouloir de plus

Un instant

Il veut se transformer en une bête, une souris, un chat, pour glisser entre les mains de ses agresseurs, quitte à y laisser quelques poils

On sait, on sent que quelque chose ne tourne pas rond avec nous

Qu'on est fautif

Coupable d'encore vivre et générer tant de malheur, toute la misère du monde pour ainsi dire

Mais pourquoi au juste

Il n'y a plus que la peau pour se souvenir

Et la nuit

Le ciel ne retient pas ses éclairs

Les nuages noirs sont balayés par les rafales

La terre tremblante sous nos genoux retrouve sa solidité.

Je me réveille

Je suis encore là

Et je meurs une nouvelle fois à cette pensée

J'ouvre les yeux

Mon corps est toujours là

Et je souffre de douleur à l'idée de le déplacer

Je me souviendrai jusqu'à ma mort effective d'une parole de cette femme qui devait être ma mère :

« Tu me le payeras »

Sur le cimetière aux chevaux,

Comptant du bout du doigt mes os

La pluie battante trempe ma nuque et mes cheveux

La fosse où je dors m'appelle

Voilà que je vis.

PROMÉTHÉE N'EST QU'UN PRO MÉTA-MÉTÉO

« Salut les perdus

« Après le JT c'est promis c'est Prométhée

« Prométhée le pro mais de quoi

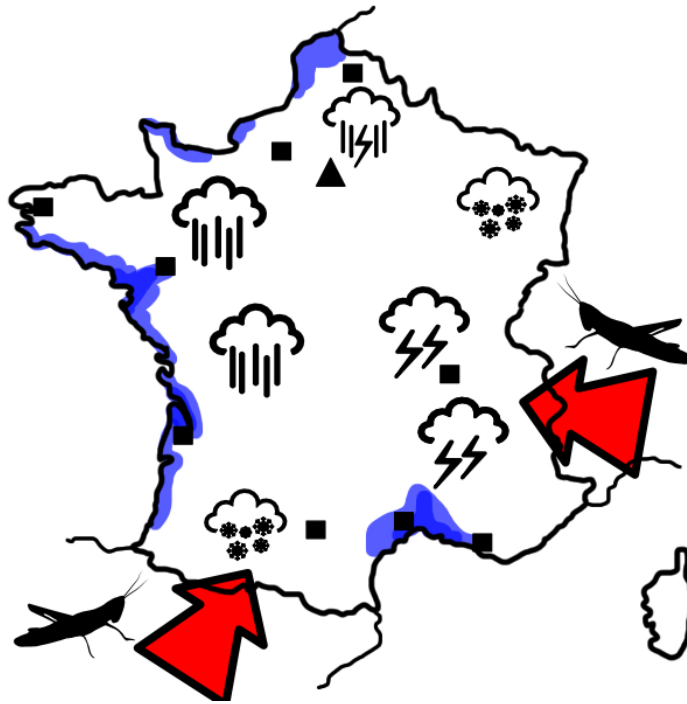
« Mettez la météo pour voir

« Vous vous faites du souci mes souris parce que ça sent l'roussi

« Au sud comme au nord y'a plus d'pôle c'est à y perdre la boussole

« Après avoir jeté un coup d'œil dans l'passé voici v'nir le temps d'av'nir

« C'qui vous attend demain c'pas du joli c'moi qui vous l'dit



« Hop hop hop les pluies diluviennes continuent de plus belle à laver l'ciel

« La montée des eaux sur la face atlantique a déjà fait plonger Nantes et Bordeaux

« Côté méditerranée c'est l'tout Montpellier qui mouille les mollets

« Une bonne partie du grand-bassin a déjà été évacuée

« Orages et désespoir entre Dijon et Valence, ça rugit du côté d'Lyons aussi

« En Alsace averses de grêlons du calibre du plomb pour rappeler l'occupation et dans les Pyrénées ça tombe où il manquait plus qu'ça pour rouvrir les stations sortez couverts et attention les commotions

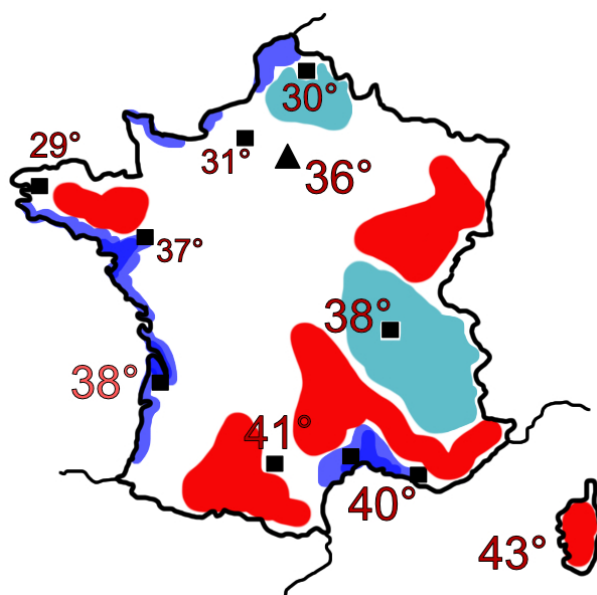
« Partout ailleurs et comme depuis un mois ça flotte donc prévoyez vos maillots de bain de rechange et quittez pas vos bottes

« Sauf dans le nord où ça tonne fort entre deux draches comme i' disent mais c'est vraiment pour la gourmandise

« Et on m'signale dans l'oreillette qu'des nouveaux invités se joignent à la fête

« D'Espagne et d'Italie après leurs ravages dans les champs sauterelles et grigri-llons viennent bouffer le restant gratis et taper nos réserves

« Pour les amis qui ont encore une table et de quoi graille prions qu'elles passent pas les douanes



« Côté températures on trouvera bien le temps de suer en ce mois de février et c'pas l'vent chaud des steppes de l'Est qui viendra tout faire tomber

« En bleu sur la carte c'est là d'où qu'tu peux v'nir tremper les panards

« En rouge c'est là d'où qu'ça risque fort de chauffer format incendie de forêt

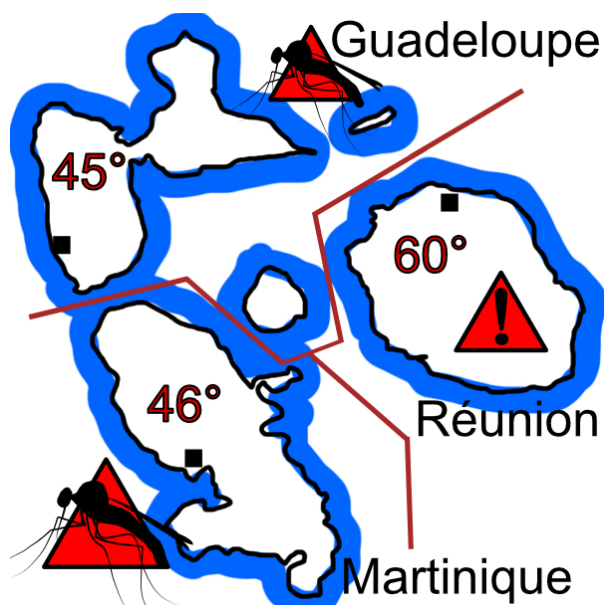
« Et enfin en vert dégueulasse tu l'as dans l'mille Emile c'est l'orage ma caille

« A noter pour nos montagnards les chutes de glaciers devraient entrainer que'ques avalanches alors hésitez pas à graisser la patte au Saint-Bernard

« Un p'tit coup d'œil au temps béni qui trempe les colonies

« Dans les îles c'l'paradis eux ils sont bien tranquilles

« Ah c'est c'que vous croyez mes amis



« Alerte à l'invasion de mouches et moustiques en Guadeloupe et Martinique

« Rupture sur les insecticide oblige il va falloir se protéger des vampires pik pik

« Mais avec pareil four au dehors c'est pas l'moment d'aller cuire à point ou faire le pitre que

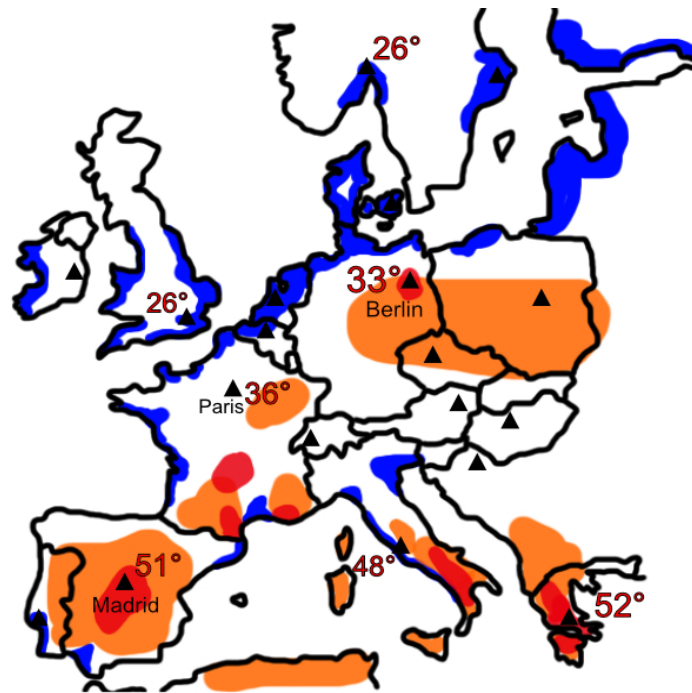
dis-je d'être à Pointe-à-Pitre

« La Réunion pour faire le show mise tout sur sa nature généreuse et son famoso Piton

« En éruption depuis jeudi, la fournaise gagne toute l'île et on atteint les soixante degrés à Saint-Denis

« Mon p'tit conseil pour les réunionnais qui suent abondamment pensez à vous lave-laver magma mia

« Et pour les autres merci d'éviter ce qu'i' reste de l'île rougail aie aie hé hé hé



« J'entends encore mon vieux dire que l'Europe nous y a fait plonger droit dans la merde

« Papa si t'es encore sur nos antennes t'avais raison parce que r'garde bien l'niveau d'la mer

« En bref et en bleu Lisbonne Bruxelles Londres Rome ou Copen' ont la tête sous l'eau depuis une bonne semaine

« L'reste c'est pas du joli l'orange c'est pour l'aride et le rouge pour le rôti

« Et toutes nos pensées vont à Sa Majesté qui boit enfin sa tasse d'eau chaude sans biscuit ainsi qu'aux Belgos réconciliés sur un pied d'égalité avec leurs voisins faces de Gouda

« Le navire prend la flotte et coule mon capitaine adios l'espace schengen

« J'balance encore que'ques dernières infos pour les dubitatifs qui disent qu'ailleurs dans l'monde c'pas pire

« One two one two Africa on a plus aucune nouvelle de Mamadou et Kinshasa

« Corée du Sud la météo ennemie vous a prévu dans la nuit une nouvelle petite pluie de missiles chimiques

« En Chine rigueur éthique rime avec massacre ethnique le seul Dieu c'est l'Parti

« Amazonie les carottes sont cuites car tous les élevages bovins ont été empoisonnés i' reste

plus un seul veau pour faire une daube sans viande daubée

« Amérique dans le cyclone comme hier mais les seules vagues qu'elle refuse encore d'accueillir viennent du Mexique

« Et enfin Israël et Palestine incroyable résolution du conflit les sionistes finissent par mettre la poussière arabe sous le tapis ho ho ho

« C'est tout pour nous c'est tout pourri mais c'était pas pour rire

« Ah oui l'horoscope qu'on m'dit

« Nan mais franchement il reste encore des tondu pour croire ces boniments

« Alors voilà vierges cancers et balances sans trop de divulgachis ça va chier dans les jours qui suivent et pour les autres ce sera le même tarif

« Tout d'suite Les Marseillais : Reines du Shopping mais en rediff' avant un docu inédit Comment transformer sa baraque en arche sans souscrire à un nouveau crédit

« Suivi d'un reportage inédit Noyé ou Noé : la montée des eaux ou monter son zoo

« Bon apocalypse ! »

NUL NAIT PROPHÈTE SANS PAYS

Chucho se réveilla non pas parce qu'un rayon de cette saloperie de soleil lui tombait dans la gueule, ou bien que le froid ou que la rosée venaient lui chatouiller les poils bruns du bas de son dos qui s'hérissaient sur sa peau que découvrait un drap écru se soulevant à mesure que la brise soufflait lentement, non, en ce petit matin printanier, Chucho se réveilla au son du cri de ces enculés de piafs trop bavards qui peuvent définitivement pas fermer leur bec, au moins un matin, et laisser les gens dormir à la fraîche, putain. En fait, Chucho se réveilla avec le cri des oiseaux qui se répercutait comme une balle rebondissante furieuse à l'intérieur de son crâne, et petit à petit, comme une maison qui s'éveille, les pièces prenant vie au passage de ses habitants, ses sens lui revenaient les uns après les autres, l'ouïe en chef de file désagréable, l'odorat ensuite, parce qu'une forte senteur de forêt lui rentrait dans le pif, la vue direct après, pinçant les fesses de l'odorat et lui confirmant qu'il se situait bel et bien au milieu de la verdure, et enfin le toucher, car il passa ses mains le long de son corps afin de s'assurer qu'il était encore un esprit contenu dans un ramassis de cervelle qui animait une enveloppe lamentable, puis il les posa au sol afin de déterminer qu'il n'était pas un corps flottant dans le vide astral mais ancré sur un point de cette bonne vieille terre odorante et humide qui un jour finirait par l'absorber mais qui, jusqu'à maintenant, continuait de le refouler. Un rapide check-up de ses sens lui rappela l'existence du dernier, le goût qui, aussitôt qu'il déglutit, Chucho comprit que malgré ce nouveau jour, il puait encore vraiment de la gueule comme chaque matin, son

hygiène dentaire, ses maux d'estomac et remontées gastriques, et en dernier lieu, son alimentation ou devrions-nous dire plutôt, son régime liquide à base majoritaire d'éthanol, n'y aidant pour rien. Chucho se réveilla enfin. Chucho se réveilla mais se rendit compte qu'il n'avait pas la plus petite idée de ce qu'il foutait là, au milieu d'arbres, assis dans les fourrés, et une foule de question tapait à la porte de son esprit « Chucho dans quel pétrin tu t'es encore fourré ? », « combien de litres t'as encore bu papy ? », « ay ay pourquoi j'ai plus mes fringues », et force lui fut de constater qu'effectivement, enroulé dans un drap qui ne lui revenait pas, à l'exception de son slip abondamment souillé par des excréments qui maintenant qu'il s'en rendait compte, participaient également à rendre ce réveil difficile et puant, Chucho avait perdu la trace de ses habits. Après quelques minutes de panique, une autre minute passée à se rallonger en priant très fort un Saint visiblement trop occupé pour sortir littéralement de la merde son petit agneau, réalisant que rien n'avait bougé d'un iota outre l'ondulation langoureuse des feuilles et des brins d'herbe sous les caresses du vent, Chucho comprit qu'il devrait s'accommoder du monde comme le monde s'accommodait de lui – c'est à dire en ne lui payant pas la moindre attention. Chucho se leva enfin, prit son lit qu'il accommoda en un nœud sur ses épaules, et marcha, de la merde séchée s'effritant entre ses fesses faméliques à chacun de ses mouvements. Il lui sembla que la plante de ses pieds n'appréciait pas spécialement le contact avec la terre humide dans laquelle il s'enfonçait à chaque pas, d'autant que de petits cailloux pointus ou des bouts de bois lui rentraient ça et là dans la peau, il pensa « je dis merde au retour à la nature putain d'enfant de pute » et il continua son chemin droit devant lui, car déjà au bout, lui apparaissait une lumière plus brute que celle filtrant parmi les futaies. Il pensait avec peine en marchant. Un mal lui fendait le crâne. Mais il persistait à tenter de retourner son problème. Dans un sens, l'autre. Je suis Chucho, se disait-il. J'aime picoler de temps à autre, c'est vrai, mais jamais je me suis réveillé comme là, en plein cirage, sans avoir la moindre idée d'où je suis et d'où je vais. Et j'ai eu ce petit... accident nocturne visiblement, j'en ai mis partout dans le slip alors que j'ai même pas un pantalon à mettre, juste ce drap que je sais pas d'où il vient, putain de Dieu dans quelle histoire je me suis fourré, merde quoi ! Chucho s'était à peu près recouvert du drap, un peu à la manière d'une toge romaine et devisait intérieurement quand il approcha d'une double double voies séparée par un terre plein central gazonneux. Il fut soulagé de remarquer que quelques voitures passaient déjà en trombe à ce qui lui semblait une heure relativement matinale s'il en jugeait par la hauteur du soleil neuf dans son ciel propre. D'un côté et de l'autre de la route s'élevaient à une distance moyenne de petites bâtisses, une idée infime mais dangereuse avait fait un bout de chemin en lui, il était maintenant clair qu'il ne s'était pas réveillé dans un coin qu'il connaissait, ni même sans doute à proximité de chez lui, l'Oklahoma. Arrivé à hauteur de la route, il attendit qu'une voiture passa pour lever le bras à son approche, comme pour faire du stop, celle-ci fonça résolument vers sa destination sans lui accorder le moindre signe. A la

seconde, Chucho reçut un coup de klaxon en réponse à son appel. Le troisième conducteur lui renvoya le même son de cloche. Bon sang mais ils sont tous cons dans ce patelin. Chucho se remit en mouvement et remonta la route dans la direction que suivaient les trois bagnoles tout en essayant de recoller les morceaux de sa soirée de la veille, et des événements qui la précédaient, pouvant lui expliquer ce qu'il branlait sur le bord d'une grande route, presque à poil, avec un semblant de gueule de bois et de la merde au cul. Bon sang, se disait-il, voilà donc la pire journée de ma vie.

Après quelques minutes à suivre le serpent de béton, un essai aussi bref qu'infructueux pour voir ce que ses pieds préféraient comme revêtement pour progresser plus aisément, Chucho vit apparaître un 7Eleven derrière une petite pompe à essence. Là-dessus, effectuant les derniers pas qui devaient l'amener à la supérette, il se constitua mentalement plusieurs scénarios plausibles de son arrivée face au vendeur. Bonjour l'ami, écoute ça arrive à tout le monde des mauvaises passes n'est-ce pas ? Prête-moi deux dollars, pour manger et appeler chez moi qu'j'me tire de ce gourbi. Ou encore : salut, ma tenue peut prêter à confusion mais j'suis pas un naturiste ou un détraqué, j'me suis juste réveillé là-derrrière, et j'ai aucun souvenir de rien, j'peux passer aux toilettes me nettoyer la merde que j'ai au cul s'teu plait ? Mais même s'il disait la vérité, Chucho restait lucide sur la probabilité qu'on lui rit tout simplement au nez devant son histoire hallucinée. Il ne savait pas où il était, il n'avait aucun souvenir de la veille, l'avant-veille, les jours qui les précédaient, à peine confusément, il se rappelait bien sûr qu'il habitait au sud d'Oklahoma City, de son numéro de téléphone, avec un peu d'hésitation de son numéro de sécurité sociale, que sa mère et sa sœur vivaient avec lui, qu'il bossait ça et là pour une boîte de peintres en bâtiment, que c'était pas toujours facile de joindre les deux bouts avec sa feignasse de sœur qui faisait que gueuler après lui et que sa mère lui donnait toujours raison parce que lui, Chucho, penchait toujours un peu trop du côté de la bouteille, qu'il n'avait pas retrouvé une thune ni ses papiers d'identité dans son drap ou aux alentours de là où il s'était probablement endormi la veille, mais une chose paraissait néanmoins sûre dans tout ça, Chucho savait, en avait la certitude, il allait en baver dans les prochaines heures, passer pour un bon gros débile irresponsable.

Quand ses deux pieds franchirent la zone du macadam entourant la station service, le soleil commençait lentement son œuvre : réchauffer la terre et les cœurs. Aucun véhicule ne faisait le plein, l'endroit était calme, hormis ces connards de piafs qui chantaient à tue-bec. Le 7Eleven était monté dans le fond, sa façade peinte aux couleurs caractéristiques de l'enseigne – trois larges bandes rouge et verte et orange sur fond blanc – avait besoin d'un bon rafraichissement. La lumière intérieure était allumée, Chucho poussa la porte d'entrée, analysa en un clin d'œil la scène, les toilettes à l'autre bout du magasin, le comptoir presque à portée de main sur sa gauche, dans son accoutrement, impossible de passer pour un flâneur n'ayant pour seul but que de se réfugier dans un chiotte et accomplir sa mission discrètement. Pas non plus de fringues à l'horizon mais sur le mur

un téléphone muet l'attendait, il ne lui ferait pas crédit, Chucho devrait donc s'en remettre à la charité du caissier vers qui il se tournait maintenant d'un bloc. Regard de bas en haut, derrière son comptoir, une armoire à glace d'une quarantaine d'années, pas fière d'être engoncée dans son tablier aux couleurs de son employeur, feuilletait un de ces magazines qui peuvent se résumer aux 3C : gros Calibres, gros Cylindrés, gros Culs. Sentant peser sur lui les yeux du nouvel arrivant, le mâle alpha américain, celui qui vote conservateur comme s'il en allait d'un héritage ou d'un devoir mettant en jeu ses origines, un homme tout à fait honnête avec le rêve américain avec lequel il deale chaque jour, en vain, un bon payeur mais un mauvais prieur, un homme qui rêve de parties de chasse et de lever une cliente pulpeuse et égarée, en proie à des soucis mécaniques, bref, cet américain moyen, une clope pendant à ses lèvres, qui boit des sodas et met du triple XL parce que c'est son droit, leva un regard à la fois soupçonneux et supérieur sur ce pélo attifé d'un drap. Et ce qu'il vit ne lui plut pas. Un vanupied le regardait, le jugeait, avait pas l'air de savoir par quel bout le prendre, alors le mec lui lança : on aime pas trop les gars dans ton genre dans not' coin. La sueur commençait à poindre sur les tempes de Chucho, la température était prise, il était sans aucun doute dans un de ces états remplis de racistes et de dégénérés sanguinaires. Il prit deux secondes pour poser ses mots comme sur une grille de mots-fléchés, deux secondes silencieuses et pleines de cet effort que faisait l'étranger pour établir sa phrase grammaticalement correcte et finit par lâcher : rapport à quel genre de gars que vous aimez pas bien dans vot' coin ? Celui des clodos et des bouffeurs de tacos si tu voyes c'que j'veux dire, a fortiori quand ils sont les deux à la fois. Chucho déglutit bruyamment. Son interlocuteur ne se laissait pas démonter d'un pouce, gonflait le moindre centimètre carré de muscle contenu dans sa chaire. C'est que... j'veux pas vous causer d'souci ou d'problème. Là, le blanc fulmina : j'espère bin qu'tu vas pas commencer ton cirque, parce qu'moi les problèmes j'les règle avec ça ! Et il claqua d'un geste prompt un massif pistolet sur le comptoir : Colt Python, 357 Magnum, une balle de cet engin ça te stoppe net un canasson sous amphet' en pleine course, et pas la peine de chercher la tête pour la foutre dans un lit après, elle s'ra restée sur la ligne et i' n'en aura plus b'soin de là où qu'il s'ra le bidet, t'as pigé le 'canos ? Malgré son haleine matinale infâme, Chucho eut la force de déglutir une seconde fois en si peu de temps sans tourner de l'œil. Son estomac lui semblait aussi bien accroché qu'un petit ver de terre suspendu au bout d'un hameçon. Je... j'voudrais juste utiliser vos toilettes m'sieur. Dans cette tenue ? C'est quoi ton truc au juste ? T'es Jesus ? Tu viens du passé ? Ou d'un genre de secte ? T'es un client ? Parce que les chiottes sont réservés à la clientèle, c'pas moi qui l'dit, c'est l'panneau juste là, alors t'as des thunes? tu vas ach'ter quoi ? Une couronne d'épines ? J'en ai pas une m'sieur... voyez il m'arrive un sale tour depuis c'matin... Ah ouais ? Cause toujours tu m'intéresses, allez, j'suis bon chrétien, y'a personne depuis c'matin, j'vais pas m'mettre le messie à dos, t'y vas fissa et tu décanilles vu ? Merci, merci m'sieur, et Chucho se dirigea la mine basse, courbé en deux, vers le fond du magasin. Hé,

l'enchiladas, pourquoi ça pue depuis qu't'es rentré enfoiré ? Tu t'es pas fait d'ssus devant mon gun j'espère haha ! Si j'retrouve une goutte de pisse à côté de la cuvette j'te fais un troisième trou avec mon engin t'as compris ? haha. Le caissier passa un rapide coup de chamoisine sur son pistolet qu'il rangea dans son étui sous le comptoir et reprit sa lecture en regardant furtivement la caméra des toilettes. Ce qu'il y vit ne lui plut pas. Chucho, maintenant à poil, lavait son slip à grande eau dans l'évier. De son petit moniteur noir et blanc, le caissier comprit trop tard qu'il avait été, encore une fois, trop gentil avec ces salauds d'immigrés. Il vient ici, comme une fleur, se disait-il, pour saloper MES chiottes, que JE nettoie, l'enfoiré, il va voir c'qu'il va voir ! Il se saisit de son Colt, passa par dessus le comptoir et se précipita vers la porte des toilettes qu'il ouvrit d'un grand coup de tatane. OKAY, LEVE TES MAINS BIEN AU D'SSUS D'TA TETE MAINTENANT, C'EST QUOI CETTE MERDE LE CHILI ? Chucho fit un bond d'un mètre au claquement brutal de la porte, leva les mains bien en évidence et son slip sale retomba dans un bruit de succion spongieuse sur la faïence de l'évier, puis il tenta de bredouiller deux ou trois mots incompréhensibles. Tu bouges pas pigé ? Sinon j't'explose et ensuite j'appelle les flics, t'es fini mon pote. Ou-ou-oui d'a-d'a-d'accord m'sieur. Maintenant, lentement, tu vas m'expliquer ce que tu f'sais l'bronzé. B-b-bin c'est que je-je nettoiais mon fond de slip, je-je... je m'suis réveillé comme ça, j'ai-j'ai aucu-cune putain d'idée d'où j'suis, comment que j'suis arrivé là et... ô Seigneur... Chucho se mit à pleurer doucement... j'comprends pas plus que vous c'qui m'arrive voyez ? J'ai plus d'fringues, plus de larfeuille, et visiblement j'me suis fait d'ssus quoi... Le caissier, l'arme toujours pointée sur la petite mine triste du mexicain savait qu'un homme à qui on colle sous le nez le canon d'un 357 Magnum ne prenait que rarement la peine d'inventer des manèges. T'as l'air encore plus paumé que c'que j'pensais p'tit gars. Bon alors primo, t'es en Virginie mon gars, à Courtland pour être tout à fait précis, une grosse soixantaine de miles au sud de Richmond, et si t'en sais pas plus maintenant et bin tant pis pour ta mouille t'avais qu'à aller à notre école, secundo, tu vas m'laver ces chiottes et tu vas t'laver le trou d'balle parce que ça schlingue comme pas permis, ensuite de quoi tu t'en iras par où qu't'es venu et plus jamais, tu m'entends, plus jamais j'veux t'voir trainer dans mon coin, et trimo, biiin, bin on fait comme j'ai dit sans blablater.

Chucho passa une bonne heure à récurer les toilettes, faire reluire chaque robinet, passer les sols à la serpillère avant d'aérer la pièce. Pendant qu'il s'activait, le caissier avait rapproché un tabouret et passait un coup d'œil par dessus les pages du magazine qu'il continuait à mater, pensif, le Colt posé sur les genoux tel un mirador surveillant la frontière mexicaine. A un moment, une cliente rentra et surprit la scène, elle venait faire son plein en milkshake vanille-fraise et le caissier la laissa se débrouiller en lui demandant de laisser la monnaie sur le comptoir. Elle lui répondit qu'elle n'avait qu'un billet de dix dollars et l'homme, agacé, lui dit de se rendre elle-même la monnaie dans le tiroir caisse, qu'il ne pouvait pas tout faire dans ce taudis, bordel de merde. Une fois que Chucho

eut fini de tout faire briller, ayant à peu près lavé son slip qui séchait pendant ce temps au dessus d'un petit radiateur électrique, il le renfila et réajusta son drap. Il demanda à son gardien s'il avait le droit maintenant à un p'tit coup d'fil, pour prévenir sa moman qu'il ne reviendrait sûrement pas manger ce midi, et l'autre lui demanda s'il avait trouvé comme ça, un dollar au fond d'une cuvette pour passer sa communication, non qu'il répondit, j'espérais qu'en nettoyant tout comme il fallait vous me laisseriez vous emprunter quelques cents pour appeler chez moi, et où qu'est chez toi ? Au Mexique ? Au Panama ? Parce que ça va pas m'coûter un dollar c't'affaire, et Chucho dit, non non, Ardmore, Oklahoma, juste avant la frontière avec le Texas monseigneur, et l'autre répondit, mon loulou, j'vais pas m'laisser embarquer dans tes histoires et on va faire comme j'ai dit, tu vas prendre tes cliques et tes claquettes, et tu vas partir pour pas r'venir c'est vu ? Au son du cran de sûreté qu'il libérait, Chucho ne se le laissa pas dire deux fois et gagna de ces enfers la sortie la plus proche en moins de temps qu'il ne le faut pour dire « muerte ». De nouveau dehors, livré à lui-même, Chucho poursuivit sa route comme il était venu, sous le soleil rieur.

Le long de la route marchait un être malingre et abattu, que la fatigue et la faim commençaient à plier en deux, un homme à la peau bistre, que le soleil impitoyable tannait un peu plus. Quelques rafales clémentes lui caressaient les jambes tandis qu'il cherchait encore à comprendre. A peine quarante-huit heures plus tôt, il reniflait ses doigts après s'être gratté les roubignoles, et maintenant, sans qu'il sache bon Dieu comment, il était tombé dans un trou paumé en Virginie, à plus de mille miles de chez lui. Ses long cheveux gras et raides de jais se balançaient devant ses yeux à chacun de ses pas lourds et lui donnaient l'impression qu'une main invisible passait devant ses yeux pour vérifier qu'il y voyait toujours. C'était bien la réalité dans laquelle il marchait présentement. Elle avait ce goût âcre qu'il connaissait bien depuis tout petit. Il marchait et sa toge de fortune, qu'il retenait autour de sa taille par une corde de plastique trouvée sur le bas-côté, lui faisait penser à celle d'un prophète traversant un monde désertique, sans autre recours que l'aide de Dieu, autrement dit, sans aide aucune, parce que ce désert de terre était déserté. Il n'y avait plus que du vent, des mots, des maux, du vent, et du vent dans les mots puisqu'ils ne lui étaient plus d'aucune utilité. Ses poils de ragondin saillant de ses tempes jusque dans son cou l'irritaient. Il était nu, dépouillé. Il n'avait rien. Ni explication, ni plan pour récupérer ne serait-ce qu'une tenue décente ou rentrer chez lui. Tout lui paraissait hors de son propre pouvoir. Il devrait s'en remettre à l'extérieur, à l'autre. Une seconde, il eut la tentation de croire. Ses désirs le brûlaient comme sur un grill. Sa culpabilité l'accablait. Si on lui demandait à l'instant ce qu'il voulait, il répondrait volontiers qu'il voudrait être mort. Il se morfondait depuis une poignée de minutes, dramatisant sa biographie en remontant jusqu'à sa tendre enfance où son père mourut d'une rupture d'anévrisme rimant avec une vraisemblable overdose de cocaïne, repensant à tout le temps qu'il passa à trimer, d'un petit boulot humiliant à l'autre, pour que sa mère qui ne réussissait même pas à toucher les aides sociales

lui réclame à chaque fin de semaine sa paye que sa sœur se faisait un plaisir de dilapider en sorties en boîte avec ses copines bouffonnes, parce que le seul plan d'échappatoire qu'imaginait sa mère était qu'elle puisse embobiner avec son gros cul un péquenaud bien loti. Il lui apparaissait soudain que rien ne lui avait souri depuis un bon bout de temps, ni l'argent, ni les combines à deux ronds, ni les femmes, pas même les hommes, et encore moins l'alcool qui l'avait une fois de plus trahi. Tandis que cet homme remuait ce fumier qui exhalait sa puanteur au-dessus de son âme en friche, il se rapprochait de Courtland, chef-lieu d'un poil plus de mille habitants, du comté de Southampton, posé dans un coude de la route cinquante-huit.

Le crissement des pneus d'un véhicule qui freinait brusquement après l'avoir dépassé ramena Chucho à la réalité. De part et d'autre du pick-up, deux têtes pointèrent en dehors des portières et se retournèrent vers lui, avant que le passager ne lui fasse signe et que le conducteur entame une périlleuse marche arrière sur la piste. Par chance, la circulation était plutôt rare en cette matinée d'avril. Le véhicule arriva enfin à la hauteur de Chucho et garés sur le bas-côté, ses occupants le dévisagèrent avec stupéfaction. Bah ça alors, tu l'crois Dan ? Est-ce que tu vois qu'est-ce qu'j'vois ? Ouaip, répondit le passager, j'crois bin que c'est notre loustic. Chucho qui naturellement, dans son état, dans cet Etat, était sur ses gardes, fut surpris de déceler chez ces deux hurluberlus en chemise de coton façon bucheron et cheveux longs blonds et blancs entremêlés, un intérêt sincère et presque palpable pour l'âme en peine qui se baladait le long de la voie. Il leur demanda ce qu'il pouvait pour eux et le passager lui répondit : tu nous r'mets pas ? Euh... sans vouloir vous offenser les gars, non, non désolé, c'est que j'me suis réveillé c'matin, au milieu de la forêt, j'me souvenais d'absolument rien... T'entends ça Bob ? C'est-y pas la meilleure ? Bah mon pote tu m'étonnes que tu t'souviens d'rien avec c'qu'on, ou plutôt, c'que tu t'as collé hier soir haha ! Chucho fut prit d'un léger malaise et vira couleur linge baptismal à tel point que Dan le vit d'emblée et sortit de la voiture, mais trop tard, le mexicain était dans les vapes.

Chucho se réveilla. Chucho se réveilla dans la benne du pick-up qui était garé sur le parking du Dairy Queen Grill and Chill, une de ces chaînes de fast food sans caractère. Cette fois, ce ne sont pas les chants stridents des volatiles qui le réveillèrent en tentant de lui braquer le crâne, mais cette odeur de bouffe industrielle peu engageante qui vint lui chatouiller les naseaux. Dan et Bob s'en grillaient une dans l'herbe à quelques mètres, quand ils le virent se redresser, Bob dit : alléluia, il revient à lui, arrive ici p'tit frère, on va partager un morceau, ça t'va r'mettre un peu au clair. Ils s'installèrent sur une table extérieure, à l'ombre d'un parasol rouge frappé du logo DQ, et Dan passa les commandes, trois p'tits déj' à quatre dollars rappliquèrent en réponse. Bah alors mon vieux ? Ça va un peu mieux ? Tu nous as fait un p'tit malaise là. Chucho mordit dans son sandwich au bacon, et lui répondit qu'il était à l'agonie depuis son réveil, qu'il comprenait rien à rien, qu'il avait tout perdu en plus d'être à au moins deux mille miles de chez lui. Sur quelques points, Bob et moi on pourrait

t'éclairer mon pote. Ah oui ? Bin c'est qu'on t'a vu hier. On a comme qui dirait passé une partie de la nuit avec toi en fait, ajouta Dan, non sans malaise. Mais qu'est-ce qu'il s'est passé ? Qu'est-ce qu'on a fait, s'inquiéta Chucho. Oh nous, on te suivait seulement, d'ailleurs c'matin on a prit deux cachetons pour décuver et adios la biture, mais toi, l'état dans l'quel tu t'es réveillé m'étonne pas vraiment, t'y es allé franco du collier haha. Attends Bob, attends, on va tout remettre du début, tu vois bien qu'il panique l'amigo.

Voici venu le temps du récit de Bob et Dan. Une histoire unique où se mêlent et se complètent les souvenirs de ce couple de personnages à la Laurel et Hardy, vêtus comme on l'a dit d'une chemise épaisse à carreaux mais de coloris différents, et sillonnant comme un yoyo les routes de l'Est américain, du sud au nord, afin de proposer leurs services de piètres manutentionnaires en échange du gîte et du couvert, s'ils parviennent à le gratter. Les périodes de crise et de vache maigre ont forcé ces deux bons à rien à non seulement s'allier dans leur recherche, partageant ainsi leurs frais quotidiens, mais aussi diversifier leurs activités en regard des qualités de l'un et de l'autre. Le bien portant Bob, à la voix grasse, l'humour simplet et ayant toujours le cœur à l'ouvrage répliquera **en gras** dans le texte qui suit. Son homologue, Dan, un grand dadet, maigre comme un clou, mais passant pour avoir de l'esprit et de l'éloquence, s'exprimera lui, *en italique*.

Comme qui dirait, on est sur la route toute l'année à chercher l'honnête job, on s'trouvait en Caroline du Nord la s'maine dernière, et ça nous a pas bin réussi quoi, du coup on r'montait vers le nord c'est un fermier local à qui j'aidais à retaper la grange qui nous a dit d'passer dans c'coin, des fois qu'y'aurait que'qu'un en besoin quoi *donc pour tout dire pendant qu'il faisait l'charpentier, Bobby m'avait déposé à Rocky Mount où j'ai fait deux-trois passes rapido avec des poivrots et l'un d'eux m'a dit que l'famoso Pino de Courtland organisait tous les samedi soir un grand karaoké ouvert à tous, que c'était l'feu de Dieu, un rendez-vous unique dans l'coin et que j'savais que Bobby adorait chanter alors j'ai aiguillé sur le tuyau et samedi soir on arrive un peu tôt, vers quoi dix-neuf heures ?* **Ouais par là quoi, pas grand monde à tel point qu'on s'demande si on s'est pas gouré d'bled et on finit par demander et le redneck qui tenait le bouiboui avait pas l'air d'en savoir plus long que nous sur les pizzas mais il nous répond quand même « si si les toutous »** **pour touriste qu'il a précisé « à vingt heures trente ça arrive de tout le pays et à vingt et une heure c'est l'début de l'apocalypse »** *qu'il a dit* **bon, nous on demande qu'à voir, alors on bouffe, comme j'veux pas m'enrouer d'entrée ni vomir un supplément que j'aurais commandé par erreur sur ma pizza, j'y vais simple, deux margherita et un double scotch, pour la voix, et moi c'était une royale, cheddar bacon supplément escalope, avec un double martini on the rocks, avec un double martini ouais bien sûr haha, on bouffe tranquille, la populace commence à radiner, et là on commence à comprendre que mon indic avait pas menti, y'a vraiment les ploucs de tout le comté qui rappliquent, le Pino's Pizza se remplit, quarante,**

cinquante personnes, la sono s'allume, les lumières se tamisent, on sent un que'que chose de spécial qui électrise l'air quoi, hein ? et un couple lance **Crazy in Love de Beyoncé et Jay-Z pour chauffer la salle** et on est super impressionné par le niveau de chant de ces pauvres bouseux en fait faut r'connaître qu'ils chantaient bien ces deux-là, un gros qui rentrait pas dans un trente-trois tonnes acoquiné avec une fausse blonde toute laide qui tapait dans ses loches à chaque montée de genoux et la soirée se passait plutôt bien, l'ambiance était top jusqu'à ce qu'tu déboules avec ta loute quelle loute ? Bin t'es arrivé avec à ton bras un ou une euh personne savait dire qui s'appelait ou se faisait appeler Maria une sorte de travelo-pute surexcitée et maquillée comme une voiture volée en tout cas tout l'monde vous r'gardait d'travers et pis pendant tout ce temps y'a eu un blanc hyper malaise tu vois l'tableau ? Deux mexicanos carbonisés qui débarquent comme un ouragan, ici, en Virginie, vous vous êtes approchés du micro et ta compagne l'a pris d'un coup et a lâché un truc comme « allo allo les fermiers blancs vous m'recevez ? On m'a toujours dit que les enfarinés avaient pas l'sens du rythme et on va vous l'prouver les emmerdeurs, vazi Chucho montre leur ce que c'est des latinos en chaleur » et vous avez commencé à chanter et gigoter sur **Las Ketchups** tous les deux le public est resté un peu dubitatif jusqu'à c'que tu cries dans le micro « barman la prochaine tournée est pour moi » et là on a su que t'étais raide raide comment ? bin ouais y'avait bien cinquante personnes dans la salle ça vous a permis d'enchaîner sur un **Gipsy Kings** si j'me souviens bin ouais ça doit être ça et puis après vous êtes venus vous poser à la table juste à côté de nous et d'une ambiance hostile avec deux chansons un peu festives et un gros pourliche pour tous les buveurs présents eh bin tout le monde avait flairé que les deux étrangers pouvaient donner du piquant à la soirée tout en rinçant à l'œil l'établissement alors tout le monde cherchait à s'mettre dans vos bonnes grâces une fois qu'ils avaient flairé l'oseille quoi mais d'où il venait c't'oseille ? j'en ai pour ainsi dire jamais parce que tout c'que j'gagne ma mère me l'pique ! Alors ça c'pas clair, même pour nous, parce que vous deux vous tourniez pas qu'à la bibine, vous vous êtes fait des traces de coco toutes les vingt minutes environ avec la carte du menu c'qui a pas mal énervé une serveuse ronde comme une paupiette et moi pendant ce temps j'ai chanté un p'tit **Jaihouse Rock** et t'as mis l'feu à la salle Bobby sûr qu'j'ai mis l'feu **Danny** et quand Bobo s'est rassis ça a continué à rouler y'a eu du **Joe Cocker**, du **Scorpions**, du **Eye of the tiger**, y'a même eu un cowboy qui a entonné **Sweet home Alabama**, deux grognasses ont gueulé **Dancing Queen** aussi j'me souviens bref c'est à peu près à c'moment-là que vous vous êtes rapprochés de not' table et que vous avez raconté à vot' public comment qu'ça s'fait que vous étiez défoncés mais plein de fric, et t'as commencé à raconter une loongue histoire sans queue ni tête, on y comprenait pas grand chose ça c'est clair, que vous vous étiez sauvés du paradis, vous étiez fait l'un pour l'autre mais que vous vous connaissiez d'il y a pas une semaine, que vous aviez semé la zizanie partout où vous passiez et que vous vous

étiez fait j'ter du motel juste un peu plus haut de la route par le shérif et ses adjoints pour tapage et mœurs douteuses entre autres, que toute la terre vous en voulait, que votre amour pur comme la poudre n'était pas accepté, **vous étiez comme fous**, mais vous vous entraîniez l'un l'autre dans vot' folie jusque l'point où t'en es maintenant, **bref vous étiez camés jusqu'au bout des poils de nez**, ta gonz jetait l'argent par les f'nêtres, elle disait que les flics vous rattraperaient jamais, qu'ils avaient rien, pas une preuve, **que l'shérif vous avait menacé rapport à votre couleur**, t'as essayé d't'l'ver pour faire un genre de discours patriotique sur comme quoi l'Amérique c'était plus c'que c'était et pis t'es tombé à la renverse, après ça ta gonz a commandé vingt pizzas à Pino le plouc et quand elles sont arrivées elle y a pas touché tellement elle était cokée, **alors toute la salle s'est plus ou moins servi à sa place**, vous vous êtes tous installés à une table le long de la scène où un macaque imitait tant bien qu'mal Springsteen et t'as dit un truc comme « attadé attadé, oune va lé fer à notl façoune ariba cé né pas dé pizza cé mierda cé ane fait dé bourritoouo ay ay ayyy carinaaa prend lé bourrito dans ta grande bouché jajaja » dans un grand éclat de rire t'as roulé ta pizza sur elle-même et tu l'as bouffé et tout l'monde t'a imité, **à ça une série de shooters de tequila sont arrivés** et après que tout l'monde ait vidé l'sien t'as crié « vous voilà tous mexicains nous sommes tous hermanooooos hahaha carambaaa » et **Danny Boy c'est pas loin du moment où t'as chanté Bohemian Rhapsody ça ?** ouais j'ai bien bossé cette chanson et vous m'avez fait les choeurs **vous avez commencé à vous désaper sur scène parce qu'vous aviez trop chaud faut dire ça commençait à sentir l'ours dans le Pino et pis avec la chaleur du four qui dégueulait ses pizzas aussi à c'moment-là c'est parti complètement en live des gus beuglaient Hey Jude et tout l'bar se roulait par terre et gueulait le refrain il d'vait pas être loin d'minuit toute la viande était saoule et vazi que ça s'met en calebar, ça passe derrière le bar se servir à la source ça jette les godets à travers la salle de l'alcool partout par terre une véritable bacchanale j'te dis pas si les flics débarquaient on était tous bons pour le pénitencier haha là le Pino qui avait rattrapé son retard sur la boisson arrive sapé comme le King, le costume, la coupe en brosse, tout, nous on savait pas mais tout l'monde l'attendait, il cachait son jeu d'puis le début cet enfoiré et il lance « it's one for the money two for the show three to get ready now go cat goooo » et alors là mon p'tit bonhomme si c'était n'importe quoi avant ça là c'est devenu carrément l'orgie ta Maria faisait du rentre-dedans au pasteur qui était venu pour nous faire un p'tit cantique bin elle l'a converti en moins d'deux et elle lui a même appris à jouer de sa flûte haha là Bob a sorti son joker et on a enfilé incognito nos deux costumes froissés qu'on garde toujours pour l'occasion à l'arrière du pick-up on a chacun posé un stetson de carton mou sur l'haut d'not' crâne, une paire de fausses Ray-ban, et hop, les Blues Brothers mon frère, la spéciale de Bobo, on t'a remué l'bouzin comme jamais avec le Everybody needs someone to love, on l'connait par cœur on a la cassette dans ma Ford, l'sol tremblait les routiers dansaient collés les uns aux autres la**

sono claquait à fond bref un moment d'anthologie le pic de la soirée tu veux dire Danny après ça, tout a été un peu plus vague, y'a eu encore du Joan Jett, Africa de Toto j'crois, Like a prayer de Madonna et d'autres quoi, mais l'meilleur était derrière nous en gros, quelques uns se sont risqués à la fin de soirée à chanter du Jeff Buckley ou du Sinatra tandis que ceux qui étaient pas encore assez bourrés pour retrouver leurs clés de bagnole se tiraient, j'voulais en faire une dernière, j'étais un peu pété moi aussi, t'étais un peu taquin surtout Bobby haha, ouais j'ai chanté Sweet Caroline parce qu'on en v'nait, mais au final personne a relevé et quand tu t'es rassis Bob, il restait plus que nous trois j'crois, ta Maria avait débarrassé l'plancher avec Elvis et l'pasteur dans la papamobile, toi t'étais en slip presque endormi sur ta choppe, tu t'es rendu compte que t'avais plus rien à picoler et tu t'es servi dans l'verre de Maria, pis tu t'es l'vé, t'as dit « veuillez m'esscuzer hips j'vais allé déposer des amish à la piscine » t'es sorti par la grande porte et pendant un instant j'me souviens on s'est dit « merde il va s'rendre compte qu'il est dehors non ? » eect... non... au bout de quinze minutes on est sorti, pas un rat, alors on s'est pieuté sur l'parking... et moi ? comme on t'dit mec, aspiré par un trou noir.

Après avoir entendu ce récit, Chucho, bien que l'estomac rempli, se sentit de nouveau tout à fait vaseux. Si la théorie de Dan et Bob quant à la présence d'une autre drogue indésirable dans le verre de Maria tenait la route et pouvait expliquer sa totale absence de souvenirs des derniers événements de sa vie, Chucho ne saisissait pas encore clairement ce qu'il venait faire avec un ou une travestie qu'il avait probablement ramassé sur les routes de l'Oklahoma, ce qu'ils avaient fait ensemble, d'où venait cet argent qu'ils dépensaient sans compter et s'il était bien au fond d'un trou à merde qu'il avait lui-même creusé, ce qui se confirmait de minute en minute depuis son réveil, et surtout jusqu'où il continuerait au juste à aller.

Danny et Bobby s'excusèrent peu après avoir échangé leurs avis sur les événements de la nuit précédente et repartirent en route, non sans proposer à Chucho de l'emmener au moins jusqu'à la prochaine grande ville. Ils lui laissèrent une poignée de dollars pour le remercier de la soirée épique qu'ils avaient partagé, Chucho s'en sentit gêné, mais Dan lui assura que lui et sa compagne les avaient gavés la veille au soir, alors Chucho accepta ce modeste don. Bobby voulut offrir à Chucho de meilleures fringues que le drap dans lequel il était enroulé, mais sa chemise à fleurs de rechange était tellement puante qu'il trouva cela inconvenant, même pour quelqu'un dans un aussi grand besoin de parure que le mexicain. Ils se quittèrent après une solide poignée de mains, et Dan et Bobby jurèrent à Chucho de raconter partout où ils passeraient la fameuse orgie du Pino's Pizza, quittes à se que ça figure dans les livres. Avant de démarrer, Bobby glissa à Chucho l'idée de remonter encore un peu la cinquante-huit jusqu'au motel où il couchait encore la veille et le Pino était juste après, c'étaient des pistes éventuelles pour retrouver Maria ou la mémoire, et remettre les bouts vers l'Oklahoma dit-il, aussi quand la Ford s'éloigna jusqu'à ne plus devenir qu'un petit point

sombre gommé par l'horizon, Chucho reprit sa route, amer.

Arrivé au motel, Chucho trouva la femme du gérant dans sa loge. Elle préparait une tarte aux pommes et elle s'interrompit en voyant qui venait la déranger de si bonne heure, sans avoir entendu de pneus crisser dans les graviers de l'allée. Ah bah ça alors, si j'm'y attendais à celle-là, fit-elle, les bras m'en tombent comme dirait la Vénus de Milo, et elle commença à gueuler le nom de son mari au dehors, Prinstoon, Prinstoon ramène tes fesses écossaises ici en vitesse, c'est la meilleure de l'année après l'numéro d'hier, souffla-t-elle pour elle-même sans regarder Chucho et retournant à son ouvrage. Prinston, un ancien rouquin de près de soixante ans plutôt court sur pattes, porté par des rangiers noires et vêtu d'un gilet de pêche kaki enfilé par dessus un tshirt blanc crasseux, se présenta essoufflé dans l'encadrement de la porte. A chacun de ses pas, un tintement métallique résonnait, Chucho en déduisit qu'il devait porter toutes les clés ou au moins le double de chacune des dix piaules disponibles dans le motel. Quoi qui y'a Martha ? Regarde qui nous fait l'honneur de son humble visite. Toi ! Attendez, attendez, on m'en a à peu près rien dit, commençait à toute vitesse Chucho affolé par la fureur naissante du gérant quand il reconnut en son visiteur le fauteur de trouble de la veille, c'est à dire que j'me suis réveillé sans plus m'souvenir de rien, on m'a dit qu'j'étais passé par ici, et j'me disais comme ça que si vous pouviez m' renseigner, p'tete que j'pourrais trouver un moyen de repartir chez moi. Après le ramdam d'hier ? Tu viens la fleur au fusil et la bouche en cœur ? Tu manques pas d'air ! Si c'est pas honteux Prinston, les gens ont plus de manières de nos jours, et ceux-là encore, aucune éducation, remarqua Martha disposant rageusement ses quartiers de pomme sur la pâte au fond du plat à tarte, deux piaules qu'ils t'ont bousillé Prinston, pas une, mais deux... Alors comme ça tu t'souviens plus de rien pied tendre ? Tu vas voir, j'vais t'rafraîchir la mémoire moi, Martha le canon scié. Sa femme s'approcha du mur où était disposé un panneau à clé vide sur lequel était peint en vert sombre les mots soigneusement calligraphiés « Welcome home », elle décrocha un fusil à canon scié tenu par deux crochets et le tendit à son mari qui bloquait de sa largeur la porte. Prinston vérifia que les deux munitions de calibre 12 étaient en place dans leur magasin et referma d'un coup sec le canon. Maintenant on peut parler étranger, dit-il avec un sourire mauvais. Entre le dégénéré du 7Eleven, les deux gigolos du DQ et le couple qui a prit un sérieux coup sur la carafe, Chucho devenait fou. Intérieurement il pensait que tout cela était un cauchemar, dont il faudrait naturellement qu'il se réveille, mais il savait aussi pertinemment que ça n'en était pas un, et qu'il était puéril de ne pas croire à la réalité qu'il devait affronter en adulte responsable de ses actes, quand bien même il n'en avait plus le détail en mémoire. Et Chucho se dit aussi, que merde, dans un pays comme le sien, l'Amérique, la morale du film Le Bon, la Brute et le Truand le rappelle assez, dans le monde il y a deux types de bonshommes, ceux qui ont un flingue et ceux qui en ont pas, et qui sont donc à la merci des premiers, et en Amérique donc, pays des nobles valeurs que sont la liberté, la franchise ou

l'honneur, l'égalité, tout ça ne valait pas tripette devant deux trous béants prêt à vous défouailler une cartouche chacun chargée de plomb mordant et déchirant les chairs, et lui, Chucho, il était du côté de ceux qui regardent les deux yeux noirs de la Mort, nichée entre les mains du premier frappadingue venu, et il la regardait, prêt à se faire dessus, parce qu'il avait peut-être bu un café de trop avec les deux premiers loustics du DQ, parce que ce vieux con était peut-être pour lui la goutte de trop. Prinston pointa son fusil sur Chucho qui paraissait un peu trop pensif à son goût, ourdissant sans doute quelqu'autre traquenard apache dans lequel piéger le visage pâle. Ah tu t'souviens pas ? Eh bin viens, suis moi, j'm'en va t'montrer le chahut qu't'as fait ici p'tit con. Et il poussa hors de la loge l'humble pécheur, et le conduisit jusqu'à la chambre trois qu'il n'eut pas besoin d'ouvrir, car la porte en était complètement éventrée. C'est... de moi ça ? demanda Chucho en désignant la porte. Pas directement, lui répondit le gérant sans le regarder. Excusez de vous poser la question mais quand est-ce que nous sommes arrivés ici ? Mercredi en fin de journée. Et nous sommes ? Dimanche. Et entre temps ? J'te laisse te faire ton idée sur la nature de tes occupations avec ton travelo dégueulasse. La première chose qui sauta au visage de Chucho en pénétrant dans la pièce fut une odeur forte, rance, de sang, de sueur, et ses yeux s'accommodant petit à petit avec la pénombre de la pièce, il vit rapidement que la chambre était sens dessus-dessous. Certains murs étaient tâchés de sombres éclaboussures, Chucho demanda mal à l'aise si c'était du sang, non, c'est globalement d'la merde qu'a dit l'shérif, répondit Prinston. Il lui montra l'état des draps, pires qu'une litière où un animal aurait fait ses besoins, des sacs plastiques vides qui contenaient plusieurs kilos de cocaïne, saisis par le shérif, des bouteilles vides de bière et de mezcal "La muerte subita" jonchaient sur la moquette arrachée à plusieurs endroits. Plus loin, au fond de l'appartement, la salle de bains n'était pas en reste, carrelage brisé à divers endroits, miroir maculé par des propos salaces écrits vraisemblablement au rouge à lèvres, tubes de vaseline écrasés, viagra, baignoire bouchée par des capotes usagées barbotant dans une eau presque boueuse. C'est simple, dit Preston, y'a tout à r'faire, vous avez tout foutu en l'air, la réputation de la maison aussi bien que les chambres, on parle p'u' qu'd'ici en ville, comme quoi y'a eu des scandales, des orgies et des horreurs avec le ramassis des pires dégénérés du coin, et l'comble dans tout ça, c'est qu'au fond c'est vrai, qu'c'est passé sous not' nez, c'est l'vieux Jude qu'était juste à côté depuis des années qui m'disait d'pas vous accueillir, le premier soir il est v'nu m'trouver, comme quoi vous tapiez sur les murs, qu'vous grattiez, rien qu'pour le rendre dingo, ça faut l'dire, il en tenait une couche le Jude, mais j'suis venu le tranquilliser, j'ai venu chez lui, et j'ai rien entendu pendant qu'vous étiez à côté, j'l'ai assuré qu'vous étiez de passage, seulement une paire de jours, tout au plus, Dieu que j'm'attendais pas à ça... une tornade mes aïeux... une véritable tornade qu'est passée par là, se lamentait Prinston, le Jude il s'est mis en tête de vous pourrir la vie après ça, puisque vous lui pourrissiez ses nuits, il a appelé plusieurs fois le shérif qu'a venu, et vous jouiez aux plus malin, quand vous mettiez votre crincrin,

le Jude faisait sauter les plombs au disjoncteur juste avant d'aller au bar s'en jeter un, et en revenant, il recoupait votre jus, alors qu'il me disait, vous vous mettiez à gratter dans l'obscurité contre son mur, et lui gueulait et gueulait, même qu'un soir j'suis sorti avec le fusil parce que j'pensais au crime, et j'l'a r'trouvé tout recroquevillé dans un coin à pleurer de rage contre vous deux, et du vendredi au samedi vous avez commencé à vous la coller, sans discontinuer, le Jude voulait m'emprunter le fusil, qu'il y avait pas droit rapport à sa santé mentale, tandis que vous faisiez la noce, et que c'est l'shérif et son adjoint qui sont v'nus pour vous faire déguerpir en quatrième vitesse, parce que même à moi, qui vous ai donné les clés, vous refusiez d'ouvrir, et ton travelo gueulait comme un putois qu's'il voulait se la mettre et qu'on lui la mette c'était son bon droit, qu'il était pas moins américain que le premier péquenaud venu, l'shérif vous a donné une heure pour fout' le camp, au final, pour se venger, Jude l'avait englué vot' serrure du coup pour vous faire sortir j'ai du défoncer la porte à coup de hache, p'is quand j'ai vu l'état de l'intérieur j'ai juste eu l'temps de voir tous mes dollars filer devant mes yeux à la mesure que vot' maudite bagnole démarrait à tombeau ouvert pendant qu'vous vous foutiez bien d'ma gueule... j'ai bien appelé l'shérif pour lui signaler l'histoire, il est venu quelques heures après prendre ma déposition, mais il avait fini sa journée et en avait ras l'cul d'venir ici, j'le comprends le pauv' gamin, quat' fois en trois jours, c'est pas une vie, mais maintenant qu'j'sais que vous êtes là... héhé... et comment vous dites qu'vous vous rappelez plus de rien ? Bin, hésita Chucho, c'est à dire que justement, j'en sais rien et c'est qu'est-ce qu'j'cherche à savoir m'sieur... Sur le perron, Chucho demanda au propriétaire pourquoi il avait mentionné le dérangement de plus d'une chambre, ce à quoi il se vit répondre que celle de Jude était dans un état passablement délabré, et ainsi, Prinston conduisit Chucho jusqu'à celle-ci. Même si j'peux point vous tenir responsab' de l'état de ménage de sa chamb', faut bien dire qu'en une semaine presque de vot' tapage, elle en a prit un sérieux coup, lui assura-t-il. Et en effet, la chambre de ce mystérieux vieux Jude, outre son odeur prononcée de rat crevé, révélait des traces du passage d'un troupeau de bisons entre ses quatre murs. Chucho s'avança jusqu'à la salle de bains, suivant presque à l'identique son cheminement dans l'appartement voisin, et s'arrêta devant un miroir, qui, se dit-il, devait se trouver exactement au dos de celui de la salle d'eaux qu'il avait dû utilisée. Et là, il y trouva inscrit, non pas des salaceries écrites avec le rouge à lèvres d'un travesti mais une inscription visiblement frénétique, barbouillée de sang séchée qui disait « *WHY JESUS, WHY ?* ». Hé, viens par ici p'tit gars, on a d'la visite, lui lança Prinston du pas de la porte, Chucho fit quelques pas vers la lumière, un peu abasourdi par ce qu'il venait de lire, et par le soleil qui commençait à taper au dehors. Tiens tiens tiens, fit un cowboy approchant à grand pas d'eux. Bonjour Shérif, dit Prinston. Bonjour mister McDeramid, Mac, viens voir par ici tu veux ? belle journée mister n'est-ce pas ? Fort belle Shérif. D'autant plus belle maintenant qu'on tient ce fumier de mexicain hein ? Sûr, Shérif. Et son complice ? L'est venu tout seul, comme un rayon d'soleil avant midi, l'a demandé à

Martha si elle pouvait l'aider rapport à ce qu'il dit qu'il a tout oublié des derniers jours ici présent sur cette Terre, Shérif. Croyez-moi McDeramid, il va s'en rappeler, croyez-moi sur parole. A ces mots d'où pointaient volontairement une promesse sadique, Chucho imagina rapidement une potentielle suite des opérations quant à sa petite personne. Il ne put s'empêcher de feuilleter mentalement son virtuel agenda dont les pages se tournaient inexorablement après avoir lu des mots tels que "cellule" ou "interrogatoire" pour les prochains jours, sans toutefois penser au pire : une condamnation pour les méfaits dont on l'accusait lui et l'autre prestidigitatrice dans cet Etat (et si on ne lui mettait pas rapidement la main dessus, il avait l'intuition qu'il allait morfler pour elle aussi), loin de sa famille, sans véritable recours possible. J'connais votre réputation Shérif, fit Prinston, faudrait voir à pas être trop dur avec cet amnésique, sans pour autant l'inviter à rev'nir quoi, j'ai jamais eu à m'plaindre de vos méthodes, pas plus que personne ici aux alentours, tenez, l'est pour vous le chilien, fit-il en désignant Chucho du bout du menton, dégoûté, moi j'vas encore devoir m'plier en quat' pour remettre tout ça sur pieds, avec l'départ du vieux Jude c'est un sou en moins pour mon honnête commerce, comme si on avait b'soin d'un nouveau malheur après les frais d'hospitaux de Martha, pensez bien Shérif... Mac, dit le Shérif en se tournant vers son adjoint, une armoire formidable renfermant entre ses pognes une Winchester, j'te présente ton nouveau p'tit copain, comment que tu t'appelles ? Chucho. Quoi quoi ? Plus fort connard. Chu-Cho. Churros oui ! Ouais voilà Mac, bien trouvé mon pote, Churros, c'est le bouffeur de Churros dont on écope et dont on va bien s'occuper, passe-lui les menottes tu veux Mac ? McDeramid, si c'est bon pour vous, c'est bon pour moi, vous entendrez plus jamais parler mexicain dans les parages. Parfait Shérif, j'compte sur vous, dit Prinston. Non McDeramid, j'compte sur vous si jamais vous voyez le moindre centimètre de tacos portant une perruque qui se tortille le cul à l'horizon, parce que cet animal-là, j'vais pas l'louper, parole ! Les quatre hommes se séparèrent sur le parking du motel qui faisait face à la grande route. Tandis que le Shérif et Mac embarquaient Chucho sans ménagement vers de nouvelles aventures, Prinston rejoignait sa loge où Martha avait fini de mettre la table. C'est toi qu'a appelé l'Shérif Martha ? demanda le vieux propriétaire en prenant place devant son couvert. Non c'est l'petit mexicain qu'ils embarquent. Vraiment ? fit-il étonné, j'l'ai pas vu faire. Mais non andouille, heureusement que j'suis encore là, tu tournes vraiment pas rond mon p'tit pote. Je crois ce que les gens m'disent moi, tout simplement, parce que j'suis un bon chrétien... Tu prendras un verre de sang du Christ avec son corps, mon ange ? lui proposa sa femme avec un sourire sardonique. Sale temps pour les braves, se lamenta intérieurement Prinston, on n'mérite jamais c'qu'on gagne... avant de se raser le côlon histoire de faire enrager Martha en représailles.

Le Shérif conduisait depuis quelques minutes quand Chucho, assis à l'arrière avec Mac à ses côtés, derrière la grille qui les séparaient du chauffeur, se rendit compte qu'ils étaient entrés dans la ville de Courtland, anciennement baptisée Jerusalem d'après le panneau, et en sortaient maintenant.

Sur la portière il se souvenait avoir pourtant lu que le Shérif et son adjoint officiaient bien en ville, aussi, sans doute avaient-ils dépassé leur bureau. Chucho tenta de se rassurer, il avait les mains menottées dans le dos, les deux hommes allaient sûrement enquêter ou rendre visite à un collègue quelconque. La voiture continuait de rouler sur des bandes d'asphalte peu fréquentées qui se succédaient en bordure de la ville quand le Shérif prit l'émetteur de la radio embarquée : Chris ? C'est Jimmy, comment tu vas vieux frère ? ... Ecoute j'avais appeler la mère Patterson car Mac et moi on est sur un coup juteux là... ouais, juste en cas d'urgence t'envoies quelqu'un... on a en pas pour des heures mais on sera pas joignable donc laisse un message au bureau s'il arrive quoique ce soit tu veux ? ... t'es un pote toi, j'te revaudrai ça ! Salut chez toi. Le Shérif, tout en conduisant tranquillement appela ensuite la mère Patterson, quand elle répondit à son appel, il pencha la tête en arrière et adressa un clin d'œil furtif en offrant sa plus belle dentition à Mac. Maman, c'est Jimmy... merci et toi ? C'est une belle journée, n'est-ce pas ? ... je suis avec Mac, on est passé chez Smithy ce matin et tu connais ce goinfre, il s'en est mis jusque là... haha ouais... écoute, c'est la troisième fois que je m'arrête pour lui, ça sort d'un côté ou de l'autre mais il est malade comme un chien ce trou du cul... ça lui apprendra ouais, pour sûr ! ... 'me mets en indispo le temps que j'le ramène chez lui et qu'il voit un toubib, tu sais bien que si j'le dépose juste, il fera quedal ce bon à rien... bref, j'ai mis Chris de Murfreesboro sur le coup, il est à côté, si t'as le moindre pépin tu le sonnes, il est prévenu ok ? ... niquel, je te dis quand c'est réglé notre galère... merci... à toi aussi bonne journée. Le Shérif raccrocha et éteignit sa radio. Merde chef quoi... pourquoi c'est toujours moi qui doit être malade comme un tuberculeux... tu m'fais passer pour un fragile auprès d'tout l'monde... T'inquiète Mac, tu passes p'tete pour un débile, mais derrière on va s'en payer une bonne tranche. Bande-lui les yeux à notre invité Mac, tu veux ? Ok... Quoi! Mais pourquoi ? Remue pas comme ça le ver de terros ou j't'en colle une, dit avec lassitude Mac. De son côté, Chucho essayait vainement et avec difficulté de se débattre et jouer des épaules pour empêcher Mac d'arriver à ses fins car il se rendit compte que dans sa situation, le seul panache qui lui restait serait de ne pas lui faciliter la tâche en gesticulant les mains attachées dans le dos. Bon t'arrêtes ton cirque ? lui lança le Shérif. Mais où vous m'emmenez tous les deux ? On a pas déjà passé devant votre piaule ? Y'est perspicace le p'tit crado hein Shérif ? Ouais Mac, allez bande les yeux de sa majesté avec grand soin on arrive. Et la voiture tourna soudain dans un petit chemin en terre où elle se mit à cahoter et ses pneus gronder en roulant sur le gravier qui se trouvait au fond des ornières. Chucho fut tellement surpris et secoué par ce changement brutal de cap et de terrain qu'il vint à plusieurs reprises se claquer le front contre la grille qui le séparait du Shérif tandis que Mac lui mettait la main dessus et lui enfilait de force un large morceau de tissu à l'odeur désagréable d'essence. Voilà, c'est fait chef ! Pas trop tôt... I s'laissait pas faire le bouffeur de churros chef, comme s'il savait ce qui l'attendait haha. Quoi ? Qu'est-ce qui m'attend ? Qu'est-ce que vous foutez avec moi bande de cons ? J'ai des droits ! Je

veux parler à mon avocat ! J'ai. TA GUEULE le bouffeur de churros, t'es rien ni personne ici et tu vas bien fermer ta gueule. On va t'montrer comment on passe l'envie de faire du bruit dans le coin. Et tu verras, tu seras un homme changé, promis haha.

La voiture s'arrêta. Chucho ne pouvait plus rien voir sous l'épais morceau de tissu que Mac lui avait serré sur les yeux, il ne pouvait plus que se fier à son ouïe et son odorat. Mac descendit du véhicule, puis le Shérif. Un des deux s'éloigna, ouvrit un cadenas sur une chaîne et poussa un large panneau coulissant de bois, l'autre vint ouvrir la porte de Chucho et le sortit en l'agrippant fermement par ses cheveux longs et poisseux. Chucho se débattit aveuglément une fois de plus, il criait, qu'est-ce que tout cela signifie à la fin, qu'est-ce que vous faites, vous êtes des agents assermentés par l'Etat non ? bordel de merde ! Et Mac lui envoya une mandale dans la gueule qui sonna complètement Chucho. Quand il se releva, il ne savait plus où se trouvait la voiture ou le bâtiment dans lequel s'était vraisemblablement engouffré le Shérif. Il n'avait plus qu'une chose à l'esprit : la peur de ce qui allait advenir de lui. Son instinct lui murmurait quelque chose, son sang battait à tout rompre dans ses veines, ses tempes. C'était comme si son crâne allait exploser, un métro vrombissant passait dedans et broyait tout sur son passage. Il n'avait qu'une seule chose en tête : fuir. Il posa un pied dénudé sur le sol, puis se redressa sur son autre genou puis bondit et se mit à courir à toutes jambes, le drap au vent, sans avoir la moindre idée de par où il allait. Maaaac, fais un peu attention à ta poule sans tête ! Oups, pardon Shérif. Chucho courrait tant qu'il pouvait, aveuglément, confusément, il ne sentait plus ses muscles travailler pour sa liberté, ni la douleur qui surgissait de chacune de ses foulées car ses pieds s'enfonçaient tantôt dans des fourrés épineux, tantôt dans de la terre battue recouvertes de pierres coupantes. Brusquement, Chucho sentit le sol glissait sous lui. Sa cheville droite l'avait trahi, il s'effondra de tout son long dans une sorte de fossé duquel Mac vient le tirer sans ménagement. Eh bin p'tit bonhomme, tu vois bien qu'ton destin est d'rester avec nous, pourquoi qu'tu veux nous fausser compagnie hein ? Va... va t'faire foutre bâtard... haleta Chucho. Tu sais, dans la position où t'es, j'ferais pas l'ingrat comme ça, un double cassage de jambes en règle est vite arrivé Churros-man... sans parler d'une balle dans la nuque. Mac porta Chucho comme un sac à patate sur son épaule massive, le sang affluait maintenant vers sa cheville qui gonflait de minute en minute. Il le reconduisit à la grange où le Shérif les attendait. Bah alors t'as déjà amoché le colis ? L'est tombé tout seul Shérif... s'est fait la ch'ville on dirait. Bien, enlève-lui les menottes Mac. Quoi déjà ? Fais ce que je te dis idiot et va vérifier que le moteur fonctionne toujours ok ? Mac passa derrière Chucho qui tenait en équilibre précaire sur une jambe. Poser sa cheville tordue au sol lui faisait un mal de chien mais ce n'était pas du tout ce qui l'inquiétait le plus. Depuis qu'il l'avait vu le Shérif, qu'il l'avait entendu s'adresser à lui, Chucho avait remarqué un ton profondément mauvais, méprisant à son encontre. Il pensait que cet homme, à peu près en face de lui, était prêt à tout pour l'humilier, pour lui montrer sa supériorité, lui prouver

qu'il était digne de l'autorité qu'on lui confiait même si pour ça, il fallait passer par des compromis ignominieux. C'était le prix à payer parfois, et Chucho se dit que pour ses actions des derniers jours qu'il aurait pu commettre tout aussi bien que ne pas commettre, car il n'en avait pas le moindre souvenir, il lui fallait maintenant en payer le prix, de sa personne. Mais le sentiment d'injustice le fendait en deux, s'il n'avait pas souvenir de tout ça, comment pouvait-il en être coupable et châtié sur la foi du témoignage d'autres que lui ? Je ne suis pas fou, non, se rassura-t-il, c'est eux les timbrés ! Mais comment faire entendre au monde son erreur ? Pendant quelques minutes, son agitation mentale, ce bourdonnement de pensées qui vrillait son cerveau et l'accablait l'extirpa de son poids terrestre au point qu'il ne portait plus attention aux faits et gestes des deux cowboys. Soudain, une poigne ferme l'emmena sur une planche à bascule, Mac l'allongea et le Shérif lui prit un bras qu'il enroula d'une chaîne, puis le second, tandis que Mac s'occupait de lui lier les pieds en prenant bien garde de serrer la chaîne autant que possible sur sa cheville blessée. Chucho hurla, pour refuser symboliquement le sort qu'on lui réservait, mais dont il n'avait pas idée, car ici dans ce domaine, la cruauté des supplices que peut faire subir un homme à un autre n'a d'égal que toute l'imagination jamais déployée dans les arts, mais il hurla surtout de douleur sentant chaque maillon de métal coulisser les uns dans les autres et meurtrir sa chair. Toute la question, p'tite pute de bouffeur de churros, c'est de savoir quand tu vas craquer tu penses pas ? Personnellement, j'ai une sainte horreur de ce stade où la victime supplie ses bourreaux, alors si tu t'sens de craquer et faire la fiotte à me demander pardon, c'est maintenant, après j'veux pas qu'tu nous gâches notre plaisir, on veut t'entendre gémir, te tordre et chialer mais pas supplier, vu ? Chucho respirait bruyamment, des mots piochés aléatoirement dans le dictionnaire que transportait sa caboche affluaient, comme si une coulée de merde devait se déverser de son trou, il n'en résultait que des débuts de phrase incompréhensibles et confus dont le sens paraissait pourtant clair : l'animal sentait sa fin proche. Le Shérif sortit un couteau de l'étui qu'il gardait à sa ceinture, à côté de son arme réglementaire, il le balada le long de la peau tannée de Chucho, de ses muscles fragiles, retraçait une nouvelle autoroute délicate parmi son réseau veiné, et en deux mouvements vifs fit sauter le reste du pagne qui l'habillait. C'que j'aime avec cet endroit, c'est qu'on est bien tranquille, dit le Shérif, quand j'ai des comptes à régler, c'est souvent ici que ça se termine... Une vieille grange abandonnée où pourrissent quelques cadavres... Avant on y fabriquait de l'alcool j'crois bien. C'était à une tante, toute ridée, et elle s'était même installée un petit coin pour s'amuser. Un soir au bar, alors que j'venais d'arriver en ville, cette tante me propose de visiter son atelier, comme elle disait, avec son air salace. Elle avait un vieux bidet pour des clients de passage, elle se doutait pas du tordu que j'étais haha... ni que j'venais d'être nommé Shérif en prime de ça. Bref, en deux temps trois mouvements, elle s'est retrouvée à ta place avec son cheval et une queue comme t'en verras jamais dans le cul, et j'peux t'dire que l'bidet l'a bien embroché. J'ai réussi à lui faire promettre d'arrêter ses déviances, elle a

récité avec moi trois Je vous salue Marie, et je lui ai collé une balle dans la tête, l'aurait pas été bien loin avec son anus déchiré de toutes façons... Et quelques secondes après, qui voilà ? C'est moi haha... Ce bon vieux Mac ! Ouais, c'est comme ça qu'on s'est rencontré. Et tu venais pour quoi toi haha ? Pour prendre le bidet, pas pour m'faire prendre par l'bidet ! Ce salaud payait la tantouze pour se payer l'cheval, pas croyable non ? Les deux hommes rirent ensemble, Chucho était nu, frissonnant, et allongé sur le large panneau, il suait abondamment car il comprenait le degré élevé de perversion qui habitait en puissance les deux hommes de loi. L'un des deux s'éloigna et mit en route une machine. Le second s'approcha de lui. J'vais être direct avec toi p'tit gars, non seulement t'as pas tiré l'bon numéro en venant faire le mariole ici, mais en plus t'es tombé sur nous, alors tu vas ni t'en sortir, ni passer un bon moment et ça, c'est la dernière chose certaine qui te reste dans ta vie de merde... file-moi les pinces Mac... merci... J'vais t'poser une série de questions toutes simples auxquelles tu vas répondre en disant la vérité vraie... si la mémoire te r'vient pas j'vais t'y aider donc t'inquiète pas pour ça ok ? Chucho ne répondit pas et tandis que dans le fond un moteur ronronnait, il sentit deux morsures lui manger la chaire de son mollet droit, et au même moment il reçut une décharge électrique qui incendia la zone de la morsure des pinces et traversa son corps de part en part, son cœur bondit comme ses entrailles, il pensa que tout ce qu'il contenait voulait maintenant se faire la malle ou exploser. J't'ai demandé si t'étais ok. Oui... ah putain d'merde... oui oui ok... aaah... par pitié putain... qu'est-ce que vous faites bande de dégénérés ? Le Shérif resserra les pinces autour de deux doigts de pied crasseux de Chucho. AAAAAH ! ... Oups pardon j'ai glissé, c'était une vraie question ? On va te torturer jusqu'à ce que mort s'ensuive vraisemblablement p'tit con. C'est que la première des trois étapes de ton ascension pour rejoindre le paradis des raclures mexicanos de ton espèce. Le Shérif monta à la hauteur du buste de sa victime et plaça les pinces sur chacun des tétons de Chucho. Les poils aux alentours de ses pectoraux cramèrent, et les mâchoires qui mordaient la fragile chaire brune laissèrent échapper de fines gouttelettes de sang chargées d'électricité. Dis-donc Mac, tu trouves pas que ça pue ? Si Shérif, ça pue le cochon grillé. Ça te rappelle pas l'odeur dégueulasse des cuisines d'un Taco Bell qu'on a fermé l'année dernière ? P'tete bien maintenant qu'tu l'dis Chef... Tu t'appelles comment Pied Tendre ? ... j'sais pas, j'ai perdu la mémoire j'vous ai dit... Mac t'augmentes un peu le voltage pour notre ami ? Tout de suite Chef. J'VOUS JURE ! ME SUIS REVEILLE C'MATIN, ME SOUV'NAIS PLUS DE RIEN, C'EST UN PUTAIN DE CAUCHEMARD MIERDA, J'SAIS PLUS QUI J'SUIS C'QUE J'AI FAIT, ON M'DIT QUE J'AI FAIT LE CIRQUE A DROITE A GAUCHE. Alors t'avoues ? Quoi ? T'avoues que t'es la personne qu'on r'cherche non ? Quoi ? Non non, j'en sais rien moi ! Alors pourquoi tout l'monde vient te trouver en te disant que t'es l'coupable ? Y'a rien qui s'passe dans ta caboche ou alors t'attends que les deux fils se touchent ? Chucho n'eut pas le temps de répondre, le Shérif replaça les pinces sur les tétons de Chucho, son corps sauta et convulsa sur place, retenu par les chaines à ses quatre

extrémités. Dis-donc Mac, regarde ça, il s'est pissé dessus le macaque, c'est conducteur ça la pisse non ? J'pense bien chef, pourquoi vous lui pinceriez pas la queue au prochain coup ? Stop, j'vous en supplie, commença Chucho en larmes, en se tordant de douleur tant qu'il put, j'ferai ce que vous voudrez mais arrêtez par pitié... T'entends ça Mac? Il fera c'qu'on voudra... Ouais mais on peut déjà faire ce qu'on veut de lui là non ? Eh dis-donc, t'es pas la moitié d'un toi tu sais ? Ils rigolèrent, puis le Shérif se retourna vers Chucho. Tu veux pas te rappeler ton blaze d'indigène ? Ça serait plus simple tu sais, ça t'éviterait... bon pas grand chose... mais p'tete quelque chose ouais, disons que j'te crame la bite... Je... je peux pas... Tu peux pas quoi ? Je peux pas m'rappeler... j'y arrive pas. Tu penses pas que deux ou trois p'tits coups d'jus encore ça t'ferait pas revenir au clair ? N... non... non... Dans le doute ? Au bout de quelques séries de décharges électriques, aussi furtives que montant en puissance, des hurlements de douleur brute qu'éruçait un corps qui se vrillait dans un sens ou l'autre, Chucho ressentit un flash pénétrer le fond de son crâne, à l'endroit où celui-ci tapait de toute ses forces le panneau de bois afin que l'un ou l'autre ne se brise. Dans cet éclair, il crut reconnaître une silhouette paternelle qui le portait puis le déposait au sol, tout ce qui l'entourait était flou, et l'ombre lui dit quelque chose comme « te voici sur la terre des hommes, Jesus Cristobal Nava, et plus que du courage, c'est de la chance qu'il te faudra, alors va, mon fils » avant que son souvenir ne s'éteigne. Une décharge supplémentaire lui pourfendit les muscles et les plus petits centimètres de son corps, mais il ne hurla pas cette fois. Tiens ? ... Jesus... Cristobal... Nava... Tu dis ? JESUS CRISTOBAL NAVA... C'est son blaze Mac ? J'crois bien ouais. Bon, après tout y'a pas quinze mexicains qui ont pointé ici ces derniers temps... et ça t'es revenu comme ça ou il te faut encore un peu d'aide pour que tu déballes le reste ? Elle ou plutôt il est où ton poulet déviant ? ... Hein ? ... Sais pas... Ah bin dis donc mon vieux, tu t'rends pas la tâche facile... J'sais rien, j'vous l'jure, pleurait Chucho tout à fait. Et le Shérif, sous l'œil rieur de Mac, continua à faire sursauter le corps en nage du jeune mexicain. Quand il vit qu'il ne tirerait plus ni un renseignement supplémentaire de cette bouche qui avait fini par vomir tout ce que son estomac contenait, ni une supplication ou un beuglement, le Shérif renvoya les pinces à Mac, il tourna une manivelle reliée à une roue crantée sur le côté du panneau, qui inclinait dans un sens ou l'autre la victime. Chucho se retrouva ainsi en quelques minutes la tête en bas et les pieds surélevés. On déposa un large tissu éponge sur sa tête qui dissimulait avec peine l'odeur infecte de sa chair brulée. Son esprit le quittait de temps à autre, le goût du sang et du vomis avaient envahi sa gorge, l'urine avait coulé le long de ses flancs et mouillé ses cheveux, il sentait et à la fois ne sentait plus aucune partie de son enveloppe corporelle. Il se dit que la douleur devait être telle que son cerveau n'arrivait plus à correctement l'évaluer, la localiser, à coordonner ses réactions physiques, mentales avec un tel degré de douleur. Quelque chose devait s'être rompu en lui. Tout à coup, un jet d'eau lui sauta à la gueule, vint le rafraîchir et lui faire reprendre peu à peu ses esprits, l'eau imprégnait l'épais tissu

posé sur ses yeux, sur sa figure, il tournait la tête d'un côté et de l'autre, ouvrait la bouche pour essayer de respirer mais l'eau n'arrêtait pas de couler, lui coulait à l'intérieur, le tissu collait à ses narines et l'empêcher d'inspirer de l'oxygène, Chucho mit du temps, suffoquait, mais finalement compris que la deuxième étape de sa torture avait commencé, il s'affolait, tirait sur ses chaînes, essayait de projeter ses membres, en vain, les deux hommes cherchaient sans aucun doute à le noyer.

Aux yeux du tortionnaire aguerris pourtant, la position étudiée dans laquelle se trouvait maintenant la victime sur sa table à bascule empêchait qu'une issue fatale se produise avec cette cure par l'eau. Placés plus haut que le reste de l'appareil respiratoire, les poumons ne connaissaient ainsi que peu de risques de se remplir tout à fait de liquide. Chucho n'avait plus aucune idée du temps qui passait, du nombre de minutes, de litres de flotte que le robinet ouvert laissait couler le long d'un tuyau de plastique jusqu'à son visage masqué de toile. Il ne savait plus si c'était quand ses muscles à l'agonie se raidissaient tout à coup contre l'étreinte métallique ou si c'était son absence totale de réaction, mourant à peu près, qui intimait à Mac de couper l'arrivée d'eau. Il n'entendait plus ce que les deux hommes se disaient, et quand le murmure aquatique ne remplissait plus ses orifices, il en recrachait et dégueulait tellement qu'il ne pensait pas respirer posément. Du reste, inspirer le révoltait tant il avait peur que plus d'eau encore n'envahisse les quatre-vingt pour cent de flotte qui constituaient déjà son corps, et expirer l'irritait et le blessait. Pendant qu'il reprenait ses esprits, le Shérif et Mac s'octroyaient une pause au milieu de leur dur labeur, s'ouvraient une cannette de bière et discutaient de la suite des événements. Au début, le Shérif avait pensé torturer sa victime afin de lui soutirer des renseignements, et puis, il ne sut dire trop comment, mais il finit par simplement oublier de poser ses questions qui ne comptaient pas pour grand chose. Si lui et Mac prenaient vraisemblablement leur pied à pousser dans ses dernières limites le corps humain et la vie vacillante, la quête du renseignement balayée, il ne leur restait plus qu'un seul objectif : exercer le gouvernement de leur plaisir et de leur pouvoir, avec pour fin de radier de la surface une existence qu'ils avaient rendue minable et méprisable. Le Shérif et Mac s'étaient enfilés un pack de six quand ils décidèrent de reprendre leur activité favorite mais Mac fut au regret d'annoncer au Shérif que la cuve où croupissait l'eau de pluie qui arrosait leur légume préféré serait bientôt vide d'après le coup d'œil qu'il avait glissé à l'intérieur un instant plus tôt. Il s'apprêtait à abandonner quelques minutes le mexicain au Shérif pour aller se soulager la vessie quand ce dernier le rappela : tu viens pas d'me dire que la cuve était vide ? Si, si, quasiment chef, pourquoi ? Et tu viens pas d'me dire que ton réservoir à toi était plein ? Si mais quel est le rap... ooooooh... Haha, t'as pigé Macaroni ! Viens m'aider, j'veis lui enfoncer ce tuyau dans la gueule et t'auras qu'à pisser d'dans hahaha ! Le Shérif ramassa sur un établi adjacent une section de tube en plastique d'une petite dizaine de centimètres de diamètre et de long qu'il enfonça dans la gueule de Chucho, après avoir ôté la serviette humectée

de son visage et en prenant garde à ne pas laisser trainer ses doigts entre les dents du mexicain. Mac dézippa sa braguette, se positionna derrière la tête de Chucho qui n'y voyait toujours rien avec son bandeau et visait l'entrée de l'entonnoir qu'il atteignit du premier coup avec son jet d'urine. Celle-ci se déversa jusque dans la gorge de Chucho qui à son contact s'étrangla et se débattit de nouveau. Aaaah ça fait du bieeeen de pisser un bon coup dans la gueule d'un salaud de mex... Ayant bien picolé, le trait de pisse de Mac fut presque sans interruption pendant plus d'une minute tandis que le liquide fumant qui débordait de la bouche de Chucho coulait de part et d'autre de son visage dans un râle indescriptible. Tiens, voilààà, dernières p'tites gouttes mon ami, et hop, encore une p'tite rasade pour la route, haha ! Eh Mac... Ouais Shérif ? Tu m'as donné envie de me vider aussi haha ! A ton tour alors chef, mais j'vais bien le tenir cet énergomène, qu'il en perde pas une miette ! Et l'histoire se répéta, le Shérif urina en direction du bout de tuyau en gémissant de plaisir, pendant que Mac, installé sur la table, immobilisait de sa force la cible. Chucho ne put faire autrement que d'avalier un nombre conséquent de centilitres d'urine auquel se mélangeait ses dernières larmes salées. Sous le poids du colosse, il n'avait plus ni l'énergie physique pour lutter, ni même mentale de croire que sa vie pourrait après ça, décemment continuer. Il était détruit, souillé, humilié. Toutes les parties de son corps lui cuisaient. Il en venait à penser au plus profond de son être que la mort ne serait pas un maigre soulagement, mais les deux hommes n'en avaient pas tout à fait fini avec lui.

Dès lors, tout s'enchaina à une vitesse ahurissante pour Chucho. Le Shérif et Mac voguaient de son corps à des endroits qu'il ne pouvait deviner dans l'espace noir qui l'entourait, lorsqu'il sentait leur présence auprès de ses membres, une lame, un clou, un choc meurtrissaient sa chaire. Le Shérif usait d'une lame pour soulever la peau au niveau du biceps frêle, Mac enfonçait des clous de longueur variable dans les pieds et les chevilles à l'aide d'un robuste maillet, le Shérif revenait avec une énorme pince coupante et soulageait Chucho de quelques phalanges dans des hurlements déchirants de souffrance avant que Mac ne brise entre deux planches de bois le tibia, la clavicule ou le poignet du mexicain. Chucho s'évanouit plusieurs fois et se réveilla sous les coups de la douleur qui hurlait de nouveau en lui. Quand une accalmie lui fit comprendre qu'aucun autre supplice ne s'était déclaré depuis plusieurs dizaines de secondes et que les deux hommes ne s'affairaient plus à rien, son esprit eut toute la mesure du mal qui le dévorait. Il n'y avait pas une partie de lui qui lui semblait avoir été épargnée par un instrument de torture. La douleur l'inondait littéralement. Une pensée fugitive progressa dans sa tête : jamais je ne pourrai plus vivre après cela, se dit Chucho, et de toutes façons je vais crever ici... Un épais bourdonnement et le sang battant ses tempes le coupaient de ce qui lui était extérieur. Pour Chucho, il n'y avait plus de réalité que dans la charge de son corps mutilé et dans l'omniprésence de la lente et insupportable agonie. Comment ne pas mourir ici, pleurerait-il tout bas, en lui-même, comment puis-je encore avoir conscience de mon mal. Soudain, l'étreinte qui lui enserrait le crâne se soulagea et le bandeau qui lui masquait la vue tomba.

La lumière du jour, qui filtrait du dehors à travers les interstices des longues planches de bois des parois de la grange, procurait à la salle une lumière tamisée si douce et presque orangée, qu'on eut dit celle d'une belle soirée dorée. Ses yeux se réhabituèrent au spectacle navrant de ce que l'existence peut offrir à l'homme face à la souffrance sans limite, l'intérieur banal d'une grange comme il peut en exister des centaines de milliers de similaires. Des instruments épars, un reste de foin, une carcasse de bagnole au moteur éventré, un établi poussiéreux dans un coin, et deux hommes aux prises avec les chaînes qui retiennent un homme ensanglanté du destin qu'il peut se forger. Des chaînes qui le soumettent au destin qu'on a trouvé pour lui. T'es libre petit homme. Et le Shérif, las, dut répéter sa phrase deux fois afin qu'elle pénètre proprement le conduit auditif de Chucho et parvienne à être décryptée par les restes de son cerveau en flammes. Par-delà ses os brisés, ses membres amputés, ses plaies béantes qui déversaient encore des filets de sang épais, la brûlure cuisante d'un fer sur sa hanche, sa cheville en passe d'imploser, les clous qui punctuaient ses pieds, l'odeur infecte qui émanait de lui et le pénétrait, par-delà ce à quoi il en était réduit, Chucho était libre. L'air vaguement dégoûté du Shérif et de Mac qui rangeaient et nettoyaient leurs instruments de précision le confirmait, la séance était levée, les juges se retiraient et le tribunal allait fermer ses portes, merci, bonsoir. Chucho n'eut cependant pas la force de se redresser. A vrai dire, même rabattre ses bras le long de son buste lui semblait un effort inimaginable, et il n'arriva tout au plus qu'à lever la tête brièvement afin d'apercevoir l'état horrible dans lequel son enveloppe était. Mac finit par passer un coup de jet d'eau au sol puis s'approcha de la bascule : t'as pas entendu ce qu'on t'a dit ? Tire-toi, t'es libre bouffeur de churros. Il n'émit aucune réponse. Tire-toi qu'on t'dit, j'dois laver la table. Le Shérif approcha d'eux : qu'est-ce que tu fous encore là toi ? J't'ai dit de décaniller. T'en veux encore ou quoi ? Mac arrosa la table et l'eau caressa les plaies de Chucho qui serra les dents et grogna à son contact. Viens m'filer un coup d'main pour le bouger et l'mettre sur le ventre Mac s'teu plaît. Ils positionnèrent Chucho sur un coin de table, les jambes ballantes dans le vide et Mac continua de nettoyer le reste de la surface de bois sale que le sang colorait. Dans un effort ultime, Chucho, allongé face contre la table, hasarda ses deux jambes et sentit la plante de ses pieds se poser au sol. Ces mouvements effectués avec une retenue complète furent si douloureux qu'avant que la sensation de la terre battue s'imprégnant sur la plante de ses pieds ne l'atteigne, Chucho était complètement sûr qu'il ne pourrait pas aller plus loin par ses propres moyens. Ses jambes ne pouvaient en aucun cas le soutenir. La clavicule brisée l'empêchait de lever le reste de son bras gauche. Il manquait plusieurs phalanges à ses doigts endoloris. Même le doux rêve de ramper lui semblait dérisoire, inaccessible. Shérif, j'crois qu'il veut du rab le basané. Le Shérif sortit un tube de plastique d'une armoire à pharmacie fichée au mur de la grange et se positionna derrière Chucho. Il défit sa boucle de ceinture, dézippa sa braguette et sortit sa queue qu'il malaxa quelques instants. De l'autre main, il fit sauter le bouchon du tube de vaseline qu'il appliqua directement au

milieu des fesses nues de Chucho. Le froid du gel réveilla les douleurs des zones adjacentes engourdis, tandis que le Shérif se rapprochait, le pantalon trainant sur ses bottes. Avant de lui pénétrer sauvagement le cul, le Shérif aplatit de sa paume son couteau sur les hanches de Chucho. Celui-ci cria, mordit le bois et sentait à mesure que les reins du Shérif claquaient ses fesses toutes ses douleurs se réanimaient, avec une intensité décuplée. Chucho était incapable de faire le moindre geste de résistance pendant que cet homme abusait de lui à sa guise et le violait. Il éclata en sanglots, non pas pour ce qui lui arrivait en tant que tel, mais parce qu'il avait cru un instant à ce mirage d'une liberté retrouvée, acquise à un prix abominable. L'espoir putain, se disait-il, l'espoir... quel enulé. Pourquoi l'espoir de l'homme ne pouvait-il jamais crever qu'avec lui ? Le Shérif allait et venait à bon allure dans le corps amorphe de Chucho et en face de lui, après être passé chercher une cassette dans l'autoradio de la voiture, Mac se mit également à l'aise et commença à se masturber devant le spectacle que lui offrait son supérieur. Hé, le bouffeur de churros, tu vas goûter au mien pendant que le chef te pète la rondelle ! Il approchait son pénis raide de la gueule de Chucho. Allez, goûte mon churros, fais pas l'difficile, allez p'tite pute de mexicain... Et Mac continua à l'insulter tout en lui claquant son membre de part et d'autre du visage et que Chucho gardait la bouche obstinément fermée et le regard dur perçant derrière les larmes. Quelques petites minutes plus tard le Shérif déchargea sa semence dans l'anus du mexicain, s'essuya dans le drap qui lui servait de toge qu'il rejeta, et reboutonna son pantalon, avant que Mac ne prenne sa place. Tu vois p'tite chienne galeuse de Mexico, si elle te rentre pas dans un trou, elle rentrera dans l'autre haha. C'était comment Shérif ? Bien serré Mac, bien, bien serré... Vous seriez gentil d'mettre juste play pour la musique s'il vous plait. Le Shérif appuya sur la touche d'un antique poste radio-cassette posé sur l'établi qui cracha depuis son unique baffle les premières mesures surmontées de la voix de baryton d'une chanson de Barry White. Le Shérif soupira et Mac commençait à filer bon train dans ses coups de butoir. Tantôt il serrait la taille du mexicain de ses deux mains, tantôt il lui tirait les cheveux en l'insultant à l'oreille et en le cambrant tant qu'il pouvait, mais Chucho, malgré la douleur, ne desserrait pas les dents au grand regret de son assaillant, regret qui se transformait en colère, puis en défi, le forçant à être toujours plus brutal, avant de redevenir une source de plaisir et d'excitation pour Mac. Lorsqu'après une éternité, celui-ci éructa et se vida les couilles, il fourra un dernier coup de rein au corps mou de Chucho qui s'effondra ensuite et roula au sol dans un bruit sourd. Mac ne sut pas déterminer si l'amoncellement de viande qui gisait à ses pieds était encore conscient, ou même en vie, il le tapa deux fois du bout de la botte en remontant son jean et n'obtint aucune réponse. Il reprit sa cassette du ventre de l'appareil et vit que le Shérif se tenait dehors près de leur véhicule, puis se retourna une dernière fois vers Chucho : j'espère que t'as autant pris ton pied qu'moi ma p'tite salope de bouffeur de churros, en tout cas tu peux être sûr que si tu l'avais pas déjà et que tu pensais encore t'en sortir, te v'là maintenant avec un double sida haha ! On r'passera

d'ici une bonne semaine brûler tes restes puants, d'ici là, crève bien sale chien galeux !

C'est une bonne journée comme je les aime ça Shérif... Ouaip... Se farcir un enculé d'étranger avec vous c'est toujours le panard, j'vous l'dis... Mmm... Vous pensez à que'que chose ? Ouais, Mac, j'me demande après ça où qu'on pourrait bien bouffer ce midi. Tu dirais quoi d'aller à El Mariachi ? demanda le Shérif rieur par dessus ses lunettes d'aviateur. Haha, j'ai eu ma dose de mexicain pour un moment j'crois, pas vous ? J'en ai jamais assez tant qu'il en reste moi Mac. Si vous voulez on fait demi-tour et on repart pour un second round Shérif. Bon allez, un p'tit Kentucky Fried Chicken ? Vendu ! ... Dis-moi Mac... Chef ? ... Pourquoi t'es toujours obligé de fourrer ces tocards sur de la musique de noir ? ... Pardon ? ... Marvin Gaye, Prince la dernière fois, et puis maintenant Barry White, c'est quoi ton problème putain ? ... Je... Barry White est pas blanc ? Non putain Mac ! Non ! ... Ah... j'savais pas désolé, j'pensais que. Tu pensais rien du tout abruti ! C'est pas toujours marqué d'ssus quand c'est des négros et Barry White est le plus gros de tous les négros, bouffon ! ... Pardon Chef... j'ferai attention la prochaine fois... Si tu t'ramènes avec du Michael Jackson enfoiré haha... j'te jure que j'te troue l'cul deux fois !

Le véhicule qui transportait le Shérif et son adjoint hors du chemin de terre roulait depuis une poignée de minutes, quand brusquement le ciel bleu céda la place à d'épais nuages chargés. Le vent se leva aussi subitement, les herbes folles se couchaient sous le passage des bourrasques, la voiture chancelait, et se soulevaient par intermittence des déchets qui traînaient sur le bord de route, des feuilles et amas végétaux filant dans les rafales, une nuée de poussière surgissait tel un voile de tulle lointain venant s'abattre bientôt sur les vitres de la voiture ainsi qu'une pluie de fine grêle noire. Lancés dans la direction de Courtland, le Shérif remarqua bientôt que le véhicule avait de plus en plus de mal à progresser. De la pédale, il colla son pied au plancher de la cabine, le moteur tournait à fond mais la voiture n'avancait presque plus, tant le vent les repoussait de son souffle puissant. Le Shérif se résigna et amorça une manœuvre pour retourner le véhicule, il le maîtrisa avec difficulté et finalement, finit par se faire porter par le vent. Le quatre-quatre fonçait dans la direction opposée à une vitesse folle sur la route déserte, uniquement balayée par des morceaux de bois ou des débris qui claquaient comme des balles au contact de la tôle de la carrosserie. Putain de merde c'est quoi cette tempête, fit le Shérif excédé, j'arrive à peine à conduire cette savonnette ! La radio était coupée, ils filaient à une vitesse toujours plus élevée vers une nébuleuse de ouate noire qui s'était formée dans le ciel et le vent semblait les y conduire tout droit. On va quand même pas s'manger une tornade quoi ! Le paysage qui disparaissait à leur passage s'assombrissait et tournoyait sous la folie de la tempête. Au loin, la grange maudite paraissait se faire absorber par les nuages bas et crépusculaires. Bientôt, le véhicule fut totalement hors de contrôle, le frein à main ou le braquage des roues n'y faisaient plus rien et les pneus glissaient furieusement sur l'asphalte ainsi que des patins sur une piste de glace, et le Shérif désespéré et apeuré tournait frénétiquement le

volant dans une direction puis l'autre sans que le véhicule ne réponde. La voiture était littéralement portée à la mesure du vent, un tourbillon la guidait sans difficulté et l'emmenait se révolutionner à la manière d'une jeune et gracieuse ballerine. Plus loin, sous les soufflets rageurs de l'air s'arrachaient ici un tronc effeuillé, là un poteau électrique esseulé ou une clôture entière qui venaient se repiquer d'un coup de couteau sec et incisif dans la terre. Tout à coup, une forme noire longiligne vint s'exploser sur le pare-brise. Les deux hommes absolument paniqués sursautèrent et crièrent au contact de la chose qui fendit en un millier d'éclats la vitre qui restait toujours en place. Un énorme poisson d'au moins soixante centimètres était tombé du ciel et s'était écrasé sur le pare-brise d'un véhicule balayé par le vent comme un fétu de paille. Puis Mac s'aperçut qu'une dizaine de mètre au devant de lui, un second poisson dégringolait du ciel et frappait la route, effectuait deux ou trois saluts inespérés de la queue avant qu'un autre à sa droite ne mange le bitume, et encore un, et un autre, puis une tempête de poissons de ce même calibre, un banc entier se déversa sur la chaussée, comme une vague de marée transportée à plusieurs centaines de kilomètres de la côte, et la voiture qui continuait sa route se recouvrit rapidement de ces êtres visqueux qui cabossaient le métal dans des explosions sourdes. Certains éclataient en morceaux, et d'autres appelaient à la pitié de tous leurs yeux inquiets et leurs ouïes pour un peu de cette eau essentielle à la vie qu'on commercialise dans le désert qu'on nomme la terre des hommes. Les traits noirs frétilants s'élançaient du ciel et suivaient le courant, le même destin que celui de leurs frères. Il en tomba des centaines de cette façon, des milliers peut-être, qui, projetés par le vent, venaient s'essaimer sur la chaussée trempée et annoncer un nouvel ordre des choses. Demain, les oiseaux voleront sous les tunnels de terre et les poissons nageront librement en fendant les masses d'air. Voilà ce que mille bouches bleues et béantes au rythme pantelant disaient secrètement en leur langage muet. Puis, aussi soudainement qu'il était né, dans un dernier coup de revolver céleste, le vent s'abattit et disparut. Une lumière lointaine et oblique creva l'horizon. Sans que le Shérif ou Mac y prêtèrent attention, la voiture s'était immobilisée en un endroit au milieu de la double voie, recouverte d'abats et de bosses qui constellaient la carrosserie. En quelques minutes à peine, la tempête avait distribuée assez de poisson pour recouvrir d'un bout à l'autre, aussi loin que la vue pouvait en juger, la route des deux hommes. Certaines bêtes se laissaient glisser vers un fossé réduit, sur le bas-côté, d'autres peinaient encore à comprendre leur sort de phénomène météorologique aussi brutal que rarissime, et tapaient du bout de la queue un sol trop dur pour être celui de leur réalité d'antan, les derniers, dans un sursaut nerveux cherchaient à l'emporte-pièce leurs restes éparpillés que des voisins suçaient en quête d'une goutte d'eau salvatrice. Le Shérif sortit précautionneusement de la bagnole, et prit garde à ne pas glisser dans la bouillie odorante qui maculait le bitume, puis poussa un juron tout bas, c'était là tout ce dont il était capable. Mac restait à sa place, éberlué par l'étrange spectacle auquel ils venaient d'assister. Après ça quoi ? se disait-il, des poissons qui pleuvent du ciel, c'est impossible, et

pourtant c'est là, au dehors de moi. Plus jamais j'écouterai Barry White... Il respirait bruyamment en proie à une crise d'angoisse aiguë tandis que le Shérif, les mains posées sur la taille, se tournait de part et d'autre en contemplant l'extrémité de la route et en se demandant jusqu'où irait comme ça le monde, et s'il ne valait pas mieux opter, en lieu et place du Kentucky Fried Chicken initialement prévu, pour une bonne vieille truite fumée. Dans leur dos, Dieu éclairait une étrange chapelle.

Chucho se réveilla.

Chucho se réveilla non pas parce qu'un banc de poisson était tombé du ciel ou que la lumière divine du soleil piquait ses paupières de ses fines aiguilles inquisitrices ou réchauffait dans des géométries variables ses membres que la température et le sang quittaient. Il imaginait ses vaisseaux internes, au creux de son réseau de veines, à la façon des films de guerre sous-marins, au moment où l'alerte rouge est donnée, navrante et retentissant d'un bout à l'autre du navire où les hommes n'ont plus d'autre choix que de couler, il imaginait le niveau de la mer les submerger, l'eau gonfler tout son corps et le remplir par quelque côté comme une outre, il n'avait plus la force de lutter, il imaginait en divaguant devenir de l'eau, et se séparer en tas de molécules qui se perdraient pour reformer, un jour, ailleurs, peut-être, quelque chose de mieux que ce qu'il n'avait été. Chucho passa ses derniers instants de conscience à délirer à moitié sur le déroulé de son enterrement. Il essayait, depuis les bancs, de reconnaître ceux qui étaient à ses côtés, ceux qui liraient un verset ou diraient quelques mots pour vaguement le rappeler. Il se demandait si sa mère, ou sa sœur, pleureraient, et si oui, pour quelle raison au juste car dans sa mémoire embrouillée il ne pouvait retrouver un seul souvenir d'amour sincère entre eux. Il n'était en définitive qu'un bon à rien. Un trou à merde supplémentaire de cette planète. Une bouche à nourrir et maintenant à mourir. Un ensemble noueux de milliers de douleurs entrelacées, unies en un mal, en une fin, plus précoce. Chucho se demandait ce que le prêtre trouverait à dire sur un tel sac à merde comme lui, à quel saint il le recommanderait, et à quoi bon, pour qui ne voulait plus être sauvé. Il se remémora ce flash qu'il avait eu de son père... c'est plus que du courage, de la chance qu'il te faudra... et ce réveil sous les futaies scintillantes, l'herbe sous ses pieds, le drap qui lui caressait la peau. Combien donnerait-il à l'enfant de choeur ? Son dernier repas avec les deux routiers, le motel, les deux marteaux séropositifs, il souffrait rien qu'à y penser, et il tenait sa place dans la file qui passait silencieusement devant le cercueil et se recueillait un instant plein de morgue et de solennité en dessinant une croix au hasard des points cardinaux qui régissaient leur existence. Chucho se réveilla et quand vint son tour, il se pencha par dessus le cercueil qui était garni de fleurs blanches, des lys. C'était vide, puisqu'il était là, lui, au dehors. Mais personne n'y prêtait attention. Il était un fantôme de plus dans ses rêves. Un cadavre de mexicain encore qui ne serait jamais découvert. Un mexicain qui d'un côté ou de l'autre de la frontière, disparaît.

Chucho se réveilla, rit et toussa un peu de sang à cause de ses absurdités. Un raie de soleil

l'irradiait et réchauffait son cœur en bout de course. Son père l'avait appelé Jesus. Prophétique non ?
... Haha... putain... qu-quel début... de... de... journée... de... merde.

CHEZ NOUILLE

Yoshio regardait depuis son futon et pour la sept cent vingt-quatrième fois le même documentaire. Ses yeux, cachés derrière de lourdes paupières qui lui donnaient cet air d'éternel endormi, ne s'attardaient plus que sur d'infimes détails de l'image du vieil homme qu'une journaliste intimidée interrogeait depuis le hors-champ. Le cameraman avait opté pour un cadre simple : on ne pouvait déceler dans le fond de l'image qu'un vase rempli de roses rouges ainsi qu'une estampe défraîchie coupée par le bord de l'image. Le vieil homme était assis dans un fauteuil de cuir type club qui couinait à chacun de ses mouvements, il était vêtu d'un costume gris légèrement satiné, et portait une paire de lunettes aux larges verres teintés. La peau élastique de son visage saillait le squelette qu'elle recouvrait, il était encore énergique, ne semblait d'aucune façon souffrir de son âge ou le trahir et répondait sans se faire presser aux questions redondantes de la jeune journaliste. A la vérité, Yoshio connaissait quasiment par cœur – pour l'avoir tant regardée – l'interview de cet homme qu'il admirait. Ses yeux focalisés sur un détail dans le fond de l'image sautaient d'un élément à l'autre tentant de découvrir encore, par une analyse accrue, quelque chose, un alignement cryptique que le son, la parole et le mouvement entrelacés en un signal vidéo, lui aurait jusqu'alors caché. Le vieil homme lissait sa cravate rayée, une main coupée surgissait du néant à sa droite pour lui servir un verre d'eau ainsi qu'une serviette immaculée sur un plateau entre deux questions maladroitement, tandis que lui, sans que la journaliste ne s'en rende compte, lui resservait ses sempiternelles histoires réchauffées, ses anecdotes romancées, cousues de fil blanc, tout roublard habitué qu'il était de l'exercice. Parfois seulement, des tournures de phrase caractéristiques de cet originaire de Taïwan trompaient Yoshio qui psalmodiait les réponses en même temps que son homme interrogé pour la sept cent vingt-cinquième fois – car Yoshio devait bien se rendre à l'évidence que pour qu'il vit cet enregistrement, on dut poser à l'intéressé les questions au préalable. Après le souvenir d'un soir d'hiver d'après-guerre, dans lequel la voix de l'homme décrivait en tremblant le dénuement auquel lui et sa femme faisaient face, comme une grande partie de leurs compatriotes japonais, il se remémorait ces files de gens déguenillés attendant dans un silence de mort seulement troublé par les gargouillis d'estomacs hurlant de faim, les visages indignés de ces gens possédant en tout et pour tout quelques derniers *yens* à dépenser dans un bol de bouillon chaud où trempaient de misérables nouilles de farine de blé qu'on appelle ici « *râmen* ». C'est ce triste souvenir de la pauvreté qui devait éclairer la route de cet entrepreneur, qui ayant compris que

chaque pauvre âme mortelle était un client potentiel, s'adonna pendant un an à mettre au point la recette qui allait révolutionner les habitudes culinaires du monde entier : Momofuku Andô devenait un soir de mille neuf cent cinquante-huit Mr. Noodle.

La voix de la journaliste en fond sonore expliquait l'origine de ces nouilles étrangères en regard d'autres considérées comme plus « traditionnelles » ici au Japon. Les *râmen*, en opposition aux *soba* ou aux *udon*, n'ont connu leur véritable essor qu'à partir de la seconde guerre mondiale, où leur recette se révéla à la fois peu coûteuse à produire, nourrissante et chaude pour le corps. Momofuku Andô se mit à réfléchir à un moyen à la fois efficace et rapide de goûter au plaisir de ce plat à domicile et en toute simplicité, son invention : les nouilles instantanées. D'abord cuites dans un bouillon assaisonné, elles sont ensuite placées dans un bain d'huile bouillante afin que toute l'eau contenue dans les pâtes s'évaporent et leur assure par là un délai de conservation de plusieurs mois. Desséchées, il ne restera plus qu'à l'acheteur à verser sur le bloc de pâtes entremêlées qu'un peu d'eau chaude afin qu'elle retrouve leur saveur et consistance d'origine. Mr. Noodle n'était pas peu fier de le dire, car passé ses quarante ans, il avait là réussi son premier coup de génie : concrétiser l'idée de révolutionner les pratiques de son pays. Il se plaçait dans la lignée des nobles inventeurs humanistes qu'étaient Edison, Pasteur ou Lumière. Son invention répondait à une demande vitale des plus démunis et il ajoutait que « sans nourriture, il n'y aurait ni vêtements ni toit, sans parler de l'art ni de la culture », mais Mr. Noodle, en peu de temps, se hissait au sommet d'une telle fortune qu'il comprit que s'il voulait l'accroître, il devait se tourner vers plus de cibles : le marché ouvert et le capitalisme des occupants américains allaient lui paver la voie royale. Mr. Noodle se souvenait à présent de voyages successifs dans le monde afin de constater, dans les pays voisins du Japon ou en Amérique par exemple, de l'adoption de sa recette de nouilles instantanées par des consommateurs étrangers à la cuisine nipponne. C'est à cette occasion qu'il vit quelque chose de peu habituel qui l'interpella : en Amérique, la population avait pour habitude de manger certains de ses repas dans de grandes tasses. Mr. Noodle racontait alors à la journaliste l'enthousiasme qui le saisit à l'idée qu'en fabriquant un récipient et en y fourrant ses nouilles instantanées à l'intérieur, le consommateur pourrait alors se préparer son repas presque où qu'il soit dans le monde, pour peu qu'il aie de l'eau chaude ! Et pourquoi se limiter au marché terrien ? Pourquoi ne pas conquérir, soyons fou, l'espace ! C'est ce qu'il fit, en mille neuf soixante-et-onze, Momofuku Andô avait eu une deuxième idée brillante qui allait définitivement l'envoyer en orbite et asseoir sa fortune ainsi que celle de sa société, Nissin, dans le monde de l'agro-alimentaire.

Alors qu'il regardait la rediffusion de cette émission, Yoshio se rappela la première fois que sa mère lui prépara des nouilles instantanées de Mr. Noodle : il était très jeune, mais il était persuadé de n'en avoir jamais oublié le goût. Même si le bol fumant qu'elle lui présenta devait ressembler aux milliers d'autres qu'il ingurgiterait par la suite – mais jamais à ceux présentés sur les

emballages – Yoshio croyait pouvoir se souvenir du premier d'entre tous, celui qui allait changer sa vie. Dès lors, chaque semaine, il réclamerait à sa mère un soir au moins consacré aux nouilles instantanées plaidant envers elle leur faible coût ainsi que le juste repos de la ménagère japonaise, qu'elle était en droit de demander. Devant l'engouement et le plaisir que prenait son fils à déguster un plat si simple et pratique, bien que légèrement vexée que celui-ci ne soit pas aussi enthousiaste pour aucun de ses plats traditionnels, elle accepta. L'émission montrait maintenant l'intérieur du musée des nouilles instantanées d'Osaka où déambulaient la journaliste accompagnée du célèbre et vieil inventeur. Pour les téléspectateurs, ils referaient ensemble le tour de la reproduction, à l'échelle, de l'atelier que l'homme avait placé dans la cabane au fond de son jardin, ainsi que le processus de cuisson des nouilles dans l'huile, avant de les déguster à une table nappée où ils discuteraient d'idées ou de prototypes étudiés au sein des laboratoires de développement de Nissin. Yoshio ne pouvait que rêver ou imaginer les produits décrits par Mr. Noodle car, des années après sa mort, aucun de ceux-ci n'avaient jamais été commercialisé. Yoshio avait goûté chaque type de nouilles instantanées jamais vendues sur le marché. Yoshio avait même plusieurs fois acheté aux enchères sur un site internet des stocks périmés d'une variété abandonnée après à peine quelques mois de mise en vente. Il en conservait quelques uns intacts, puis en goûtait un ou deux, suivant le nombre de paquets qu'il avait en sa possession ou de la chiasse qu'il attrapait à la suite de son repas. Quand il recevait un de ces produits rares, Yoshio se filmait avec une petite camera haute définition, bon marché, qu'il posait en face de lui et il présentait l'emballage à son reflet difforme dans l'objectif, décrivait la saveur, la composition, les différents éléments graphiques, le comparait à d'autres produits antérieurs ou postérieurs, d'autres gammes ou d'autres marques concurrentes, puis suivait scrupuleusement en énonçant intelligiblement les indications de préparation inscrites à l'arrière du paquet avant de les manger en faisant de longs bruits de succion comme il est de coutume quand on avale ses nouilles. Il postait ses vidéos le lendemain soir, après un bref montage, et y ajoutait une scène bonus récurrente : une description de l'odeur et de la consistance de ses selles après sa déjection matinale des nouilles digérées. Si cette fin n'était pas au goût de tous ses spectateurs et figurait comme une scène bonus de mauvais goût après le générique, le forum sur lequel Yoshio publiait son contenu saluait presque unanimement la persévérance de ce jeune lycéen en route vers l'accomplissement de sa quête ultime : être le plus grand collectionneur de nouilles instantanées et leur plus fin connaisseur vivant.

Durant l'ère *Reiwa*, Nissin Foods souffrit de la concurrence violente du marché de l'agro-alimentaire et du manque de renouvellement de son offre. Le brillant Mr. Noodle était mort en l'an dix-huit de l'ère *Heisei*, et même s'il avait fini de concevoir les *Space Râmen* deux ans avant son trépas, Nissin n'avait plus trouvé de si magistrales inventions pour étendre sa gamme de produits et proposer à ses clients des expériences encore inédites. Pourtant passés maître dans l'art de la pâte,

qu'elle soit *udon*, *soba* ou *râmen*, Nissin vendit d'année en année moins de produits et ses campagnes coûteuses de promotion massives, ses publicités incessantes soutenues par des stars grassement payées ou des lobbies n'y firent que peu de choses. Un jour, on découvrit qu'un employé culotté du service comptabilité avait calculé la banqueroute pour dans quelques années – ce qu'il n'avait pas vu venir c'est qu'il serait viré avant la fin de la journée. Nissin tenta d'investir ses dernières forces sur le marché encore naissant de l'Afrique où ses nouilles n'étaient pas encore répandues, et malgré leur coût ridicule et leur goût adapté aux cuisines locales, l'eau manquait encore trop cruellement à travers ces pays pour redonner aux nouilles instantanées le mérite nutritionnel qu'elles procuraient. C'est dans les bureaux nippons, où des mines alarmées croisaient d'autres employés soucieux luttant ensemble face à un naufrage collectif qui leur semblait inévitable, que le miracle eut lieu. Nissin lança son chant du cygne : deux recettes de *râmen* extravagantes destinées au jeune public. Portées par une mascotte représentant un petit garçon dont l'apparence excentrique rivalisait avec son air farouche et déterminé, tout droit sorti du cerveau malade d'un graphiste ayant raté sa vocation de *mangaka*, la nouvelle gamme de Nissin « *Cool râmen* » allait connaître malgré elle un succès retentissant. D'abord imaginée comme une vaste blague du laboratoire de développement, puis expérimentée avec deux saveurs plutôt concluantes (*Donpachi candy rocks* – une poudre sucrée crépitante au contact de la langue – et *Daifuku* au melon – *mochi*, ou sorte d'oeuf de pâte de riz gluant recouvrant un cœur au goût variable), pouvant toutes les deux se déguster chaudes ou froides, les recettes rencontrèrent un accueil enthousiaste sur les bancs d'essai de la marque auprès d'un panel d'enfants volontaires, et leur commercialisation dans un emballage chamarré et aguichant pour l'œil infantile, à grand renfort de publicités survoltées empruntant tous ses codes au dessin-animé japonais, fut un carton tel, que le siège de la marque téléphona prestement au laboratoire de développement – qui n'avait pas fini de rire de sa dernière création – pour leur commander fissa une nouvelle sélection de produits pour la gamme « *Cool râmen* » avant la fin de la saison. Buvons le bouillon tant qu'il est encore chaud, s'était-on proclamé !

Né sur le plan de travail et dans l'esprit de Hiroki Tanaka, un graphiste parmi la dizaine employée ponctuellement par Nissin pour ses campagnes de publicité ou la création de nouveaux habillages des paquets de nouilles de la marque nipponne, le petit personnage de Kikai devait s'inspirer d'un produit déjà existant dans les gammes créées par Nissin, à savoir les *Demae Râmen*. Avant la fin de l'ère *Showa* et d'envahir le marché chinois avec sa fameuse invention, Mr. Noodle imagina également exporter un peu de la culture picturale japonaise au pays martial et tristone de Mao. Sa série de *râmen* « *Demae Iccho* » présentait une variété de saveurs très simples (sésame, piquant, poulet, bœuf, produits de la mer) mais sous un emballage attractif porté par son petit garçonnet blond en costume bleu de porteur japonais. Bien plus tard, *Demae* se verra entouré

d'autres personnages divers tels des animaux ou des membres de sa famille, également blonds, pour faire la promotion annuelle de nouveaux produits ou à l'occasion de pages de publicité lors de grands événements ou de fêtes nationales, et sera commercialisée dans une bonne partie du monde connu jusqu'à devenir l'une des ventes phares de Nissin, avant que la marque ne connaisse sa perte de vitesse. Tanaka expliqua à ses supérieurs s'être aussi inspiré du souvenir qu'il avait d'un ancien camarade de classe un peu voyou quand il se mit à habiller le dernier projet sortant du labo, les « *cool râmen* ». Ce garçon, disait-il, cherchait toujours à se démarquer des autres et poser ou persister dans des attitudes parfois stupides à la seule fin de ne pas faire comme ses camarades et de passer ainsi pour un rebelle, un anticonformiste, en un mot, quelqu'un de « cool », selon sa propre définition. C'est donc grâce au souvenir de ce garçon, en uniforme d'écolier volontairement déboutonné même si nous étions en hiver, le crâne rasé et l'air moqueur, que Tanaka illustra un produit qu'il considérait d'entrée comme « idiot », par ses mélanges inconvenants. Mais le sérieux qu'il mit dans son travail trouva grâce auprès de ses supérieurs car ses dessins furent sélectionnés et bientôt il fut en charge de gérer personnellement tout l'aspect graphique et conceptuel de la gamme « *Cool râmen* ». Tanaka imagina aussi, afin de les différencier graphiquement de leur aîné *Demae*, de faire évoluer son personnage de Kikai en même temps que ses consommateurs. Si l'idée ne fut pas vraiment comprise bien qu'adoptée sans discussion avec le dessinateur (de sorte que le projet *Cool râmen* soit porté en majeure partie par les épaules de Tanaka en cas d'échec commercial cuisant signifiant la fin des haricots pour Nissin), on en vit les premières répercussions pour un paquet de nouilles aux parfums de cerise à la saison du *hanami*, où le jeune Kikai, en plus des fleurs de cerisier ornant l'emballage plastique, portait un habit traditionnel légèrement débraillé qui le vieillissait quelque peu, comme le font ces costumes d'adultes mais taille réduite qu'on enfle aux enfants, donnant aux visiteurs le désagréable sentiment d'avoir affaire à des nains adultes renfrognés et mécontents d'être là.

Les *Cool râmen* de Kikai, comme nous l'avons dit, furent un succès commercial sans précédent et surprenant pour la marque qui n'avait alors plus rien à perdre lorsqu'elle se lança dans ce baroud d'honneur. Ayant développé un produit mariant le sucré et le salé, aussi bien mangeable, après préparation, chaud que froid, les enfants du pays du soleil levant se ruèrent sur les stocks de *Cool râmen* afin d'expérimenter cette bizarrerie vendue à peine plus de cent *yens*. Ce fut le cas aussi de Yoshio qui, alors qu'il avait à peine réussi à convaincre sa mère de pouvoir manger des nouilles instantanées un soir par semaine, découvrait maintenant combien elles pouvaient être fun ou explorer des terres gustatives encore inconnues des plus grands chefs cuisiniers. Bien entendu, les *Cool râmen* ne furent pas au goût de sa mère, et les rares fois où il en mangea furent des repas où absente, elle lui laissait une petite somme afin de se commander à manger sans qu'elle imagine jamais son Yoshio parti s'acheter un ou plusieurs paquets de *Cool râmen* avec son propre argent,

tandis que lui, faisait bien attention à n'en laisser aucune trace dans les placards ou dans la poubelle afin de ne pas faire enrager sa mère qui, ne voyant aucun déchet succéder au présumé diner de son fils, estimait que celui-ci se mettait à la diète et économisait pour s'acheter, mettons, disait-elle en rigolant à sa collègue Anko, de la drogue ou des jeux-vidéos. Mais bien que Yoshio trouva le personnage de Kikai cool, comme bon nombre de jeunes acheteurs de *Cool râmen*, la lubie de Yoshio ne démarra que quelques années plus tard. Malgré son faible coût et les parfums expérimentaux renouvelés à chaque saison, les occasions de manger des *Cool râmen* pour Yoshio n'étaient pas légion. En revanche, ce qu'il nous faut noter c'est que bien d'autres fabricants s'engouffrèrent dans la brèche ouverte par Nissin, en terme de « nouilles nouvelle génération ». Que ce soit Maruchan (par le fabricant Toyo Suisan), Sanyo Foods, Shin Ramyun (en Corée du Sud) ou Indomie (pour l'Indonésie, deuxième plus gros consommateur de nouilles instantanées après la Chine), tous cédèrent avec plus ou moins de succès aux recettes originales et insensées, dans une surenchère constante de publicité pétillante et d'assemblages variablement heureux d'ingrédients farfelus et de mascotte. Nissin garda la tête froide tout en profitant à fond de son succès et statut d'initiateur de cette nouvelle vague. L'entreprise fit preuve de calcul et de discernement pour chacun de ses choix et lancement de nouvelles opérations sur le marché. Nissin était sauvé de la faillite et c'était sans compter encore sur la fortune que lui apporterait sa mascotte Kikai.

Le documentaire que regardait Yoshio continuait à défiler sous ses yeux. Momofoku Andô présentait à la journaliste sa femme, Masako, celle par qui tout avait commencé, disait le vieil homme, en lui caressant l'épaule. Mr. Noodle racontait en effet que c'était à partir du moment où il l'avait vu plonger ses *tempura* dans l'huile bouillante que l'idée de déshydrater ses nouilles de la même façon lui était venue et assurerait la réussite de son invention. Ils firent ensemble le tour de leur propriété, humble et sobre, à l'image du couple, très digne, puis s'arrêtèrent dans le jardin afin de discuter de la jeunesse à Taïwan (alors japonaise) de l'homme, et de ses deux jugements en justice, du racisme sous-jacent à ses origines et latent dans le Japon de la première partie de l'ère *Showa*, et enfin de sa santé de fer, passés quatre-vingt-cinq ans. C'est simple, répondait Andô, non sans malice, mon secret je le donne à tous les gens que je croise : un bol de *râmen* par jour ! La journaliste le remercia à plusieurs reprises du temps qu'il leur avait accordé, avec une profusion de politesses, puis une voix commentait les images d'ouvriers souriants à l'œuvre au sein des usines de Nissin, déroulant des kilomètres de pâte coupée finement tels des câbles de ligne électrique et remontant ainsi toute la chaîne de production des nouilles instantanées jusqu'à une famille de consommateurs se régaland et partageant avec joie un repas offert par le génie de Mr. Noodle, trônant dans leur dos, au mur, dans un petit cadre tel une gravure pieuse, vers laquelle la caméra zoomait jusqu'à effacer la famille complètement et remplir tout l'écran du visage apaisé de Momofoku Andô, la voix du commentateur terminait par ces quelques mots : « merci infiniment

Mr. Noodle pour le rayonnement que vous avez accordé à nos vies et notre pays. Momofoku Andô s'est éteint à l'âge de quatre-vingt-seize ans en l'an dix-huit de l'ère *Heisei* ».

Si Yoshio n'avait jamais connu de son vivant Mr. Noodle, sa passion dévorante pour les nouilles instantanées devait lui venir vers le collège ou le lycée, en parallèle du succès croissant que connaissait la dernière mascotte de Nissin, Kikai. C'est peut-être même grâce à Kikai, se dit plus d'une fois Yoshio, qu'il commença à se rendre compte que les produits alimentaires de la firme nipponne n'était pas juste, ou seulement, bons à manger. Ici, beaucoup de spécialistes, de goûteurs chevronnés, de passionnés de *râmen* trouveraient à y redire : « bien sûr que ça ne vaudra jamais un bol de telle enseigne, ou tel restaurant, qui le prépare sous vos yeux, avec des produits frais », mais plusieurs éléments vinrent s'ajouter à la réflexion entamée par le jeune Yoshio, apportant ainsi de l'eau à son moulin. Le premier point fût qu'en tant qu'être humain, Yoshio devait se rendre à l'évidence : il avait envers son corps un devoir. Si ce dernier devait le servir dans la moindre de ses actions (aller à l'école, courir, etc), Yoshio en retour se devait de l'alimenter. Et l'alimentation, la quête ou la chasse à la nourriture, peut s'avérer tout à la fois un casse-tête, un projet douloureux ou une entreprise extrêmement chronophage à l'échelle d'une vie entière. Selon Yoshio, les nouilles instantanées représentaient une réponse recevable à au moins deux des problèmes soulevés par ce premier point : la diversité des saveurs, des marques, des modes de consommation faisaient qu'on pouvait en manger un bon bout de temps avant de commencer à ressentir envers les nouilles une certaine lassitude, et leur préparation rapide et pratique puis leur ingurgitation (tout au plus une poignée de minutes) les rendaient parfaites pour qui ne voulait pas perdre trop de temps à la cuisine, tout occupé à se concentrer sur d'autres sujets de sa vie. Le second point plaidant en la faveur des nouilles à tous les repas pour Yoshio fut leur prix dérisoire : à plus ou moins une centaine de *yens* le paquet, qu'importe le salaire qu'il toucherait à l'issue de ses études, il pensait pouvoir en manger autant qu'il voudrait. Enfin, un stock bien géré, réassorti à date fixe, avec une grille hebdomadaire des nouilles instantanées à manger au midi ou au soir, issue d'un petit logiciel piochant aléatoirement dans les références qu'il aurait rentrées en stock, permettrait à Yoshio de ne pas penser quotidiennement à ses futurs repas et d'y trouver là un gain de temps non négligeable, tout en oubliant par moments la variété qui l'attendrait au prochain repas, créant ainsi une surprise bienvenue dans une routine cadrée. Le dernier point que Yoshio se devait de soulever tenait à Kikai. Pour des raisons obscures qu'il n'arrivait pas à s'expliquer, et ce, depuis l'apparition de la mascotte des *Cool Râmen*, Yoshio était étrangement attiré par ce jeune garçon, un peu voyou et solitaire. Apparaissant à l'orée de ses années de collège, dans une période chargée de doutes et de pertes de (re)pères, Kikai est venu à Yoshio plein de promesses : 1) il représentait une ligne de produits en vogue chez les pré-adolescents de son âge, en consommer, échanger à leur sujet, de ses expériences à partir du produit, vous intégrait au cercle des initiés 2) en théorie, nous sommes toujours attiré soit

par ce qui nous ressemble (comme s'il s'agissait de nous conforter, nous rassurer dans notre façon d'exister et d'appréhender le monde extérieur) ou par ce vers quoi nous voulons tendre ; ce deuxième point est particulièrement crucial pour comprendre l'enfant qu'était Yoshio. De la timidité au renfermement, il n'a pas fallu beaucoup pousser Yoshio pour passer du trop paisible et silencieux gamin à l'adolescent éteint et effacé derrière des bornes d'arcade qu'il martyrisait ou des livres d'étude qu'il contemplait avec lassitude sans jamais les déchiffrer. Et si le personnage de Kikai a commencé à inonder le marché de son image avec une dégaine propre à celle des garnements de l'âge de Yoshio, et que la division de planification des produits et du marché de Nissin approuva cette brillante idée de faire grandir Kikai en même temps que chaque nouveau produit de sa gamme de *Cool Râmen* et sa première génération de consommateurs, c'est tout naturellement que Yoshio trouva en ce personnage dont le caractère, le monde et ses éléments, s'étoffaient au fur et à mesure qu'il grandissait, un miroir dans lequel projeter ses propres désirs.

Cependant, Yoshio commença à collectionner les paquets de nouilles instantanées sans jamais soupçonner ce fond de pensée et d'adoration pour une effigie réduite à quelques centimètres imprimés sur un paquet plastique brillant. Au début, Yoshio conservait seulement quelques emballages vides dans un tiroir pour les cacher de l'œil inquisiteur de sa mère et ne pas sacrifier une partie de son plaisir (à cette étape, plus visuel que gustatif) à l'incinérateur. Peut-être un soir n'avait-il plus de pile pour son GameBoy, ou l'antenne de la télé déconnait, toujours est-il que Yoshio se retrouva à sortir et étaler devant lui la multitude d'emballages qu'il commençait à accumuler et qui l'empêchait de fermer proprement le tiroir de son bureau. Il ne vouait pas exclusivement de culte à la production de Nissin, des paquets de marque comme Ajinomoto, Sapporo Ichiban ou SUTAH pouvaient se retrouver parmi ceux de l'inventeur sacré des nouilles instantanées, mais ceux de Nissin demeuraient ses préférés. Devant cet amoncellement de petits sachets de nouilles, ce feu d'artifices d'emballages colorés, Yoshio fut d'abord ému de se trouver face à quelque chose qu'il ignorait, à savoir que sa vie convergeait maintenant dans une direction pavée par les nouilles instantanées, puis il fut soulagé de comprendre que cette direction lui plaisait, et enfin heureux de l'accepter pleinement. Yoshio s'apprêtait à devenir le plus grand collectionneur de nouilles instantanées du Japon.

Bien sûr, comme le veut l'expression antillaise, le Rhum ne se fait pas en un jour, aussi, ce n'est qu'après une paire d'années d'études bâclées et son emménagement dans un petit deux pièces de la banlieue ouest de Tokyo que Yoshio plongea totalement dans le monde des nouilles. Ici, une personne non-avertie pourrait penser que les nouilles instantanées, s'il peut en exister une cinquantaine de variétés, toutes marques confondues, c'est déjà beau et qu'il n'y a pas de quoi entamer une collection à proprement parler n'est-ce pas ? Qu'elle se détrompe, car en s'intéressant plus sérieusement au sujet, Yoshio découvrit une myriade de nouilles dont il ne soupçonnait pas

l'existence. Pourtant, le cumul de ses deux emplois aux deux supérettes Tairaya et Family Mart, non loin de la gare de Musashisakai, lui laissait amplement le temps de se pencher sur l'offre de leurs deux rayons de nouilles que Yoshio pouvait ranger et réassortir à loisir, mais une simple visite sur le site *Rare-ramen.com* lui en apprit bien plus en quelques minutes au sujet des produits qu'il chérissait, que deux emplois pendant lesquels il aimait à contempler les paquets de nouilles parfaitement rangés les uns à la suite des autres. Sur le forum du site *Rare-ramen*, il découvrit non seulement qu'il en existait des paquets dont les saveurs et la forme des pâtes variaient selon les pays (Chine, Corée, Indonésie, Japon) et leurs coutumes alimentaires, mais aussi au sein même de leurs régions ! Ainsi, par exemple, dans la région de Niigata, les nouilles de la marque Sapporo Ichiban au goût de poisson et fruits de mer, sont préparées avec des produits issus du port de pêche de Niigata, et le paquet qui le notifie, uniquement vendu à la destination de ce marché local, se voit spécifiquement orné des carpes régionales *Nishiki*, célèbres dans tout le Japon. En comptant les paquets changeant de recette ou de présentation graphique d'une année à l'autre, les saveurs développées pour un pays ou une région spécifique, celles qui sont lancées en production, arrêtées, puis relancées, ou qui sortent annuellement à quelque grande occasion, entre les stocks abandonnés, puis retrouvés, les prototypes s'échappant des laboratoires et les nouveaux produits, Yoshio se sentit abasourdi face à la profusion de références qui semblaient exister dans le monde protégé de la lumière des paquets hermétiques de nouilles instantanées. Dans telle section du forum, on s'échangeait, vendait, ou recherchait ardemment des produits de tel pays, telle année ; dans une autre, on discutait les qualités et défauts après cuisson, des méthodes et différents accompagnements possibles pour égayer l'éternel bol de nouilles instantanées ; dans d'autres encore on exhibait des photos de sa collection, racontait son histoire et comment avoir déniché cinq cartons de rations militaires contenant chacun cent cinquante unités de nouilles au gingembre périmées depuis vingt ans ; bref, c'est ici que Yoshio passa le plus clair de son temps à se renseigner et chiner des paquets de nouilles, dès lors que ses deux emplois lui en laissaient le répit. Si Rome ne s'est pas faite en un jour comme l'entend cette fois l'adage romain, la collection de Yoshio n'aurait jamais pris l'essor qu'elle a connue sans un événement trop inouï pour être passé sous silence : après le lancement de quatre nouveaux produits de la gamme, deux ans après la création de *Cool Ramen*, Nissin céda une partie des droits de son personnage Kikai à la plus grosse maison d'édition spécialisée du Japon. Shueisha Inc. s'engageait donc contractuellement à créer dans un premier temps un manga à l'effigie du personnage créé par Nissin, dont les aventures seraient publiées chaque semaine dans un de leurs magazines phrases, puis à les adapter dans une série animée, en gardant bien évidemment les *ramen* de la marque pour signe caractéristique et enjeu majeur des personnages. La déferlante Kikai qu'on vit s'abattre sur l'ensemble des secteurs graphiques de la société fut sans précédent. Kikai ne se cantonnait plus à des apparitions furtives dans des spots

publicitaires spécialisés où il était mis en scène, sauvant un bol de *râmen* de mains félonnes, ou combattant des guerriers de pierre pour accéder à la salle d'un temple perdu gardant le secret du dernier ingrédient trouvé par Nissin pour augmenter l'offre de la gamme *Cool Râmen*, non, Kikai apparaissait maintenant dans un univers de manga avec sa ville, son pays, les apparitions récurrentes de personnages drôlatiques, ses gags ou ses ennemis empaffés. Plus que ça même, au-delà du manga papier et du dessin animé, une avalanche de produits dérivés envahit les boutiques. Entre les porte-clés, les accessoires d'écolier, les peluches, les serviettes de bain ou les slips, les coques de téléphone portable et les papiers peints, l'effigie de Kikai était devenue un argument majeur afin de déterminer des réussites de la vente d'un produit. Et si nécessairement, entre sa création initiale par Hiroki Tanaka, sa première apparition dans les rayons des *konbini* et autres grandes surfaces, et son succès, plusieurs années s'étaient écoulées faisant ainsi, selon le principe que Tanaka avait imaginé, vieillir son personnage dans sa représentation (au moins au sein des productions Nissin), l'apparition du manga papier, puis de l'animé, permirent à un plus jeune public de lui aussi s'approprier un Kikai enfant vivant dans un monde à la fois assez proche et réaliste pour pouvoir déterminer que son inspiration principale provenait du nôtre et l'encait ainsi dans le réel, mais aussi, laissait la place à des excentricités et des manèges scénaristiques afin de chasser du nôtre la monotonie et l'ennui, quelques conventions et barrières sociales gênantes pouvant rendre des voyages irréalisables ou des aventures impossibles.

Même si la mode sur laquelle surfa Nissin et son personnage ne dura « qu'une » quinzaine de mois avant d'être rattrapée par une autre et nouvelle vague de petites créatures bizarroïdes pour lesquelles les enfants craquaient au moins aussi complètement que les portefeuilles de leurs parents, on put suivre la lente décrépitude de Kikai jusqu'à son retour exclusif dans la maison mère, et ce juste après la fin de tous les contrats juteux grâce auxquels il avait été savamment exploité. Si Nissin n'avait pas eu le génie d'un Momofoku Andô, en révolutionnant durablement les habitudes alimentaires de tout un peuple, en l'ère *Reiwa*, son histoire retiendrait que par un coup de génie audacieux, l'entreprise nipponne s'était sauvée, au moins pour un temps, d'une faillite assurée.

Beaucoup de choses s'expriment par le regard, pensait Yoshio. Amateur de la première heure des *Cool Râmen*, Yoshio ressentit en lui une étrange vibration quand il plongea ses yeux dans ceux d'un Kikai imprimé sur le plastique protecteur des nouilles déshydratées. Elles avaient la saveur des *umaibo* (friandise en forme bâton de maïs soufflé au goût de fromage par exemple), il s'en souviendrait toujours, car dans la cour de l'école, les autres gamins riaient déjà en s'étonnant que des adultes sérieux, diplômés, travaillant dans l'une des plus grandes firmes d'agro-alimentaire de tout le pays, puissent développer des nouilles mélangées avec de la glace ou au goût de sucreries. Kikai devenait non seulement le porte-étendard d'une lutte connue depuis les prémices de la société (le mélange infantile de saveurs antithétiques réprouvées par l'adulte) qui trouvait enfin en lui une

reconnaissance par le monde des grands, de l'ingéniosité et l'esprit d'expérimentation développés par les enfants. Mais pour certains, dont Yoshio faisait partie, il représentait assez confusément une forme dans laquelle se projeter, s'insérer ou se reconnaître, tendance qui serait accentuée avec le développement du personnage et ses adaptations en séries propres. Yoshio mangea Kikai, Yoshio lut Kikai, Yoshio regarda Kikai, des heures et des heures durant. Yoshio se dit qu'en fin de compte, il chialait peut-être même comme Kikai, à force d'ingérer tout ce que le personnage mangeait dans la série.

Arrivé dans son petit appartement tokyoïte, Yoshio, rapidement noyé par des études dont il n'avait cure et tout à fait consacré à sa passion des nouilles, se donna les moyens de la vivre pleinement. A son déménagement, un carton impressionna sa mère par sa légèreté, et à la surprise de celle-ci, il refusa catégoriquement de lui en dévoiler le contenu. Sa mère imagina non sans malaise son fils détenteur d'une poupée gonflable dans laquelle il assouvissait ses pulsions sexuelles. Il était en âge, c'est vrai, et sa honte, la rougeur qui avait gagnée son visage quand elle lui fit remarquer le poids ridicule du carton qu'elle portait, ne pouvait que s'expliquer ainsi. Yoshio finit par lui rétorquer qu'elle ne comprendrait pas, et il envisageait en effet difficilement sa mère accepter de voir son fils fétichiste entouré de centaines de paquets de nouilles comme c'était maintenant le cas dans son appartement. L'entrée était presque complètement obstruée par des piles de cartons remplis de stocks de nouilles aux dates de péremptions et à la saveur variables, les petits paquets de nouilles s'empilaient du sol jusqu'au plafond les uns sur les autres à la manière de murs de briques multicolores, et sur deux, trois voire quatre rangées d'épaisseur. La salle d'eau réduite servait de lieu de rangement à toutes les Cup Noodles, insensibles dans leur plastique rigide à l'humidité dégagée par les rares allées et venues de l'habitant dans sa salle de bains, elles étaient entassées les unes au dessus des autres formant d'immenses et antiques colonnes blanches qui soutenaient la toile du plafond, ici d'ailleurs le chemin de l'homme se scindait en deux options entre ces murs fragiles, d'un côté la cuvette et de l'autre la douche et un lavabo étonnamment nu. L'espace de la cuisine, dont les rangements étaient logiquement remplis d'autres paquets de nouilles et dédiés à ceux qui n'avaient pas grande valeur aux yeux du collectionneur qu'était devenu Yoshio, présentait quant à lui un grand nombre de déchets plastiques résultant de tous les repas que Yoshio se préparait. Yoshio renâclait toujours à l'idée de se séparer du contenant de ses nouilles, imaginant un futur plus ou moins proche où tel emballage précis, tel carton ou sachet d'assaisonnement périmé, aurait la moindre valeur auprès des collectionneurs de *Rare-Ramen*. Il se disait que ce que l'on jetait innocemment à la poubelle à une époque figurait parmi les recherches les plus actives des collectionneurs d'aujourd'hui, et ne parvenait pas à passer outre sa réflexion, et donc dans le doute, finissait par tout conserver sans pour autant les ranger ou les trier, ce qui donnait à l'espace cuisine un aspect de réserve du rayon nouilles d'un supermarché quelconque aussi bien que celui de

n'importe quel recoin d'une déchetterie. Enfin, dans la pièce principale, un mince sentier s'enfonçant entre les parois de boîtes empilées et d'étagères remplies laissait la place au futon une place de Yoshio. Celui-ci semblait être comme un filet de ruisseau niché au fond d'une vallée au milieu des montagnes. Si cela n'avait pas toujours été le cas depuis son installation, rapidement la collection de nouilles de Yoshio fut augmentée d'une collection entièrement consacrée, celle pour laquelle il était maintenant mondialement connu, celle de Kikai. Les murs de la pièce qui lui servait à la fois de chambre et de salon, étaient recouverts de plusieurs épaisseurs d'étagères toutes pleines à craquer de babioles, de petits jouets, de cartes, d'autocollants, de canettes, de journaux, de tickets de caisse, bref, tout objet qui avait pu un jour recevoir le sceau de Kikai trouvait sa place en ces lieux de manière à ce que assis en son milieu, sur le futon, non seulement vous ne pouviez plus deviner l'emplacement d'une hypothétique fenêtre, obstruée par une addition d'étagères qui réduisait drastiquement l'espace restant à vivre pour son habitant, mais surtout, vous aviez approximativement plus d'une douzaine de milliers d'yeux de Kikai pointés sur vous. Il en sortait des tiroirs, on en voyait luire de phosphorescents du fond d'une boîte ; embusquée, une statue en plastique taille réelle, servait plus ou moins de porte manteau ; au plafond, Yoshio avait encore trouvé de la place pour afficher une sélection de ses posters préférés, et bien entendu, parmi ce fatras, ces piles d'objets à l'effigie de Kikai en équilibre précaire, des cartons d'invendus passés de mode ou obsolètes, on trouvait toujours des nouilles *Cool Râmen*, disséminées au petit bonheur la chance, comme une sorte de rappel des origines du personnage dans cette colossale collection, parmi la diversité d'objets, de disques, de cahiers, peluches ou foulards, ainsi que les nouilles pouvaient passer pour un élément non substantiel ou de décor pour la série qui mettait en scène un jeune garçon qui s'évertuait à sauver encore et toujours un planète qui finirait, un jour ou l'autre, par exploser dans son soleil en lui faisant une sorte de bon gros bisou bien chaud. Dans un premier temps la collection du jeune adulte passa pour une lubie d'un enfant un peu trop nostalgique des meilleurs années de sa vie, avant que par sa compacité et son foisonnement, l'obstination acharnée de Yoshio à faire toujours de nouvelles prises, celle-ci n'attire les autorités locales (pour des questions de salubrité), puis des journalistes (pour son excentricité), puis un livre des records du pays qui se mit à comptabiliser et recenser le nombre d'objets qui figurait dans la collection de Yoshio avant de rendre rapidement les armes face au manque de praticité de la tâche en des lieux si exigus.

Yoshio avait travaillé pendant quelques années dans deux supérettes, menant le train de vie le plus rude qu'il put s'imposer, afin de pouvoir économiser le moindre *yen* qu'il investissait dans un paquet de nouille vintage. Ecumant les petites annonces et les rubriques des journaux, il se rendit à plusieurs reprises dans d'antiques *konbini* abandonnés ou fermés pour cause de décès du propriétaire et repartit sous les yeux étonnés de l'assistance avec des cartons de nouilles instantanées périmés

depuis dix ans. Son plus gros et meilleur coup fut le suivant : un midi qu'il regardait d'un œil distrait le journal local d'une région éloignée, Yoshio redressa l'oreille quand il entendit parler de nouilles à la télévision : en effet, l'usine locale de Sendai, dans la préfecture de Miyagi, employée pour le compte de Nissin, fermait ses portes définitivement pour pouvoir augmenter la productivité de la maison mère à Osaka. Yoshio se rendit le jour même à près de trois heures de la capitale, sur les lieux où se trouvait l'usine et fut dans un premier temps déçu de constater qu'on ne le laisserait pas entrer dans la place sainte et que deux autres collectionneurs avaient eux-aussi entendu la nouvelle, mais il fut tout de même heureux d'échafauder, en leur compagnie, une virée nocturne afin d'effectuer une razzia sur tout ce qu'ils pourraient emporter ayant de la valeur ou un rapport direct avec le monde des nouilles. Le lendemain, Yoshio appela une entreprise de déménagement qui vida sa chambre d'hôtel de dizaines et dizaines de cartons portants tous les tampons de Nissin. Yoshio et les deux collectionneurs (qui étaient membres du forum de *Rare-Ramen*) s'étaient partagés équitablement un butin recelant des nouilles introuvables, des archives de recettes, des bilans comptables, des fiches de paie estampillées par le siège d'Osaka, des photos argentiques encadrées de Mr. Noodle, des tampons encreurs, vêtements de travail brodés du logo de Nissin, et des kilos et kilos de paperasse sans intérêt. Si Yoshio était difficilement en mesure de tout pouvoir stocker chez lui de ce coup de filet exceptionnel, il décida de se concentrer sur les nouilles en tant que telles et sur Kikai, et finit par revendre semaine après semaine, des parties de son larcin, lui assurant ainsi à chaque vente, un revenu hebdomadaire pour vivre chichement mais surtout, racheter des paquets de nouilles qui lui manquaient. Yoshio eut assez de chance et d'audace dans sa vie pour vivre plusieurs fois ce genre de situations qui lui épargnaient de travailler.

Après deux années passées à établir la plus grosse collection connue consacrée à Kikai et une autre, non-négligeable, de nouilles instantanées, Yoshio en était à se demander comment trouver encore assez de place pour s'étendre. Sans travail sérieux, il lui était presque impossible de prétendre au rôle de locataire sérieux avec des revenus stables. La question avait été maintes fois discutée sur le forum : cette passion qui monopolise temps, espace et ressources, est mal comprise par le monde extérieur, la société. Il fallait aux collectionneurs frayer leur chemin seul à travers cette jungle hostile. Un Noël d'une année où étrangement il neigea, la mère de Yoshio, Hachiko, se présenta à la porte de son appartement et sonna. Hachiko n'avait eu que très peu de nouvelles de son fils depuis qu'il vivait à la capitale. Elle se disait toujours qu'il devait être très occupé par ses études ou son travail, devait se plier en quatre aux volontés de sa future belle-fille, et n'avait de temps libre que pour effectuer des cours du soir en anglais ou en mathématiques, cela sert encore l'anglais, aujourd'hui, se disait-elle. Hachiko avait essayé de prévenir son fils par le téléphone, mais celui-ci ne répondait jamais. Son utilisation du téléphone se résumait à appeler des propriétaires désireux de céder des paquets de nouilles, et à les négocier en lots. Yoshio regardait une nouvelle fois les quatre

saisons de la série animé Kikai et fut surpris que quelqu'un vint sonner chez lui. Il attendit quelques minutes que le plaisantin s'en aille, mais la mère de Yoshio n'avait en ces parages nul autre endroit où aller, alors elle s'accrocha à son intuition, qui lui soufflait que son fils était là, derrière cette porte. Au bout d'un temps, Yoshio finit par se lever et se glissa lentement entre les murs de cartons, posant les pieds délicatement pour ne pas écraser de paquets ayant dégringolé d'un mont voisin, atteignit la porte et l'entrouvrit pour découvrir avec horreur la silhouette de sa mère chargée d'un baluchon et d'un plat de *sukiyaki*. Dans la panique Yoshio la reclaqua aussitôt. Hachiko était choquée par la vision furtive d'un homme prématurément vieilli, à l'hygiène douteuse, et par l'intérieur de l'appartement dont le moins qu'on puisse dire était qu'il paraissait chaotique et qu'à peine les chaussures déposées à l'entrée, le chemin du couloir se voyait déjà réduit de moitié par des piles de cartons qui montaient jusqu'au plafond. Ni l'un ni l'autre ne bougea de sa position. Yoshio était en proie à une crise de panique. Sa mère était là, au dehors. C'était tout ce qu'il avait toujours redouté. Il ne pourrait pas ranger, non, mettre un peu d'ordre, c'était impossible dans tout ce bordel, et il n'avait même pas de quoi lui payer l'hôtel ! Et elle qui l'attendait dans le froid, un fils n'avait pas le droit de claquer la porte de cette manière au nez de sa mère, il devait l'accueillir, ne serait-ce que pour une nuit. Yoshio regarda son bracelet montre Kikai, il était tard, il n'avait pas encore dîné. Il se retourna, entrouvrit la porte et dit simplement : « le *sukiyaki* ». Hachiko se remettait du choc qu'elle avait reçu, des illusions dont elle se berçait volant en éclats, et tendit machinalement le *sukiyaki* à la main de son fils passée dans l'entrebâillement de la porte. Yoshio s'adossa au mur et mangea les deux parts du plat que sa mère avait préparé, froid, bruyamment, et avec les mains. Après une éternité pendant laquelle Hachiko sentait ses extrémités s'engourdir par le froid, Yoshio, se rendant à l'évidence que sa mère ne bougerait pas, il demanda pourquoi sa mère se trouvait là. Hachiko répondit que c'était Noël, un moment pour la famille, et qu'elle n'avait plus de nouvelles de son fils unique, alors elle avait décidé de descendre directement d'Akita jusqu'à Tokyo pour le voir un jour ou deux. Yoshio réfléchit et dit qu'elle ne pouvait pas entrer. Elle demanda simplement pourquoi. Il lui répondit que ça n'était pas rangé. Hachiko dit que ça n'avait jamais eu l'air d'être rangé mais qu'elle n'y attacherait pas d'importance. Yoshio repartit sur Noël et avança qu'on ne fêtait jamais Noël dans les cendres de ce qui leur restait de famille. Elle dit que c'était vrai, mais qu'elle avait froid et faim. Yoshio lui dit qu'il n'y avait rien à manger et que l'appartement était mal isolé. Hachiko rappela l'existence du *sukiyaki* qu'elle avait apporté. Il l'avait mangé, dit-il. Les deux parts ? Oui, les deux parts. Sa mère demanda s'il valait mieux qu'elle dorme à la gare. Yoshio répondit qu'il pensait qu'en effet, et qu'elle aille se faire violer par trois ou quatre clochards. Le sang monta à ses joues et Hachiko demanda sèchement à récupérer le plat du *sukiyaki*, la porte s'entrouvrit une nouvelle fois et elle enfonça la main droite jusqu'à trouver le col ou les cheveux de son fils, le tira et le sortit de force de son appartement avant de lui coller une énorme claque de la main droite. Le

choc retentit sur tout le palier que la neige envahissait petit à petit. Ils restèrent plantés là, Hachiko cinglant son fils du regard, et Yoshio trop honteux pour relever les yeux. J'accepte que mon fils soit devenu une loque et un minable, mais pas qu'il me manque de respect, compris ? fit Hachiko. Rentrons maintenant.

Yoshio prépara un rapide bol de *râmen* aux crevettes à sa mère et lui céda la place unique de son futon où elle s'endormit rapidement. Elle ne fit aucune réflexion sur la saleté de l'appartement, ou les accumulations de paquets de nouilles, ou sa collection d'objets dérivés de Kikai, ni même sur son certificat authentique délivré par le livre des records pour tout son merdier. Il se posa avec un ordinateur portable dans la cuisine et éplucha les sites de petites annonces et d'enchères en ligne jusqu'au petit matin, à la recherche d'une affaire. Au réveil, la tête affalée sur le clavier, Yoshio finit par découvrir que sa mère était partie, sans un bruit. Il douta un instant de la véracité de son passage mais son lit était fait et un subtil parfum de *sukiyaki* demeurait entre les draps du futon. Il reçut à partir de ce moment-là chaque mois des lettres où sa mère lui racontait posément les menus événements de sa vie et résolvait en quelques lignes lapidaires les problèmes de son fils. Si elle était déçue que son fils ne soit pas devenu ingénieur ou une sorte d'obscur comptable pour le ministère des finances, elle n'en dit rien. Elle aborda au fur et à mesure de ses lettres les intrigues familiales qui avaient agitées leur vie commune, le départ de son mari, la mort de ses parents, le refus de sa sœur de leur venir en aide. Hachiko, pendant son bref passage, avait seulement compris la place primordiale que tenaient les deux passions de son fils dans sa vie, et par amour et respect pour lui, les acceptaient, comme elle acceptait son fils pour ce qu'il était et pas ce qu'elle voulait, elle, qu'il fut. Dès lors, elle se mit à s'intéresser aussi vaguement aux nouilles instantanées ou à Kikai. Si ses premiers propos à ces égards désespéraient seulement Yoshio qui y voyait là une technique pour l'amadouer afin que sa mère trouve un peu plus de place dans sa vie et qu'il réponde plus rapidement et avec plus d'engouement à ses courriers, au bout de quelques mois, il se mit à recevoir de petits colis dans lesquels sa mère fourrait des gadgets tirés du monde de Kikai qu'elle trouvait dans les petites boutiques de dégriffé, ou des magasins pour enfants qui vendaient des contrefaçons des jouets officiels Kikai, et qui, paradoxalement, bien que d'une qualité et d'un souci de reproduction douteux, étaient devenus à certains moments plus rares que les originaux. Plusieurs fois, Yoshio fut agréablement surpris de pouvoir compter sur elle pour ajouter une pièce qu'il n'avait jamais vue à sa collection, et au Noël suivant, il remonta dans le Akita qu'il avait quitté, pas tant pour revoir sa mère, que découvrir les lieux où elle dénichait ses trouvailles.

Ainsi réconciliés, leur relation épistolaire dura un peu plus de trois ans. Yoshio avait fini par louer deux vieux appartements supplémentaires, plus loin en banlieue, pour stocker ses surplus de nouilles. Le temps passait, sa vie était réglée comme du papier à musique et seulement ponctuée par des ventes et des achats importants, les lettres et les colis de sa mère parvenaient à lui manquer

quand il se rendit compte que cela faisait plusieurs mois qu'il n'avait plus rien reçu d'elle. Il finit par lui téléphoner un soir, sans réponse. Il envoya un recommandé qui lui fut retourné, sans signature. Peut-être avait-elle refait sa vie avec un homme, se disait-il, elle s'occupait maintenant de ses enfants et n'avait plus de temps pour lui. Quelques jours plus tard, Yoshio gagnait un séjour et une visite spéciale des entreprises et usines dans un Cup Noodle pour les soixante-dix ans d'anniversaire de la création de Nissin, il était de nouveau plongé dans le bain des nouilles. A son retour seulement, il constata qu'un courrier l'attendait, il reconnut les *kanji* délicats de sa mère, qui suivait assidûment depuis des années des ateliers de calligraphie, déchira l'enveloppe et lut une courte lettre dans laquelle Hachiko annonçait à son fils être presque remise d'un accident tragique. Elle avait joint deux coupures d'un journal national et local, relatives à ce drame. Lors d'une sortie de son club sportif amateur de jogging, Hachiko et une poignée de ses amies s'étaient faites renverser par un chauffard drogué qui confondait la chaussée avec le trottoir. L'article disait que l'homme s'était enfoncé avec sa voiture comme une boule de bowling sur la piste, envoyant valser de maigres quilles en legging fluorescent. L'interpellé, aux mains de la police, finit par se faire justice lui-même en enfonçant le canon de l'arme de service d'un agent dans son oreille, sur la route du commissariat. Plusieurs des camarades du club d'Hachiko étaient décédées sur le coup, mais elle avait eu la chance de ne perdre que ses jambes dans l'histoire, racontait-elle. Après plusieurs jours de discussion, le chirurgien la convainquit de les lui amputer, c'était sans espoir d'un jour remarcher. Sa mère venait de rentrer à l'instant dans sa maison avec l'aide d'un infirmier quand elle lui demanda une plume et du papier pour prévenir son fils qui devait s'inquiéter. Elle était désolée pour le souci qu'elle lui avait causé. Qu'il ne se tracasse pas, écrivait Hachiko, elle trouverait de quoi s'occuper et comment s'habituer à sa nouvelle vie.

Plusieurs semaine s'étaient écoulées depuis que Hachiko avait envoyé sa lettre apprenant sa récente infirmité à son fils, et elle était restée sans nouvelles de lui jusqu'à le trouver à sa porte, un matin de Noël, peu après ses soixante-six ans. Yoshio portait comme sa mère des années plus tôt un petit sac à dos sur une épaule et tenait dans l'autre main deux paquets de nouilles instantanées. Hachiko, aussi étonnée que réjouie, le fit entrer et depuis cette date, Yoshio ne quitta plus qu'à de très rares exceptions la maison familiale. Depuis la réception de la lettre, Yoshio n'avait pas arrêté de réfléchir à deux problèmes : 1) la situation et les conditions nouvelles de vie de sa mère 2) ses problèmes incessants de stockage. Yoshio possédait sans doute possible, après bientôt dix ans de recherches inarrêtables et de cumul insatiable, la plus grosse collection de nouilles instantanées et d'objets relatifs à Kikai. Consécration pour Yoshio, après des rassemblements annuels des collectionneurs et des foires d'échange, le musée d'Osaka fit parfois appel à ses conseils et son expertise, à certaines pièces de sa collection pour organiser des expositions temporaires. Sur le petit cartel, on pouvait lire en italique en dessous de la description du produit : « échantillon

gracieusement prêté et issu de la collection privée de Mr. Y. Tanizaki ». Yoshio devait prendre une décision quant au tournant de sa vie et il se retrouva du jour au lendemain au téléphone avec trois déménageurs qui s'occuperaient de vider consciencieusement ses trois appartements et tout transporter jusqu'à la maison d'Akita. Après qu'il eut avisé sa mère des bouleversements à venir très prochainement dans leur vie à tous les deux, Yoshio s'attela à faire un peu de place par le vide dans la demeure familiale afin de pouvoir accueillir son fatras qui arriverait en fin d'après-midi. Les jours suivants, il les passa à réorganiser brièvement ses possessions et à les répartir dans l'une puis l'autre des quelques pièces que possédait la maison familiale. Yoshio s'entendit avec sa mère afin de lui laisser la libre occupation de sa chambre dont la vue panoramique sur le jardin de derrière et une rue en contre-bas la ravissait. Dès lors, l'infirmière qui passait effectuer hebdomadairement les contrôles de routine, changements des pansements et autres soins auprès de madame Tanizaki, devait franchir plusieurs checkpoints périlleux oscillants sous le poids des nouilles tels de lourds arbres balançant leur épais feuillage au milieu du chemin ombragé. Yoshio continuait son commerce habituel d'achat et vente de lots, de paquets rarissimes ou d'accessoires consacrés à Kikai. Ses journées pouvaient se résumer à de longues recherches infructueuses sur la toile ou à vider tel carton, ou ravager telle pièce afin de remettre la main sur une référence qui lui semblait manquante ou qu'il aurait vendue par erreur dans l'intervalle de son déménagement. Des livreurs déposaient à l'entrée de la maison des denrées qu'il achetait par correspondance aux commerces alentours, et quand sa mère se fut accommodée aussi bien de la présence quotidienne de son fils qu'à son régime alimentaire, Yoshio se transforma en cuisinier étonnant et tout acquis à la fois à la cause des nouilles instantanées que du plaisir sans cesse renouvelé de les déguster en compagnie de sa mère. Un jour seulement, un courrier du directeur du service des soins dispensés par les infirmières qui se suivaient et se succédaient chez les Tanizaki, leur apprit que celui-ci était navré, mais ne trouvait plus à sa disposition de personnel capable de s'aventurer sans crainte pour leur vie au sein de leur demeure. Le directeur avouait ne jamais pouvoir espérer trouver le temps de s'en rendre compte par lui-même, mais les multiples témoignages concordant tous dans la même direction ajoutaient foi aux récits de ses intervenantes en qui il avait d'ailleurs une totale confiance. Il préconisait un rigoureux ménage et rangement tout autant qu'un bon débarras des volumes entassés et espérait alors pouvoir les compter à nouveau parmi leurs patients réguliers. A la suite de la lecture de ce courrier, Yoshio réfléchit et s'ouvrit à sa maman du problème qu'il occultait habilement : par manque de personnel, les infirmières ne viendraient plus, mais cette décision étrangère serait aussi une économie non négligeable pour leur foyer, et lui, se proposait de remplir leur tâche dès à présent, aussi bien qu'elles et gratuitement, s'il l'apprenait. Hachiko n'y vit aucun inconvénient, quand bien même son fils devrait désormais l'aider à tous ses besoins, y compris les plus gênants, et lui faire sa toilette. Elle y voyait là une occasion de partager le temps qui lui restait à

vivre avec son fils qu'elle aimait aveuglément et qui de l'autre côté de la paroi de sa chambre avait envahi tout autant sa maison que son cœur solitaire. Yoshio se mit à l'étude, à l'écoute des souhaits et des conseils de sa mère concernant ses douleurs et les précautions à prendre avec ses membres amputés et ses cicatrices à bien inspecter. Il installa un système de clochette que sa mère pouvait nuit et jour faire tinter, il embaucha un jardinier, à raison d'une journée toutes les deux semaines, afin d'entretenir le jardin et la vue devant laquelle sa mère se reposait en milieu de journée, pendant que lui, continuait ses affaires dans les nouilles instantanées.

Profitant d'un notable regain d'espace, en à peine une poignée de mois, le volume des deux collections de Yoshio explosa complètement. Il comblait non seulement ses instincts de recherche active en se vouant intégralement depuis son poste fixe à celles-ci, mais semblait développer une réelle et inquiétante boulimie, qui se traduisit par des achats compulsifs de stocks entiers de nouilles, partout dans le monde. Naviguant toujours en un précaire équilibre entre cartons, sachets, plastique, déchets, boîtes vides, denrées périmées depuis l'entrée de la maison qui croulaient sous les journaux, la documentation, les magazines ou les mangas qui publiaient encore des aventures de Kikai, les lots de nouilles coréennes ensevelissaient des factures et des impayés que Yoshio aurait mis tant de temps à retrouver qu'une décision administrative irrévocable aurait vite fait de balayer la situation d'insalubrité dans laquelle croupissaient les deux êtres. D'une hygiène toujours douteuse, le fils dévoué à sa mère répondait toujours aux moindres de ses appels. Hachiko, aveuglée par la ferveur déployée par son fils loyal, fermait les yeux sur un nombre inoffensif de petits détails : une odeur légèrement repoussante de moisissure, la vue toujours plus encombrée du couloir menant à sa chambre, l'état de santé physique de son fils qui prenait visiblement du poids, s'essoufflait, s'irritait pour des vétilles, et qu'elle entendait fulminer depuis sa chambre, intouchée par le chaos qui gravitait et que générait cet espèce d'homme qu'elle appelait encore son fils.

La suite de cette histoire fut relatée à diverses reprises par la presse locale et nationale. L'Akita Times, titrait en première page : « Une mère et son fils retrouvés sous trente six tonnes de déchets » ; un autre, plus taquin : « Un célèbre collectionneur de nouilles instantanées boit la tasse » en référence évidente aux Cup Noodles de Nissin Foods, qui constituaient une partie de la collection de Yoshio ; quand de nombreux autres gratte-papiers s'évertuèrent à pondre des récits de plus en plus précis et fournis en détails croustillants des conditions de vie du foyer Tanizaki afin de les vendre à des torchons en quête d'histoires délirantes ou choquantes. Un topic chargé d'hommages vibrants fut publié à la mémoire de Yoshio sur le forum *Rare-Ramen*. Les contributeurs y allaient de leur anecdote quant à leur lointaine rencontre avec un jeune étudiant frêle mais obstiné, ou de l'intraitabilité d'un vendeur exigeant. Ils saluaient unanimement l'entreprise et la réalisation d'une œuvre inachevée, ayant malheureusement dérivée de son but premier et entraînée à sa perte son initiateur. Un projet circula même du côté d'Osaka d'offrir au généreux contributeur une

rétrospective au sein du musée de la nouille instantanée, un choix forcément restreint des plus belles pièces du collectionneur noyé sous sa propre collection, mais il n'aboutit jamais. Enfin, brièvement, voici une compilation des faits que vous auriez pu lire dans les articles rédigés au sujet de la disparition des deux membres de la famille Tanizaki.

« Il était midi passé quand monsieur Yukihiro Mizoguchi, 53 ans, employé d'une petite entreprise d'entretien des jardins de particuliers dans la région d'Akita, se rendit compte que personne ne l'observait. Il se déplaçait deux fois par mois jusqu'à cette petite résidence au jardin contenu dont il s'occupait depuis bientôt trois ans. Il se souvient de la propriétaire comme d'une femme reposée, au teint un peu trop pâle, rivalisant avec la blancheur du kimono qu'elle portait en toute occasion chez elle, toujours à sa fenêtre à contempler la nature et la vie au dehors. Elle lui donnait des indications sur les coupes, lui demandait des conseils pour replanter tel arbuste à une place plus propice, ou des nouvelles de la ville, et le jardinier lui répondait, un peu pris de pitié pour cette vieille dame aux traits doux et mélancoliques qui indiquaient que, malgré elle, la vie ne l'avait pas épargné. Mizoguchi raconte qu'à de très rares occasions seulement, celui-ci a pu regarder l'intérieur de la maison, outre la chambre de madame Tanizaki, car toutes les fenêtres étaient obstruées par du carton et les portes rigoureusement fermées à clé. Le fils de madame Tanizaki, Yoshio, dont il n'apercevait que l'ombre de loin en loin, lui laissait sa paye sur le seuil de la maison après chaque intervention. Ce jour-là, le jardinier ne trouva personne à la fenêtre, il embarquait comme d'habitude ses outils, commença ses travaux de routine, ratissa l'allée et s'occupa d'un bougainvillier adossé à la chambre de madame, qui lui donnait beaucoup de plaisir visuel et olfactif. Il se rappelle avoir jeté un coup d'œil à l'intérieur et avoir trouvé la chambre vide. Le fait ne l'interpella pas sur le moment, mais le surprit dans son esprit un peu plus tard, alors qu'un trop grand calme s'appesantissait sur la maison. Madame Tanizaki était infirme des jambes, son fils la transportait de son futon à un fauteuil de cuir proche d'une bibliothèque remplie de livres de poésie occidentale, donnant sur l'extérieur. Le jardinier continua son travail jusqu'à l'horaire prévu et faisant le tour de la maison pour retourner à son véhicule de fonction, ne trouva pas le compte que le fils laissait ordinairement dans une enveloppe sur le seuil de la maison. L'homme eut pu se dire qu'un garnement était passé par là, ou que l'enveloppe s'était envolée, mais quelque chose lui soufflait qu'il n'en était rien. Il sonna, actionna la poignée, mais de toute évidence la porte était verrouillée. Il fit de nouveau le tour de la maison, scruta au carreau la chambre de madame jusqu'à déceler dans un coin, près de la coiffeuse qui baignait dans la pénombre un morceau de tissu blanc défait. Le jardinier toqua à plusieurs reprises, appela, sans réponse, et comprit alors que quelque chose était arrivé. Il brisa la fenêtre, s'introduisit à l'intérieur et découvrit horrifié le corps infirme de madame Tanizaki sans vie, qui s'était probablement trainé jusqu'à ce coin où gisaient en pagaille autour d'elle des cosmétiques, poudres

et parfums qu'elle avait sûrement ingurgité par désespoir. Mizoguchi ne s'arrêta pas là et se dirigea vers l'unique porte qui donnait sur le couloir. Quand il décida de l'ouvrir, il s'écarta d'un bond par réflexe en sentant ployer derrière une masse qui fit céder le battant. L'homme se retrouva devant un tel amoncellement d'objets divers, de cartons écrasés, qu'il ne pouvait plus progresser d'un moindre centimètre, il appela plusieurs fois le fils Tanizaki, en vain, avant de se rendre au poste de police et de leur faire part de la découverte macabre.

« Yoshio Tanizaki, 33 ans, sans emploi, était connu pour sa collection de nouilles instantanées ainsi que celle de la plus importante concentration d'objets relatifs au personnage créé à l'origine par Nissin Foods, Kikai. Il aurait, selon les services sociaux et le rapport de police, accumulé plus de trente tonnes d'objets en tout genre ayant un rapport direct ou indirect avec l'une ou l'autre de ses deux collections, amoncellement qu'il avait réparti dans toutes les pièces de la maison et son étage, à l'exception de la chambre de sa mère. Après plusieurs plaintes d'infirmières rattachées à l'hôpital d'Akita qui s'ouvraient des difficultés qu'elles avaient à atteindre leur patiente parmi le bazar toujours croissant de la maison, Yoshio Tanizaki se dédia personnellement aux soins de sa mère tandis qu'il continuait d'accumuler dans les autres pièces des éléments divers pour sa collection. Retrouvé mort dans le couloir principal de la modeste demeure, la colonne vertébrale brisée probablement par un meuble qui aurait cédé sous le poids de sa charge, il serait décédé sur le coup. L'autopsie montra que la mort relevait à une dizaine de jours, temps durant lequel sa mère, madame Hachiko Tanizaki, 69 ans, incapable de se déplacer de part son infirmité et naturellement affaiblie, ne put se nourrir ou prévenir les secours. Elle mourra par inanition quelques jours plus tard, après avoir tenté d'ingurgiter plusieurs produits de beauté qu'elle gardait à sa portée. Les circonstances de l'incident restent encore floues, bien que les enquêteurs, après des jours de déblayage, aient pu retracer les dernières heures de la vie du jeune homme. En effet, vraisemblablement appelé nuitamment par sa mère, après avoir regardé un documentaire sur le téléviseur de sa chambre à l'étage, celui-ci serait descendu préparer deux bols de nouilles bouillants qu'une maladresse lui aurait fait renverser sur lui-même tandis qu'il était engouffré dans des passages très étroits et instables. Selon les enquêteurs toujours, un mouvement brusque ou une surprise pourrait être à l'origine du choc malencontreux ayant fait effondrer une partie des rangements apposés au mur.

« Le voisinage direct de la famille n'a pas souhaité répondre à nos questions quant à l'accident dramatique ayant touché la famille Tanizaki. Leurs possessions, ainsi que l'intégralité des deux collections du fils, seront mises aux enchères par la salle Fujita, le dernier weekend de septembre. Les bénéfices réalisés seront reversés à une association nationale d'aide aux personnes atteintes de sylogomanie. La date de l'incinération des deux corps ne nous a pas été communiquée. »

UNE NOUVELLE ÈRE SUR LES MÊMES VIEUX AIRS

mesdames et messieurs bonjour, vous avez pris place à bord de la navette Jean-Marie s'était enfin assis. A sa gauche, un petit hublot donnait sur le tarmac et à sa droite, à deux ou trois mètres, de l'autre côté de l'allée que remontaient de graciles hôtesses, une femme splendide prenait place dans son siège de simili-cuir.

le chef de bord, le reste de l'équipe et moi-même, vous souhaitons un très agréable voyage

Jean-Marie pensa, le front appuyé contre la vitre dont il ne parvenait pas à ressentir la température, à cette phrase

le temps qui allait en reculant

qu'était-ce au juste ? Le titre d'un essai d'un pseudo-philosophe ? Une inscription sauvage sur un mur démuné ? La navette trouvait son équilibre.

de l'équilibre en toute chose

Les passagers s'installaient à leurs places, peu parlaient entre eux, ayant conscience très sûrement de leur chance. Dans quelques jours tout au plus, ils regarderaient depuis de petits écrans la fin tant de fois programmée, fantasmée, de la vie terrienne. La femme splendide à la droite de Jean-Marie avait ouvert un journal inquiet. Elle ne semblait pas trouver la concentration suffisante pour oublier ce qui l'emportait loin d'ici et lui laisser le loisir d'une lecture paisible. La première page titrait

LE BRÉSIL EN PROIE AU SANG ET AUX FLAMMES

Ces indigènes, qu'ils crèvent au milieu de leurs forêts. Ils chialaient pour les protéger il y a vingt piges, qu'ils y restent maintenant qu'elles s'embrasent s'ils y tiennent tant. Le gouvernement a vendu la moitié du bois pour les compagnies aériennes en manque de combustible et a foutu le feu à l'autre moitié pour éviter l'anarchie, une guerre civile ou qu'un voisin s'en empare.

Les catastrophes s'étaient enchaînées à un rythme déconcertant d'un bout à l'autre du monde.

D'abord la Corée du Nord qui dézingue ses frangins du Sud, puis une ribambelle de ces pays d'Afrique qui tombent comme des feuilles mortes sous la sécheresse dans l'indifférence générale, puis la Chine qui commercialise son vaccin immonde après avoir tué la moitié de ses patients chez elle, sans parler des épurations ethniques qui ont fleuri tout autour de la planète, les scènes de folie dans les supermarchés pillés, les règlements de compte sommaires, le marché noir, le tableau ne serait pas complet sans ces catastrophes climatiques qui ont avalées des milliers de kilomètres de côte tout autour du globe...

Jean-Marie repensait à l'histoire d'Olga Kourkov, cette étudiante russe en informatique, versée dans l'astronomie et l'ésotérisme, qui prétendait avoir piraté et pris le contrôle à distance d'un super ordinateur de la NASA qui était directement en contact avec les "forces supérieures". Malgré le peu de sérieux que dégageaient les articles au sujet de la jeune femme au large front et de ses découvertes, Olga Kourkov fit plusieurs fois la une de grands quotidiens nationaux soutenus par le régime en affirmant, preuves à l'appui, avoir discuté avec le ou les créateurs de ce monde. Agacée de n'être pas prise au sérieux, elle vendit au Times et au journal russe Argumenti i Fakti le scoop, muni d'un enregistrement vidéo, de la conversation qu'elle aurait eue avec son interlocuteur dont le pseudonyme était un simple « G O D ». Ce dernier annonçait très curieusement entre divers banalités une liste d'événements qui finiraient par avoir lieu dans les temps futurs et qui, pour certains assez précis, se réalisèrent également après diffusion de la vidéo montrant leur discussion écrite. Attaquée, remise en cause, publiquement traitée de menteuse et metteuse en scène d'un canular de mauvais goût, la vidéo fut pourtant analysée par une batterie d'experts de tous les pays qui attestèrent finalement de sa véracité. Kourkov avait discuté de son vivant avec un curieux génie et serait assassinée quelques semaines plus tard par un de ses fanatiques.

Comme annoncé, le fils de Dieu était bien mort, puis ressuscité, disparu, puis revenu incognito, puis re-mort... quelle guigne. Et du coup, on le paye au centuple cette fois... Pas de dernière chance.

Les catastrophes climatiques, écologiques, les ouragans, les tsunamis, les sécheresses et bien d'autres événements exceptionnels de cette teneur s'abattirent de plus en plus fréquemment et violemment sur diverses parties de la planète. Tantôt ils provoquaient des exodes massifs de population ayant tout perdu, tantôt ils engloutissaient tout simplement en une nuit une partie de la carte terrestre, ne laissant, à l'inverse de la Cité d'Atlantide, nul mystère sur le destin de ses habitants. Les premiers impacts relevés furent des flux migratoires intérieurs et extérieurs démultipliés, des milliers de sans-abris sur les routes et dans les villes, des régions entières sinistrées, des usines inondées mêlant aux eaux leurs produits toxiques, des entreprises incapables de se relever et un taux de chômage crevant les plafonds avec de plus en plus de difficulté à produire et commercialiser des denrées alimentaires de base ou des produits de première nécessité. Bientôt, dans certaines parties du globe, on vit carrément naître des insurrections de laissés-pour-compte, qui au flambeau et à la barre de fer, prirent d'assaut des supermarchés sous l'œil inquiet et écoeuré de clients pour l'instant encore épargnés. Si les alarmes tirées par des ONG et des associations humanitaires n'y firent rien car eux-mêmes finirent par grossir les rangs des manifestants pouilleux, les rassemblements pacifiques regroupant plusieurs dizaines de milliers de personnes livrées à elles-même, et même la violence de certains groupuscules ne changèrent pas d'un iota la politique des gouvernements en place, et ceux-ci au contraire, sentant le vent tourner et

leur ordre vaciller, durcirent leurs bras armés afin de garder la main sur leurs "démocraties". Ici on tanna le cuir des affamés ou on réprima dans le sang un rassemblement de pauvres gens, là on les parqua ou les abandonna à leur misère à laquelle vint se marier une alarmante dégradation des conditions sanitaires, des maladies ancestrales et ravageuses touchaient ceux qui avaient tout perdu, et qui maintenant, perdaient même jusqu'à leurs vies. L'heure des ghettos n'avait pas encore sonné.

Si dans un premier temps on avait pensé que la technologie pouvait être le facteur principal de l'augmentation du niveau et du confort de vie des terriens, on eût tôt fait également de remarquer que l'effet pervers de la technologie, au service d'idéologies capitalistes, était d'isoler et d'abreuver ses consommateurs afin de leur garantir une vie rythmée par l'apparition de nouvelles envies, d'achats compulsifs, dictées par une intelligence non-artificielle, avec pour but de leur créer un horizon, une identité, une appartenance à un groupe en opposition à un autre, complètement factices. Dans un second temps, ceux qui profitaient encore de ces avancées technologiques, se sont retrouvés un matin nez à nez avec une offre toute particulière. Avec l'accélération dramatique des événements qui secouaient de part et d'autre la planète, les grandes fortunes de ce monde ont frémi aussi à l'idée de lâcher l'emprise de tout ce qu'elles possédaient, avant d'imaginer un plan fameux que seuls l'argent et le temps (qui ne s'achetait plus par l'argent alors) pouvaient mettre sur pieds. Les 2% les plus riches de la planète ont œuvré dans l'ombre des états, sont tombés d'accord, ont tiré les plus grosses ficelles qu'ils gardaient en réserve, et ont bâti en moins d'une année une base spatiale de la taille du Luxembourg en orbite de Mars, desservie par des vols aller/retour secrets et sécurisés, et embarquant d'immenses stocks, de la bouffe, des manufactures, des extracteurs de minerais, des bordels et des tonnes de cocaïne. Un matin donc, sur le site marchand le plus visité et prospère au monde, pour la modique somme d'un million de dollars, vous embarquiez dans une de ces navettes pour tenter votre chance dans l'espace. Les cartes étaient rebattues, mais si vous n'étiez pas confortablement nanti dans votre précédente vie, vous recommenciez la suivante en bas de l'échelle naturellement. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'une fois toutes les sécurités prises, après avoir obtenu quelques garanties pour le futur afin de ne pas devenir un clochard céleste et les premiers arrivants installés, le moins que l'on puisse dire, c'est que les rats ont tôt fait de quitter le navire. La Terre semblait jour après jour, ses habitants les plus fortunés (dans les deux sens du terme) la quittaient, laissant aux moins chanceux le loisir de s'exploiter ou s'entretuer afin de se sauver. Les divers scénarios qui suivirent furent pénibles à voir. Si l'homme était peu scrupuleux, il faisait commerce de la sécurité des uns contre celle des autres ; s'il était ambitieux, il remontait une entreprise où il fournissait à quelques hères un travail harassant contre la charité et gardait bien en tête que ces loqueteux soupirants et puants était son unique porte de sortie et non son salut ; si l'homme était un salaud, alors il se livrait à la piraterie, au vol, au viol et égorgeait ses semblables dans leurs lits pour faire le sien ; s'il était paisible ou résigné, alors il essayait de tirer d'un bout de

terre ses derniers fruits en regardant chaque jour pesamment le ciel bas et gris ; si l'homme était confiant ou croyant, il vouait sa vie ou à son prochain ou à la suivante ; s'il avait des armes, il avait des droits à défendre ; s'il était seul, il pouvait mourir ; s'il avait un peu d'argent, c'était une cible ; s'il était jeune, il avait de la valeur ; s'il le pouvait encore, alors il était temps de partir.

Jean-Marie lut dans son carnet de notes personnelles cette citation qu'il avait inscrite des années plus tôt :

« Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres. »

Il songea à cette femme désirable mais qui ne le désirait sûrement pas. Elle était ravissante dans la lumière qui tombait comme un trait de son hublot jusqu'à son visage fermé. Il aurait voulu la connaître peut-être, l'aimer un peu, savoir ce qu'elle pense, ce qui se trame dans sa tête. Il laissait derrière lui sa vie passée entière. Elle aussi sans doute. Rejoignait-elle quelqu'un sur la station ? Que pouvait-elle être, et qu'allait-elle y faire ? On avait offert à un nombre choisi des plus honnêtes citoyens de chaque pays la chance de former le nouveau prolétariat de cette station unique par une sorte de gigantesque tombola. La station ressemblait à l'une de ces formidables croisières, employant pour une minorité une foule de pauvres gens, réalisant à peine leur nouvelle chance, tous embarqués sur un amas de métal traçant sa route parmi les colonies miteuses tout en recrachant dans son giron leur lot d'immondices.

« L'humanité me serre le cœur, tout ce qu'elle sait faire, c'est se taire et c'est payer. »

nous vous invitons à garder vos ceintures attachées durant toute la durée du voyage
Comme la femme répugnait à lui adresser le moindre signe d'attention, manifestant pour lui au-delà du dédain, une impression plutôt claire que Jean-Marie n'occupait peut-être même pas l'espace d'une poignée de mètres cube qu'ils partageaient, il s'enfonça plus profondément dans son siège et la lecture de ce petit carnet relié par une amie défunte. Outre quelques considérations, faits notables de sa vie qu'il avait listé contre l'oubli de manière chronologique, illustrés d'anecdotes tenant en peu de mots, à ressortir de manière plus exhaustives à l'occasion, le petit carnet de Jean-Marie, contenait quelques photos collées au dos de noms et de dates oubliés, des pages de livres arrachées et surlignées, l'extrait de naissance de son fils unique, ainsi qu'une somme non-négligeable de statistiques. Jean-Marie était fasciné par les chiffres. Il était fasciné par les chiffres, les nombres, leur abstraction, leur symbolisation dans des caractères, puis leur correspondance, leur relation au réel. Depuis quelques temps, il avait enregistré et répertorié un nombre dingue de statistiques en tout genre au sujet du « vieux monde » qu'il laissait derrière lui. Il appelait ces chiffres

les mathématiques de l'impossible

et elles couvraient des pages et des pages de son carnet. Il en disposait de toutes sortes, dans le seul but de se rendre compte, à titre personnel, de la faillite totale qu'avait été l'entreprise humaine, celle qui consistait à mettre le plus grand nombre au service de ses petites et riches éminences, dans des

systèmes répétés et plus ou moins transparents ou meurtriers. Quand il repensait à ces mathématiques de manière plus générale, Jean-Marie s'extasiait rapidement de ce que le monde et les faits qu'il mettait en scène, soient truffés de probabilités incongrues. A l'instar de cette chance sur 79 millions de millions (douze zéros) qu'un homme du Wisconsin pouvait se retrouver face à 3 chevreuils sauvages et albinos réunis en pleine nature et de réussir à les photographier, ou de celle de croiser une jeune fille servant au bar en bas de chez soi et de la retrouver de l'autre côté du globe dix ans plus tard à se prostituer contre une dose de crack dans le New Jersey. Jean-Marie restait proprement ahuri quand le hasard, les planètes, la chance, Dieu, le néant, le Grand Tout, le Roi Léopard, ce que vous voudrez, y mettait du sien et faisait en sorte que les choses arrivent ou ne soient jamais. Il aimait également mettre des nombres concrets sur des faits dispersés, et s'ils n'étaient pas rassurants, voir même angoissants pour certains, au moins, se disait-il, au moins existaient-ils, et lui, de son côté, pouvait dresser un bilan de la fameuse race pour qui aujourd'hui sonnait le glas. Mais sans surprise, même malgré les avertissements, les fléaux et l'apocalypse qui s'abattaient, l'être humain s'accrochait envers et contre tout, non pas comme une moule à son rocher mais comme un parasite qui souhaite, prêt à tous les sacrifices et à n'importe quel prix, vivre, vivre et vivre. Leur existence ne semblait régie que par un seul principe : toujours plus. Jean-Marie restait pantois quand surgissait sous ses yeux le constat suivant : il était également de la race de ceux qui l'employaient, lui servaient une bière, lui caressaient sa petite queue qui se dressait à l'occasion, mais rarement tout de même, ceux qui récuraient les chiottes après son passage, ceux qui mourraient de faim à ses pieds, qui lui lançaient ce genre de regard passant au travers de lui comme s'il était une plaque de plexiglas un peu trouble ou qu'il n'était au final qu'un obstacle indélicat, méprisable, dans leur champ de vision, ceux qui conduisaient des trains l'emmenant en vacances, des corbillards l'emmenant aussi en vacances, ceux qui décidaient que le mois prochain il serait payé tant, et que le mois suivant il leur devrait tant, mais ceux aussi qui avaient bâti les grandes pyramides, Big Ben ou Sainte Sophia, ceux qui avaient su voir à travers les plaques de plexiglas, derrière les hommes, leurs couleurs et leurs formes, les impressionnistes, les cubistes et toutes ces générations peintres, ceux qui avaient composé des symphonies d'un autre monde, des rock endiablés et des swings, souillé des pages et des pages de manuscrit, de leur folie, de leur bonheur répugnant ou de leurs délires dépressifs, ils étaient des millions, des pédophiles qui traumatisaient les jeunes agneaux, ceux qui leur préféraient la zoophilie, des solitaires et des ermites, des femmes laides et des hommes minables, des folles belles et des trans imbuables, des couples sans remous et des amants bandant mous, il partageait leur destin, leurs lits, leurs vies, tout, parfois rien, ou des choses si peu intelligibles que personne ne pouvait les comprendre avait-on l'audace de penser, Jean-Marie partageait leurs vies, mais à quel prix ? On lui proposerait dans quelques minutes un café dont les grains auraient été récoltés par un jeune orphelin travaillant douze heures par jour pour trois fois

rien si ce n'est les attouchements de son employeur pédéraste, ces grains auraient été conduit par un homme qui passait la frontière avec des centaines de grammes de cocaïne dans les coutures de sa veste pour soigner sa mère cancéreuse, transportés dans un avion qui souillerait le ciel, puis torréfiés par un jeune allemand dont le délire était de s'enfoncer dans l'anus des tampons imbibés d'alcool afin de se prendre des maxi-cuites en à peine quelques minutes, avant de finir là, réunis dans un petit gobelet, servi par une hôtesse qui s'était accroupie pour chercher une sucrée à Jean-Marie, et quand elle s'abaissait, il pourrait reluquer un centimètre mirifique de dentelle délicate rouge filtrant de sa jupe, qu'un chemisier trop court, prêt à exploser sous la pression de son opulente poitrine, ne parvenait pas à dissimuler au regard prédateur masculin, et alors il imaginerait la probabilité pour que ce matin-là, l'hôtesse parmi toutes ses culottes et ses strings choisit précisément celui-là, pourquoi pas ? et pour qu'elle se demande si elle n'avait pas d'ailleurs le haut du même ensemble et qu'elle finisse par le chercher, quand bien même elle était en retard, le trouver, l'enfiler, elle se sentait belle, et Jean-Marie ne put réprimer un large sourire sur son masque de chair quand il ressentit en lui un contentement qu'il lui avait prêté une fraction de seconde tandis qu'elle lui tendait son gobelet fumant. Etait-ce une forme d'empathie ? Elle était jeune, ravissante elle aussi, produit d'un spermatozoïde forcené qui s'était introduit sans trop y croire dans un ovule, puis miraculeusement, après bien des déboires, se campait sur deux talons aiguille de dix centimètres en face de lui, là où plusieurs milliers de ses semblables s'étaient tenus, en face de ses yeux bruns, et il ne parvenait pas à détacher les siens de cette enveloppe périssable mais pourtant si belle, existe-t-il une beauté sans amertume ? son postérieur engoncé dans une jupe crayon marine, sous un chemisier blanc ceint d'un foulard coquet, il la regardait, et la femme qui lui servait de voisine les observait silencieusement, traitant mentalement l'un de pervers dégueulasse et l'autre de jeune pute. Sa haine pour les créatures tentantes venait de ce qu'elle n'avait jamais atteint avec aucun être l'orgasme ou effleuré l'Amour véritable.

Le rythme de disparition naturelle des espèces animales ou végétales a augmenté de 10 à 100 fois, bien qu'elles soient des millions et pas toutes connues par la science, on estime qu'une espèce disparaît toutes les 20 minutes. 500 espèces animales disparaissent définitivement de la surface du globe chaque année.

Mille milliards (de mille sabords) c'est peut-être pas assez pour déterminer combien de fourmis se baladent encore impunément sur cette Terre.

Entre 300 et 400 millions de tonnes de solvants, métaux lourds, déchets toxiques et autres immondices sont déversées dans les océans chaque année. Chaque minute, l'équivalent de la contenance d'un camion poubelle rempli de plastique est vidé dans l'océan.

Toutes les minutes sont coupés plus de 2400 arbres. Chaque année, 13 000 hectares sont ratiboisés, soit l'équivalent de la surface de l'Angleterre.

En 50 ans, la Terre est passée de moins de 7 milliards d'êtres humains ayant disposés de 50% des ressources de la Terre, à 9 milliards d'habitants. A l'heure actuelle, 1 milliards d'entre eux souffrent de sous-alimentation.

Un adulte d'un pays "développé" mange environ 100 kilos de viande et boit entre 9 et 12 litres d'alcool par an.

Entre 1980 et 2010, la banquise du Pôle Nord a perdu environ 45% de sa superficie, soit 2,5 millions de km², et au même rythme, elle devrait avoir totalement disparue peu après 2050.

Sur les 70 milliards de bêtes qui sont abattues chaque année, plus de 65 milliards sont des poulets. Il en vit à tout moment environ 23 milliards dans le monde. Ça en fait du monde sur la photo de famille, kot kot Kodak.

On évalue qu'il naît presque 5 personnes toutes les secondes, soit 280 bébés par minutes ou pas loin de 150 millions par an.

A contrario, il y a 2 morts toutes les secondes, soit presque 120 toutes les minutes et environ plus de 57 millions par an. Entre ceux qui partent et ceux qui arrivent, ça en fait des litres de larmes.

Environ 80 milliards d'êtres humains se seraient succédés depuis l'apparition de notre race.

Au Tchad, en Angola ou en Sierra Leone, 1 enfant sur 10 ne dépasse pas l'âge de 1 an. 800 enfants de moins de 5 ans meurent toutes les heures dans le monde.

D'après l'OMS, 1,8 milliards de personnes boivent de l'eau contaminée par de l'excrément humain ou animal, ce qui affecte un demi-million de décès chaque année.

800 000 personnes se suicident chaque année, soit un suicide toutes les 40 secondes. On compte environ 20 fois plus de tentatives infructueuses que de suicidés. Tiens, 40 secondes de passées, en voilà un de plus pour nos statistiques.

Pour l'année de 2007, on comptait plus de 33 millions de séropositifs. 2,7 millions de nouveaux adhérents et 2,1 millions rendaient définitivement leur carte.

Pour l'année de 2019, pour la France seule, le ministère de l'intérieur comptait 22 900 viols de femmes, soit une hausse de presque 20% par rapport à l'année précédente. Ce chiffre monte à 93 000 quand il s'agit d'y ajouter les tentatives de viol et autres plaintes pour violences sexuelles. Les estimations se portent vers 9 viols toutes les heures, plus de 200 par jour, dont à peine 10% sont déclarés. 10% c'est aussi le nombre de victimes qui portent plainte après les faits, et plus de 85% d'entre les victimes sont des femmes. En 2017, sur les 14 268 viols de femmes enregistrés par la Police et ayant aboutis en Justice, à peine plus de 10% d'entre ces affaires ont donné suite à une condamnation pour viol, crime passible de 15 ans d'emprisonnement en France. Au moment des faits, 45% d'entre les victimes n'ont pas atteint leur majorité sexuelle. Toujours en 2017, plus de 8700 plaintes pour viol et 14 600 pour tentative, violence ou agression sexuelle sur victime mineure ont été déposées. Il faudrait multiplier ces chiffres au moins par 10 pour se faire une idée de la

réalité qu'on tait.

Au Mexique, 10 femmes meurent tous les jours de féminicide. On dénombre plus de 20 000 cas de disparitions jamais élucidés par la Police.

Aux Etats-Unis, plus de 1000 personnes sont tuées chaque année lors d'interventions de Police. 40% des victimes non armées parmi ces tués sont des hommes de couleur noire. Ces hommes de couleur noire ne représentent que 6% de la population totale américaine mais ont neuf fois plus de chances que les autres américains de se faire tuer lors d'un contrôle ou d'une interpellation. Autre donnée intéressante sur l'Amérique, elle représente 5% de la population mondiale et ses prisons enferment 25% de la population carcérale mondiale. La moitié de ces détenus sont de couleur noire et 25% restants d'origine hispanophone. Les Etats-Unis comptent plus de 2,2 millions de prisonniers incarcérés soit 1% de sa population adulte, 4400 de ces détenus meurent chaque année en prison.

Tous les siècles la température extérieure augmente de 1 degré Celsius, les météorologues constatent une accélération nette de cette tendance depuis plusieurs décennies.

D'ici la fin du siècle, la montée des eaux du globe évoluera entre 50 cm à 1m. Cette hausse du niveau de la mer impacterait actuellement 100 millions de personnes qui se retrouveraient sans domicile.

Les 2000 personnes les plus riches détiennent plus d'argent que les 60% de la population mondiale ayant mis leurs économies bout à bout. La fortune cumulée des 1% les plus riches de la population mondiale dépasse celle des 92% de la population mondiale.

La moitié de la population mondiale vit avec moins de 5€ par jour.

L'homme le plus riche du monde gagne en moins de 15 minutes l'équivalent de ce que gagnera un cadre américain durant toute sa vie.

Entre 40 à 42 millions de personnes se livrent à la prostitution dans le monde, soit plus ou moins 2 millions en Europe. 75% de ces 40 à 42 millions ont entre 13 et 25 ans, et 85% sont des femmes.

Plus de 1000 cigarettes sont fumées chaque seconde en France. On recense 1,3 milliards de fumeurs dans le monde, et 6 millions d'entre eux grillent leur dernière clope chaque année.

137 000 mégots sont jetés par terre ou dans la nature chaque seconde. Il faut environ 12 ans pour qu'un seul d'entre eux ne se dégrade intégralement.

On estime qu'il y aurait environ 27 millions de toxicomanes dans le monde, soit plus que la population d'un pays comme l'Australie. Une personne meurt des suites de l'usage de drogue toutes les minutes et demie. Chaque jour, plus de 350 d'entre elles meurent d'overdose d'héroïne rien qu'en Russie.

Dans un intervalle de six ans, le Mexique comptait entre 60 et 120 000 morts liés au narcotrafic. Moins d'un milliard et demi de rails de coke sont sniffés chaque année. Les plus belles poutres sont

à chercher en Espagne, au Royaume-Uni et en Amérique.

En 2012, l'alcool serait le facteur principal de près de 3,3 millions de décès, soit environ 6% du nombre total supposé.

150 millions d'enfants sont forcés au travail.

6% des enfants qui viennent au monde sont touchés par une malformation congénitale. Une partie d'entre eux clamse avant d'éternuer sa cervelle par les narines devant leurs 5 bougies, et l'autre a de trop grandes chances d'être handicapé moteur ou mental jusqu'à la fin de sa vie.

La plus jeune maman jamais enregistrée par la médecine est péruvienne et a accouché par césarienne d'un petit garçon à l'âge de 5 ans, 7 mois et 17 jours. Bizarrement, le père de l'enfant ne s'est jamais manifesté. On parle d'un certain "Saint Esprit".

15 000 enfants sont abandonnés chaque année dans les pays de l'ex-bloc communiste.

En 2018, une enquête portée par le New York Times concluait qu'il y aurait environ 45 millions d'images de pédopornographie en ligne sur internet. Je n'ai trouvé aucun chiffre pouvant estimer ni le nombre d'heures de pornographie, ni le nombre de films, ni le nombre cumulé de centimètres enfilés pendant ceux-ci.

Il y aurait plus d'un milliard d'armes en circulation dans le monde. 21 armes pour 100 américains ou 53 pour 100 yéménites. Cependant c'est l'Amérique du Sud qui est la région du monde qui enregistre le haut taux de morts violentes par armes à feu.

La pollution de l'air serait un facteur non négligeable dans la mort de presque 9 millions de personnes chaque année, développant pour plus de la moitié d'entre elles des maladies cardiovasculaires fatales. Un quart de ces morts vivaient en Chine.

Sur les 1,3 millions de morts par accident de la route, une moitié d'entre eux sont des usagers dits "vulnérables" (piétons, deux-roues et leurs passagers). Le Liberia, le Burundi ou le Congo, la Thaïlande et le Venezuela se bousculent en tête de course.

La France, l'Italie et l'Espagne comptabilisent annuellement à elles-seules plus de 350 000 abandons d'animaux domestiques, particulièrement l'été, afin que chacun puisse trouver sa place au soleil.

On parle de petit pénis pour un sexe au repos de moins de 6cm et de micropénis pour un sexe de moins de 5cm. Cette affection touche 2% de la population masculine, dont ma personne.

L'URSS a perdu 1/6e de sa population pendant la seconde guerre mondiale, soit plus de 26 millions d'êtres humains.

Environ 1 million de personnes seraient mortes au camp d'Auschwitz. La population juive d'Europe a réduit de moitié après la seconde guerre mondiale, cela représente la disparition de plus de 5 millions de personnes. Ce nombre n'inclut pas les opposants politiques, civils, homosexuels, tsiganes ou handicapés tués par les initiatives nazies, sauf s'ils étaient, en plus de ça, juifs.

Le génocide arménien atteindrait 1,2 millions de victimes.

Le génocide rwandais compterait lui entre 800 000 et 1 millions de victimes.

Le génocide cambodgien, perpétré par le régime des Khmers rouge, aurait tué entre 1,5 et 2 millions de personnes.

En moyenne un adulte lâche 14 pets par jour, et se rend 7 fois aux toilettes.

L'espérance de vie en Sierra Leone est de 53 ans contre 84 ans au Japon. Les tortues géantes des Seychelles dépassent aisément les 150 ans et certaines des 20 000 baleines boréales restantes ont bon espoir de faire une gigateuf pour souffler leurs 200 bougies.

Sur les 82 ans d'espérance de vie du français, il en dépensera plus de 26 en sommeil et 3 aux chiottes.

Les chiffres varient entre 35 et 70 pour trouver le nombre de litres de pisse contenus dans une piscine publique. Mais relax, ça ne représente même pas 0,1% de son volume total, en revanche c'est 500 fois plus concentré et important que pour l'eau du robinet. Vous y repenserez la prochaine fois que vous boirez la tasse.

Habituellement, un poulet décapité ne peut pas vivre plus de 15 minutes, or, en 1945, une volaille nommée "Mike le poulet sans tête" aurait ainsi survécu plus de 18 mois. La bête exhibée rapportera plusieurs milliers de dollars à son propriétaire et une statue à son effigie peut être observée dans la petite ville de Fruita, Colorado.

La France peut être fière de ses 3,6 millions de personnes vivant sans domicile, ou dans des conditions difficiles ou précaires. Entre 2001 et 2012, la progression du nombre de personnes dormant dans la rue ou dans des centres d'accueil était de plus de 50%. De nos jours, aucune étude récente ne permet d'établir un nombre précis des gens vivants dans des situations difficiles. Ils étaient 140 000 en 2012, on estime qu'ils sont maintenant bien plus de 200 000.

Une fiche de santé de la prison de Landsberg datant de 1923 mentionne qu'Hitler n'aurait eu qu'un testicule dans sa paire de couilles remplie de haine.

Cette nouvelle compte à l'heure où j'écris ces derniers phrases 10 chapitres, 57 630 mots et 338 733 caractères les formant. Elle a coûté des efforts et des douleurs non quantifiables à son auteur.

Chaque soir vous vous endormez innocemment sur 2 millions d'acariens.

On pourrait remplir 159 000 piscines olympiques chaque année avec les 556 millions de tonnes de merde chiées chaque année par l'Homme.

Jean-Marie estima qu'il n'avait pas vu la femme qu'il aimait depuis plus de 864 000 secondes.

Elle me manque. Ou son souvenir me manque.

Il repensait au titre d'un recueil de poésie

RESTER VIVANT

qu'il n'avait jamais réussi à interpréter avant un certain âge. Il se demandait auparavant quel effort

particulier il eut fallu fournir pour continuer à vivre, et pour quelles raisons certains voulaient bien mourir. Un jour il le sut, au plus profond de lui, et il se souvint de cet américain qui avait écrit

« Comment arriver à trente ans, peut-être même cinquante, sans avoir envie de vous tirer une balle dans la tête. »

Cette femme qui était à côté de lui, était enceinte. Elle le savait mais ne le comprenait pas encore tout à fait. Elle se plaignit du froid et de l'air conditionné à l'hôtesse qu'elle jalousait. Elle portait en elle un message, un message d'avenir ou un lot de consolation, à tenir au creux de ses bras et sur lequel pleurer lorsque l'extinction de la race humaine viendrait belle et bien se produire. Jean-Marie se sentit las et dégoûté. Jamais il ne reverrait la femme qu'il avait aimé. Il l'avait tué dans son souvenir et gagné sa place à la loterie. Une chance sur des millions, se disait-il, pourquoi lui ? Pourquoi vouloir toujours plus et vivre, vivre, vivre ?

On naît dans la souffrance et les cris, avant de repartir, car on l'a compris, dans la souffrance sans un bruit.

Mesdames et messieurs, attention au décollage.

TOUT DOIT DISPARAÎTRE

L'auteur pensait : « Un autre jour comme aujourd'hui, je me tuerai...

Ce sera bien assez. »

Il se souvint d'une histoire que lui racontait son grand-père. Son grand-père avait été l'un de ces "fugi-juifs", traqués dans toute l'Europe, du temps glorieux de "l'épu-reich-tion". Il disait comme ça, non seulement être né avec un bout de peau en moins sur l'extrémité du kiki, mais doublé d'une seconde malédiction, celle de se croire communiste. S'il avait été au mauvais endroit au mauvais moment, le grand-père de l'auteur se serait transformé en moins de temps qu'il ne le faut pour dire "ashké-nazi" en un petit tas de cendres soufflé par le vent, duquel surgiraient les dents en or de son kapital, celles que sa bouche communiste fielleuse cherchait encore à cacher par des propos et une façon de les articuler toujours savamment mesurés. Non content de sa double peine, il se chargeait d'un dernier fardeau : celui d'être homosexuel. Aujourd'hui, se dit l'auteur, on aurait peut-être écrit à tout prendre bisexuel, curieux, à voile et à vapeur ou homme libéré, plutôt que déviant, mais le fait était, qu'à l'époque, son grand-père aurait bel et bien, en personne, honoré sa grand-mère (à l'auteur) de deux beaux enfants entre lesquels figurait naturellement, son père, à l'auteur bien entendu ; mais en ce temps-là, où cette pratique était toujours ignominieuse, cet Oscar Wilde des temps modernes, courait le damoiseau à l'ombre des regards de la grand-mère, qui toujours digne, lui avait fait solennellement promettre que rien ni personne ne viendrait un jour, elle, la compromettre, avec les affaires peu ragoutantes de son mari. Athlète brillant et habitué des gymnastiques, le grand-père de

l'auteur ne se fit mettre la main au collet que quelques semaines avant la fin des tribulations germaniques, aux prises avec un jeune membre du corps de garde nazi (ou serait-ce un jeune corps au membre en garde?). Expédiés tous les deux manu militari dans un camp, à Treblinka, mon grand-père raconta hilare, et jusqu'à sa mort, la tête de l'Obersturmbannführer à la vue de ses trois étoiles, cousues par ses soins à sa poitrine. Une jaune pour son sémitisme hérité, une rouge pour son communisme revendiqué, une rose pour son homosexualité désormais affichée. Il était un prisonnier de classe, au sens marxiste du terme, mais aussi un prisonnier de luxe, distingué, il le disait en peu de mots en partant d'un grand éclat de rire : "un prisonnier trois étoiles". L'auteur repensa au fait que son grand-père avait pour habitude de dire qu'après la guerre, si on n'osait plus le taxer publiquement de juif, on l'attaquait dorénavant sur ses deux étiquettes suivantes. Il ne le regrettait pas, il espérait seulement qu'une nouvelle épuration ne fut pas nécessaire pour faire évoluer les gens et changer leurs mentalités. L'Histoire montra qu'il se trompait au moins pour l'une d'entre elles.

L'auteur explora en quelques clics le dossier recueillant ses textes et pensa que cela faisait bien dix années qu'il avait commencé à écrire mais qu'avant ça, bien des questions gisaient au fond de lui, informulées. Il pensa qu'il ne les avait pas toutes ni exposées, ni résolues, ni même formulées bien entendu, mais que toujours, la fin d'un écrit rimant très souvent avec la fin d'un monde, au moins dans l'esprit de son auteur, un univers comme celui qu'il avait tâché de mettre sur pieds, comme ses écrits en témoignaient pour lui, s'effondrerait avec la disparition de la voix dictant (la sienne) puis lisant (son lecteur) cette agrégation de lettres vaines.

Une question hantait l'auteur, celle de la mémoire. Que resterait-il de lui avec le (quand il voudrait écrire à cause du) temps ?

Au même titre que parfois l'auteur citait dans une discussion tout à propos le nom de son illustre grand-père qui, malgré ses tares, était parvenu à se hisser président du Conseil, tandis que son interlocuteur, à l'évocation de ce nom, levait sur lui une moue perplexe et deux yeux troubles, comme devenus subitement myopes, il semblait clair à l'auteur, qu'un jour, il ne serait plus qu'à son tour, un souvenir peu évocateur d'une vie faite d'écrits, de douleur, de doutes, de minuscules trouvailles et fantaisies noyées dans un torrent d'imbécilités charriées par son siècle, avant l'oubli.

Et l'auteur, à l'évocation de ces questions, ses souvenirs et de celui de son grand-père, revit en mémoire l'enterrement de ce grand, bel et pâle énergumène. Dans un costume de laine noire impeccable, quoique la mine un peu plus grise qu'à l'accoutumée, il gisait allongé dans sa boîte, tandis que le prêtre polonais récitait une litanie à cet inconnu dont il ignorait les principaux travers, et que nous, qui assistions à ce quiproquos savoureux (tout le monde sait que les communistes méritants vont dans l'enfer des capitalistes : une URSS reconstituée), ne demandions qu'à nous asseoir, au milieu de cette chapelle un peu trop froide, trop grande, dont l'écho de paroles creuses remplissait les hautes charpentes. Dans les souvenirs de l'auteur donc, c'est à peu près à cet instant

que la pesanteur de la liturgie émise par le prêtre fut troublée par un sanglot étouffé. L'assemblée entière douta d'avoir bien entendu et prit la chose pour une illusion auditive collective d'esprits se laissant aller à l'engourdissement de la rêverie, avant d'ouïr une confirmation : un second sanglot venait d'éclater. On scruta son voisinage immédiat, ce n'était absolument pas le standing de la famille, les rangs devant, puis derrière, avant de se rendre compte que la provenance inouïe d'une vague tristesse n'était autre que la grand-mère de l'auteur. Elle, qu'on célébrait pour sa sévérité, son caractère ferme, son manque de compassion à tous les égards (principalement extérieurs à elle-même), la grand-mère de l'auteur pleurnichait son homosexuel d'homme ! D'une avarice compréhensible en ces temps difficiles, le père de l'auteur raccompagna avec embarras les pleureuses commandées ce jour-là pour donner un semblant de naturel à cet enterrement, dès lors qu'il put se réjouir des premières larmes jamais enregistrées de sa propre mère. Il pensa même à filmer l'événement pour la postérité, c'est dire. De l'autre côté de la paroisse, l'oncle de l'auteur s'affairait auprès de sa mère (la sienne, pas celle de l'auteur) et tâchait de faire montre de toute l'empathie et la compassion qu'il pouvait déceimment mimer afin de s'attirer et les regards attendris de l'audience, et par un calcul plus lointain encore, une plus confortable part d'héritage de ses chers parents, longtemps et silencieusement convoitée. Enfin, quelqu'un de raisonnable, sans doute un enfant, demanda à la vieille dame pourquoi elle pleurait, finalement, car l'homme que personne ne se serait aventuré à dire qu'elle aimait, reposait devant elle, tranquillement, pour la dernière fois, ce qui rimait sans doute pour elle avec une liberté de nouveau retrouvée peu après ses soixante-dix années. La grand-mère de l'auteur sanglota, et entre deux reniflements, sa couche épaisse de fond de teint crayeux se fendit pour laisser échapper qu'elle « avait commencé quelques semaines auparavant un nouveau traitement hormonal expérimental » dans le but de devenir mon futur nouveau grand-père. Elle expliqua à tête reposée à ses deux enfants ahuris que toutes ces années auprès du grand-père de l'auteur, elle avait nourri une jalousie sans bornes pour ses prétendants, une haine féroce pour son corps de femme qui ne l'attirait pas et un amour sauvage envers cet homme qu'il ne la gratifiait guère plus d'un clin d'œil une fois la nuit tombée. Sa transformation achevée, celle qui toute sa vie durant n'avait eu de cesse de s'éviter les attentions et les cancans des persifleuses commères, serait devenue un "übermensch" amoureux et réconcilié, un être enfin comblé. Si ses opérations de changement de sexe étaient planifiées, la mort soudaine du grand-père de l'auteur ne devait en rien modifier la volonté de son ex-grand-mère d'honorer de manière posthume la mémoire de son mari. Le traitement expérimental fut quant à lui arrêté une paire d'années plus tard, sur décision commune des médecins de la clinique dans laquelle i.elle se rendait. Un cancer de la gorge l'emporta comme une bourrasque une feuille morte, et en sept mois, la chimère qu'était devenue l'ex-grand-mère de l'auteur s'évanouissait dans l'air chaud d'un crématorium du mois d'août.

L'auteur, tout en se remémorant ces épisodes de sa vie, voyait en lui défiler les différentes images de ces figurants. Il se disait, « j'ai fondu ceux-là, dans le moule de tel personnage une fois » et les expériences de tels autres, pour bâtir sa propre histoire. Il pensait que de la sorte, certains seraient amenés à survivre, plus ou moins, dans le souvenir de lectures passées. Il pensait encore, « moi aussi, j'existerai toujours, aussi longtemps que je serai lu », non sans vanité et orgueil, qui sont le délice coupable de l'écrivain, de tous ceux qui veulent voir plus loin que leur propre corps. L'auteur imagina les flammes salopes qui dévoreraient son œuvre avant de lui rôtir les entrailles dans un incinérateur collectif où brûlent tous les chiens de son espèce. L'auteur prit peur quand il se rendit compte en une fraction d'instant qu'il avait autant de chance de connaître l'ombre que l'indifférence. L'auteur désespéré, assis au bureau de noyer de son grand-père, le vrai – le premier ici mentionné en tout cas, ainsi que son état civil l'atteste – l'auteur donc, entendait d'une oreille sifflante les oiseaux invisibles chanter, par une fenêtre qui baillait et dont le rideau blanc cassé que le soleil avait teinté de tous ses rayons, se soulevait mollement, et soudain il se souvint, mais alors du fond de lui-même, de certaines paroles écrites par un auteur, un autre, éminent, rayonnant de la même lumière noire que celle qui l'habite et réchauffe ses cendres. Les oiseaux n'étaient jamais les mêmes, d'un jour l'autre, peut-être, mais dans deux saisons diluviennes ? dix circonvolutions de la terre autour du soleil ? après la tempête des siècles ?

« Ce n'est pas ma chanson qui est éternelle, c'est ce que je chante. »

Voilà comment l'auteur réfléchit quelques jours puis mit un point final à sa nouvelle.

FIN

du monde.